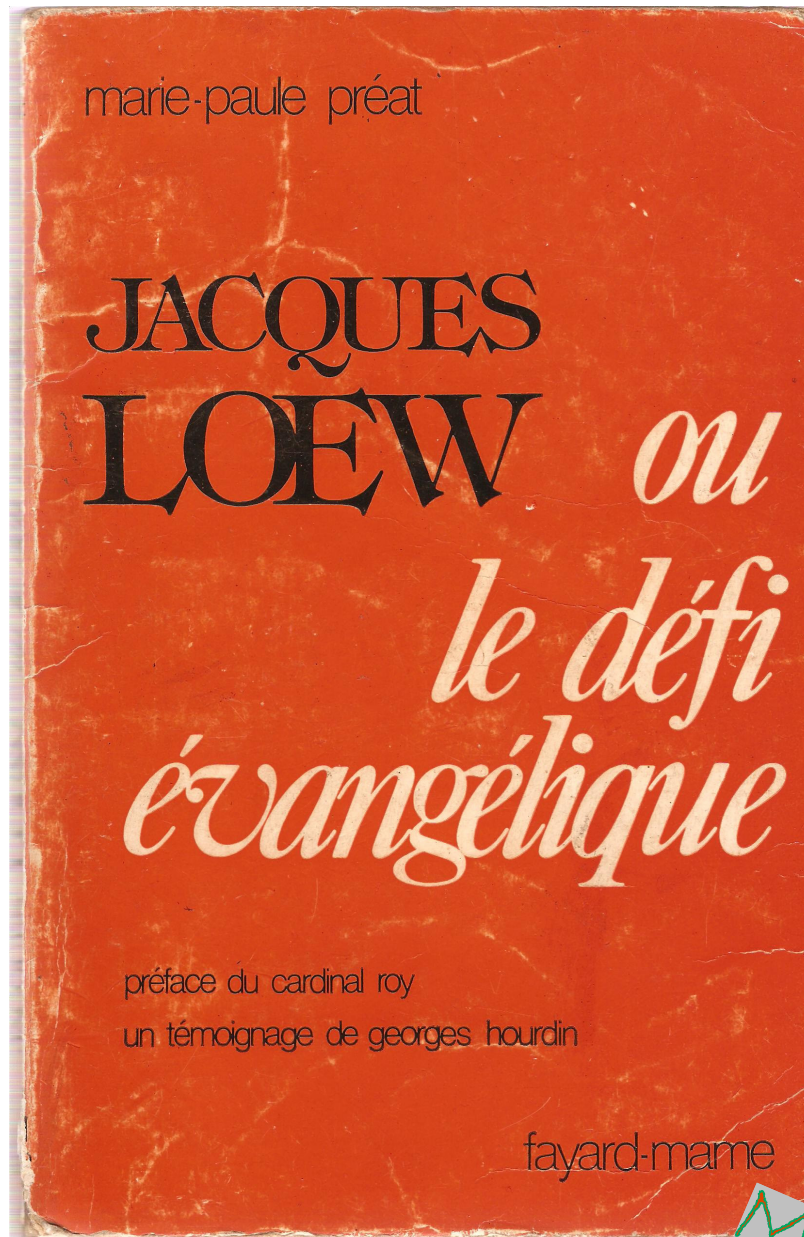


Marie-Paule Prémat

Jacques LOEW
Ou le défi évangélique



Digitalisé le 17-07-2010
Par les frères de la [MOPP](#) au Brésil
ad privatum usum



Préface

Ce livre n'est pas l'analyse abstraite d'un système mais le compte rendu d'une expérience apostolique. Il nous fait connaître un groupe de prêtres et de laïcs qui, sous la direction du Père Loew, ont œuvré dans la pâte humaine avec la hantise « d'annoncer l'évangile à l'homme d'aujourd'hui de telle sorte qu'il puisse l'entendre ».

C'est l'itinéraire d'un prêtre qui s'est engagé sans illusion dans une voie difficile ; son cheminement dans la foi et dans le ministère sacerdotal s'est fait en tenant compte de tous les accidents de terrain qu'il rencontrait sur sa route ; il n'a pas feint de les ignorer : il a vu les ombres comme les lumières, les frustrations comme les joies.

Pour aller à l'homme d'aujourd'hui, il ne suffit pas de lui adresser de loin la parole, ni de lui donner la main en passant. Pour tous, il faut communier aux soucis et aux espoirs qui s'agitent dans son cœur et regarder avec lucidité les problèmes angoissants qui se posent à lui. Pour plusieurs, cela voudra dire s'approcher de lui au point de partager son travail, sa maison, sa vie de chaque jour. Telle est l'expérience que le Père Loew poursuit depuis de longues années. Commencée avant le Concile du Vatican, elle traduit déjà la pensée qui trouvera une expression admirable dans la constitution pastorale sur l'Eglise et le monde d'aujourd'hui et le souci de pleine participation à la vie des hommes de ce temps qui a présidé à la création du Conseil des laïcs et de la Commission pontificale Justice et Paix. Dans ce cadre très large, elle est une contribution originale à l'immense effort de recherche que l'Eglise s'impose afin de rendre plus intelligible à tous la bonne nouvelle. Elle se signale particulièrement par deux traits complémentaires.

Elle se réalise au cœur du monde profane. Le Père Loew a été meurtri dans sa propre chair par l'aiguillon de l'insécurité et de la misère, les tensions de la lutte des classes, les confusions et les rancoeurs qui agitent les masses ouvrières. Il a senti grandir dans son cœur, comme une blessure qui ne peut guérir, la soif de la justice pour tant d'hommes qui attendent vivement de la société qu'ils animent leur part de pain et de bonheur.

D'autre part, cette expérience se poursuit au sein de la communauté chrétienne et en union avec chefs hiérarchiques. Le Père Loew n'a pas cédé à la tentation de chercher les hommes dans une voie parallèle à celle de l'Eglise sous prétexte qu'ils se sont éloignés d'elle. Il s'efforce de rendre la foi plus profonde et plus lumineuse sans éluder les problèmes qu'elle pose ; il s'applique à rendre la parole de Dieu plus explicite et plus intelligible, non à présenter un nouvel évangile. Il n'a pas la prétention de se lancer seul comme à l'aventure : il avance avec toute l'Eglise, éclairé par elle et soutenu par ses frères. Il est audacieux mais fidèle.

Je souhaite que cette recherche sincère, cette profonde méditation et cette persévérance soient pour un grand nombre un message de courage apostolique et de joie pascale.

Cardinal Roy.

Qui donc est le R.P. Loew présenté ici, sous le pré_ nom de Jacques, auquel est consacré ce livre. Le lecteur trouvera plus loin, en annexe, une biographie par dates que nous lui conseillons de lire en premier, et dont voici les grands traits.

Jacques Loew est un auvergnat, né de parents bourgeois et incroyants, baptisé dans la foi catholique élevé dans la foi protestante, éloigné de la Vérité puis devenu avocat alors qu'il a 21 ans. La maladie l'atteint. Il est alors dans un sanatorium de Suisse. Il est contraint à la méditation. Il retrouve l'Evangile puis l'Eucharistie. Il revient dans l'Eglise et parce qu'il a le goût d'aller jusqu'au bout de sa recherche il se fait novice dominicain et prononce ses vœux définitifs à 31 ans en 1939. Il est ordonné prêtre la même année...

Jacques Loew apporte, à partir de ce moment-là à l'Eglise déchirée par la deuxième guerre mondiale, son intelligence de la foi et son goût de l'absolu. Ce Dieu qu'il a trouvé et dont la parole remplit désormais sa vie, il veut le faire connaître aux autres. N'est-il pas prêtre du Christ et membre de l'ordre des frères prêcheurs ? Il n'y a plus d'autre raison d'être à sa vie. Il découvre alors, en préparant une enquête sur Marseille, en participant au travail des dockers sur les quais du port, ce que sont l'incroyance et la condition ouvrière. C'est pour lui une révélation qui va fixer sa vie missionnaire.

Nous sommes en 1941-43. C'est, en France, le temps tragique de l'occupation allemande. C'est également l'époque du service obligatoire du travail et 700 000 jeunes Français vont servir dans les usines d'outre-Rhin. C'est en même temps une grande époque pour l'Eglise du Christ. L'Esprit souffle avec force et je suis sensible à certaines correspondances.

Simone Weil que Jacques Loew a rencontrée à Marseille découvre l'absolu de Dieu. Dietrich Bonhoeffer, pasteur de l'église évangélique allemande, découvre l'incarnation et la communauté, se dresse contre Hitler et meurt, pendu sur ordre express du Führer, en avril 1944 à Flossenbürg après avoir écrit quelques lettres et traités significatifs. A Paris, les éditions du Cerf publient un petit livre intitulé *France pays de mission ?* écrit par deux aumôniers jocistes, les abbés Godin et Daniel. Le Père Lebret, ancien officier de marine devenu dominicain, a fondé l'association « Economie et humanisme ». Ses enquêtes sociales vont le conduire à comprendre et à faire connaître les problèmes des pays sous-développés... Jacques Loew travaille d'abord avec lui. « C'est également le moment où une jeune femme de Paris, assistante sociale par raison et poète par vocation, Madeleine Delbrêl a tout abandonné depuis 10 ans déjà pour, avec quelques amies, aller vivre à Ivry en terre communiste, de plain-pied avec les gens de la rue, les accueillant, les aidant et partageant leur vie au nom du Christ. »

A la même époque, le Père Perrin, un jésuite d'origine vosgienne, qui est parti clandestinement avec d'autres prêtres pour accompagner les requis du S.T.O., découvre, lui aussi, la réalité ouvrière et l'indifférence des milieux populaires à l'égard de l'enseignement comme de la morale de l'Eglise... « Il est expulsé d'Allemagne. Il écrit un livre (1944) *Prêtre ouvrier en Allemagne*, au moment où Jacques Loew publie son premier livre sur *les dockers de Marseille* dont il partage le travail et la vie, livre suivi, deux ans plus tard, par *En mission prolétarienne* (1946) où il publie le résultat de son expérience marseillaise car, depuis trois ans

déjà, Jacques Loew est installé définitivement dans les bidonvilles de Marseille au milieu de ses compagnons de travail. »

Il y a là une série de recherches, de vocations, de découvertes convergentes qui vont provoquer un grand débat entre chrétiens, ouvrir la voie aux prêtres ouvriers, à la mission ouvrière, au Concile, à l'oeuvre apostolique de Jacques Loew. Au-delà des excès et, peut-être, des erreurs, il y a là également, la naissance d'une grande espérance, et, pour l'avenir, le germe d'une renaissance décisive. L'Eglise, sûre d'elle-même, à caractère triomphaliste qui marque les pontificats des papes portant le nom de Pie était à bout de souffle malgré la réussite de sa construction institutionnelle et l'unité officielle de sa théologie. Il était bon que la relève arrivât. L'action et la pensée de Jacques Loew s'inscrivent dans ce courant restaurateur de la foi et de la mission évangélique. Il s'en distingue par sa ténacité et son originalité. Il est donc bien qu'une étude sur l'ensemble de son oeuvre et de la pensée soit présentée aujourd'hui, au public français. Sa lecture a fait monter en mon esprit beaucoup de souvenirs...

Je revois les très modestes maisons qui servaient de logements aux prêtres groupés autour de lui par Jacques Loew, dans les paroisses desservies par son équipe populaire. Il appliquait déjà les principes de sa méthode missionnaire : vivre avec les pauvres et, comme eux, leur annoncer ouvertement la Parole de Dieu, pratiquer enfin le travail manuel qui remet les choses à leur place. Le chalet presque misérable où l'équipe missionnaire de Port de Bouc accueillit un jour ma femme et moi-même, m'a laissé, je ne sais pourquoi, un souvenir ineffaçable. Est-ce parce que nous avons mis longtemps à le trouver ? Est-ce en raison de son style à la fois populiste et vraiment très, très pauvre ? J'avais l'impression que Jacques Loew s'enfonçait, s'effaçait presque entièrement dans le milieu prolétarien...

J'ai le souvenir aussi des discussions autour de la publication des fameux cahiers de *Fêtes et Saisons*. C'était, là encore, une idée originale. A partir d'une expérience populaire de catéchisme vécu, en partant des faits, en faisant appel à l'image, en tenant compte des réactions recueillies auprès de ses paroissiens, Jacques Loew reprenait les grands thèmes de la foi chrétienne : Dieu, le mal, le Christ etc. Il prévoyait des tirages importants. Les éditions du Cerf hésitaient et nous demandèrent de partager le risque. Ce qui nous apporta l'avantage très bienfaisant d'entendre Jacques Loew, lui-même, nous expliquer la genèse de ces parties de catéchisme populaire et nous dire ses exigences d'auteur. Il ne laissait rien au hasard. Ce n'étaient pas des livres comme les autres. Il y allait de tout puisque c'était la parole de Dieu qui était en question à partir d'une pratique moderne et vécue.

Jacques Loew a passé, entre ma femme et moi, en 1959, si mes souvenirs ne me trompent pas, la soirée du jour où nous avons appris que Rome avait interdit le travail manuel aux prêtres. Nous parlâmes peu, ce n'était pas nécessaire. Il était sensible je crois, à l'atmosphère de la maison, qui était ce soir-là, paisible. Nous respectons sa peine et nous partageons ses soucis en ce qui concernait l'avenir... Il y a des accords profonds qui n'ont pas besoin des mots pour s'exprimer.

Jacques fonda une congrégation missionnaire : la Mission Ouvrière Saints-Pierre-et-Paul. Il partit pour le Brésil. Nos rencontres s'espacèrent. Le troisième âge nous sépare ainsi, souvent, de ceux qui nous apportent le plus et c'est une source de chagrin. Il reste alors, désormais, entre nous, comme liens, la prière, l'échange de la correspondance et l'envoi de nos réciproques publications. Ils me permettent de constater tout ce que je dois toujours à la rencontre de Jacques Loew et la permanence de certaines divergences.

Depuis 40 ans, à ma place de laïc et de journaliste chrétien qui n'est point la même que la sienne, je partage avec Jacques Loew une hantise : celle de voir que les hommes et les femmes de la cité technicienne occidentale oublient Dieu, sa Parole et sa Promesse. C'est la faute des chrétiens¹. C'est aussi celle des structures de conservation et d'évangélisation qui, dans l'Église, étaient devenues inadaptées. C'est enfin la responsabilité des dirigeants des grands mouvements d'idées qui, au XIX^e et au XX^e siècle, voulurent transformer le monde, y réussirent, mais avaient souvent la haine de Dieu ou de ceux qui, lorsqu'ils se réclamaient encore de Lui, semblaient le faire au nom des riches, ou de régimes politiques périmés.

Bref il fallait prendre à zéro le problème de la mission chrétienne, de la mission populaire, de la mission ouvrière et cela dans des pays qui avaient déjà été évangélisés. C'était, c'est encore, un problème presque neuf. J'avais, j'ai toujours, je crois, une conscience aiguë que l'annonce de la Parole est la seule chose importante. Je suis reconnaissant à Jacques Loew de l'avoir dit avec une force, une autorité, une fidélité extraordinaires. Je crois plus que jamais avec lui, comme lui, qu'une action missionnaire, faite par le travail en usine, par les communautés de base ou par la publication de journaux n'a pas de sens si elle ne s'enracine pas explicitement dans la lecture, dans la connaissance et dans la proclamation de la Parole du Dieu vivant révélé en Jésus Christ... et de la promesse qu'elle contient.

Je suis sensible plus que je ne saurais le dire à cette autre idée de Jacques Loew que je partage pour l'essentiel. **Il existe un dessein de Dieu sur le monde.** Nous le découvrons par l'étude de la Bible, de l'histoire de l'Église et par notre participation aux joies, aux soucis et à l'espoir des hommes nos frères. Nous avons oublié la vertu d'Espérance et qu'elle a une dimension historique et politique. Elle nous permet, quand nous la pratiquons, de rejoindre les espoirs que les pauvres et les humiliés mettent dans l'amélioration du monde dès ici-bas en attendant la récapitulation de toutes choses dans le Christ.

Et c'est sans doute là que j'introduis certaines nuances à la position de Jacques Loew. Je n'aime pas du tout le centralisme démocratique de mes amis communistes. Je suis toutefois moins préoccupé que le Père par le danger marxiste. Depuis que les œuvres de Karl Marx sont entrées dans la bibliothèque de la Pléiade avec un texte *du Capital* considéré par les communistes comme hérétique je pense qu'elles font partie de notre patrimoine culturel et qu'il faut tenir compte de leur apport analytique. Dans la lignée des héritiers de Marx, il n'y a pas que les communistes, il y a Rosa Luxembourg et sa théorie de l'accumulation du Capital qui explique le mécanisme d'exploitation du Tiers Monde, il y a Gramsci et sa théorie de l'hégémonie qui étend à la culture et aux formes religieuses le problème de la domination sociale, il y a l'expérience chinoise et la révolution culturelle. Un chrétien, aujourd'hui, doit chercher à intégrer ce courant d'idées à la construction qu'il ne peut pas ne pas tenter de faire d'une société plus ordonnée, mieux dominée, plus fraternelle, plus responsable, plus morale en un mot.

Un chrétien ne peut éviter le politique. Il doit avoir des idées sur l'organisation de la cité future ou sur la guerre au Vietnam. C'est parfaitement compatible avec la parole de Dieu à condition que cela soit fait dans le respect des autres. Il est impossible de vivre avec les pauvres, d'être chrétien et de ne pas, à certains moments, prendre position. Tous les grands textes récents de l'Église, ceux du Concile et ceux des dernières encycliques nous y invitent et nous indiquent les orientations à suivre. C'est la caractéristique des églises chrétiennes qui sont les églises de l'Incarnation.

¹ Voir les textes du Concile Vatican II. « Constitution dans le monde de notre temps ». 21, § 5 à 7.

Jacques Loew n'est pas, forcément, en désaccord avec ce que je dis. Il est bien trop intelligent pour ne pas savoir qu'il y a là un problème et je me réjouis d'apprendre qu'il considère comme un grand livre *Le tableau de la classe laborieuse en Angleterre* écrit par le jeune Engels que sa famille avait envoyé à Manchester pour le couper de la révolution allemande². Je me réjouis également de voir la place que Jacques donne dans sa mission aux laïcs consacrés ou non. Jacques a, légitimement et c'est son charisme au milieu de nous, un tel souci de sauvegarder la primauté de la Parole de Dieu qu'il a tendance à trop craindre que les luttes pour la justice ne nous fassent oublier la contemplation qui est la racine de tout.

Ceci dit par scrupule d'amitié et par franchise intellectuelle, il faut répéter que l'action du Père Loew, si elle ne constitue pas la seule forme missionnaire possible, est bienfaisante, qu'elle a été grande, originale et nécessaire. La création par lui en 1969 à Fribourg d'une « école de la foi », apte à former des missionnaires modernes, en est comme le couronnement et comme une nouvelle relance.

Lisons donc ce livre avec attention. Il vient à point. Il nous familiarise avec la pensée d'un croyant authentique. Il nous met en face du problème missionnaire essentiel : comment aider nos concitoyens à entendre la Bonne Nouvelle, à retrouver cette foi en Christ, qui seule donne saveur et sens à la vie.

Georges HOURDIN.

² Le livre a paru en 1845. C'était très tôt.

I

La rencontre de l'homme technicisé

Une des lignes de force dans lesquelles s'exprime la vitalité de l'Église aujourd'hui est la recherche de dialogue avec les milieux déchristianisés, notamment le monde ouvrier.

Comme tant d'autres engagés dans la même mission, Jacques Loew cherche d'emblée à comprendre et à connaître ce monde auquel il est si étranger par sa naissance et ses premières années. Acceptant de « faire ses classes et ses humanités en pleine masse populaire », il découvre par le contact quotidien les réalités qui font la vie des ouvriers de la ville³.

Il ne cesse d'analyser les situations de fait tout au long de ses efforts pour y porter remède. Il tente de toujours mieux percevoir, sans a priori, sans préjugé, les multiples aspects du réel dans lequel il s'aventure : essayant de ne pas avoir de schémas construits d'avance et de se méfier des principes généraux, il tâche d'être simplement attentif à la personne concrète.

Il observe tous les jours, il observe avec son cœur. C'est la sympathie, la proximité physique en même temps que spirituelle dans laquelle il veut vivre avec le monde ouvrier qui lui, garde les yeux ouverts sur les gestes les plus ordinaires qui trahissent tellement plus profondément quelqu'un qu'une enquête ou un interrogatoire précis.

Enracinée dans l'amitié, continuellement nourrie par elle, sa connaissance du monde ouvrier veut cependant être méthodique ; son « intelligence cordiale du réel » est attentive aux problèmes sociaux et économiques plus vastes et à leur dimension politique et internationale. On peut voir une limite dans le fait que, souvent, son analyse ne soit pas plus élaborée ; elle offre nombre d'intuitions réfléchies et éclairantes pour celui qui veut comprendre de l'intérieur la situation humaine et religieuse de l'homme contemporain.

³ Voir la chronologie de la vie de Jacques Loew, pp. 179-186.

CHAPITRE I

Prendre au sérieux
les structures
socio-économiques

I. La naissance d'Economie et Humanisme.

La première plongée de Jacques dans le monde prolétarien de Marseille est liée au début du mouvement « Economie et Humanisme ». En 1941, jeune dominicain, il collabore avec le Père Lebret, dominicain lui aussi, et René Moreux, à la fondation de ce centre de recherche. Les études de Droit et de Sciences politiques qui avaient précédé sa conversion et son engagement religieux l'ont armé pour ce travail ; il devient secrétaire de rédaction de la revue qui émane des cercles d'étude.

La première équipe d' « Economie et Humanisme » réunit, autour des initiateurs, des économistes comme Jean-Marius Gatheron et François Perroux, le paysan philosophe Gustave Thibon, l'artisan inventeur Edmond Laulhère et le maître de forges Alexandre Dubois. Frappés par le bouleversement général de l'économie que la guerre met en lumière, ils se retrouvent profondément dans la recherche d'une économie plus humaine et plus équilibrée ;

Chacun considère que son premier maître est le fait, chacun a le souci de la vie humaine des masses, chacun est amené par ses recherches et par ses expériences aux perspectives communautaires...⁴.

Partir des faits et de la personne vivante dans une soumission patiente à la réalité, rejeter tout système fondé sur une idéologie pré-établie, bâtir la communauté humaine à tous les échelons : tels sont les trois axes qui guident ce groupe de chercheurs.

Nous ne voulons ni du chaos avoué du libéralisme ni du chaos masqué de l'étatisme. L'homme n'est pas fait pour l'ordre mécanique : il est fait pour l'ordre organique, il a besoin d'être relié aux autres hommes par des liens vivants⁵.

Il ressort de cette analyse qu'une dernière carte reste à jouer : celle de l'ordre communautaire. Contre le mythe capitaliste du profit et le mythe socialiste de l'égalité qui, l'un et l'autre, trahissent la nature humaine dans son ensemble, depuis ses exigences biologiques jusqu'à ses besoins spirituels, nous voulons une économie commandée et mesurée par les besoins de l'homme vivant et concret, corps et âme.

Nous revenons de la sorte aux vraies cellules sociales, aux groupements d'hommes qui se connaissent, s'épaulent et se contrôlent les uns les autres et qui, surtout, sont liés les uns les autres par une communauté de destin : telle est à la base la communauté familiale et au sommet la communauté nationale. Une économie humaine doit ainsi être organisée, d'étage en étage, sans que disparaisse, à l'intérieur de chaque étage et d'un étage à l'autre, le contact de prochain à prochain⁶.

⁴ « Manifeste d'Economie et humanisme », *Economie et humanisme, numéro spécial*, février-mars 1972, p. 4.

⁵ « Manifeste d'Economie et humanisme », pp. 13-14.

⁶ « Manifeste d'Economie et humanisme », pp. 20-21.

Le Père Lebret, dont la personnalité a fortement marqué le mouvement, est persuadé que seule une véritable communauté de destin peut faire découvrir une solution aux problèmes d'un groupe d'hommes. Quelques années auparavant, il était entré en contact avec les marins-pêcheurs de Bretagne. Il avait procédé, de 1936 à 1940, à une vaste enquête dans chacun des petits ports de cette région : il avait noué amitié avec les travailleurs et partagé leur labeur. Son étude avait abouti à une réorganisation totale des pêches maritimes. Pour tâcher de trouver avec eux les remèdes à leur situation, il avait étudié à fond leur milieu en faisant sienne leur condition. Cette conviction rejoint les expériences et les intuitions des autres membres du groupe « Economie et Humanisme ».

Jacques, à la fois disciple et maître dans une recherche très partagée, fait la synthèse des diverses orientations de cette équipe : il les applique à une situation précise et les pousse dans toutes leurs conséquences d'une manière concrète et scientifique.

Dans le cadre d'une enquête portant sur l'ensemble du secteur-industrie de Marseille, il prend contact avec le prolétariat. Devant le mur que constitue la misère entrevue et la difficulté d'en percevoir les causes, il veut la connaître d'une manière plus proche. A partir du moment où il choisit de « revêtir un bleu de chauffe » et de partager le travail des dockers, il va comprendre davantage, pour en avoir lui-même ressenti le poids, la condition professionnelle très dure de ces sous-prolétaires.

Très vite, il décide d'aller habiter au milieu de travailleurs du port⁷. Là il découvre, dans leur crudité, des problèmes sociaux et familiaux souvent tragiques.

Ainsi, ses premiers écrits, tout autant que les études plus systématiques qu'il entreprend à ce moment, sont enracinés dans les contacts quotidiens avec les travailleurs et les familles. Il ne néglige pas pour cela la réflexion scientifique sur les données que révèlent son expérience et celle de ses collaborateurs.

Dans cette ligne, il approfondit l'étude des conditions de vie des dockers et publie, en 1944, *Les dockers de Marseille - Analyse-type d'un complexe*. Cette analyse sociologique très documentée par des faits concrets et rigoureuse dans ses précisions statistiques, est considérée par François Perroux comme une monographie modèle. Elle est une mise en oeuvre typique de l'esprit, des méthodes et des solutions envisagées par « Economie et humanisme ».

Dans le même temps, en 1943-1944, il entreprend également une vaste *Enquête-logement de la ville de Marseille*. Il dirige une équipe d'une trentaine de jeunes chercheurs qui réalisent la première enquête par sondages à l'échelon d'une grande ville. Ils s'attachent à découvrir et à mettre en lumière les conditions réelles d'habitat des diverses couches de la population. En même temps, pour expliquer aux habitants de chaque quartier les raisons de l'enquête, ils aménagent en exposition permanente, une grande voiture de déménagement. A l'aide de graphiques, de schémas comparatifs, de croquis suggestifs, ils font participer la population à leur recherche et lui font prendre conscience de la situation.

Comment la condition ouvrière, et plus particulièrement celle des sous-prolétaires que sont les dockers, se présente-t-elle à travers les écrits de cet explorateur ?

Parce qu'il veut rester proche de la personne concrète, Jacques a le souci de ne pas dissocier les composantes qui font l'unité d'une vie d'homme. Dans ce sens, il développe une notion-clé, celle de « complexe économique-social » : les dockers constituent un ensemble

⁷ Voir *Communauté de destin*, pp. 65-70.

d'hommes dont l'existence est marquée par une structure professionnelle et un mode de vie qui s'influencent mutuellement et qui doivent être analysés dans leur interaction dynamique.

Pour les dockers de Marseille, le problème de l'insécurité de l'emploi est particulièrement crucial. Embauchés à la journée et parfois même pour quatre heures, sans savoir s'ils auront du travail l'après-midi ou le lendemain, livrés au choix arbitraire des acconiers, les dockers se sentent des instruments utilisés ou rejetés suivant les besoins changeants du port. Trop nombreux, sans aucune spécialisation, ils ont un métier peu intéressant et luttent souvent en vain pour avoir le droit de travailler. Dans le cadre professionnel, l'ouvrier n'a aucun lien humain, aucune communauté d'intérêt avec ses compagnons, ses chefs : tel est le drame de ce prolétariat.

La question du logement se pose elle aussi de façon aiguë. A plusieurs reprises, Jacques revient sur la situation déplorable des « cabanons » et des « cours » insalubrité, surpeuplement, promiscuité, loyer élevé.

Dans ces taudis, fleurissent cependant des îlots d'amitié, d'entraide, de partage. Le bistrot à l'entrée de chaque cour, s'il est un lieu d'exploitation destiné à enrichir le propriétaire, n'en demeure pas moins un véritable centre social. Trop souvent les taudis sont supprimés et remplacés par des constructions impersonnelles qui détruisent la communion et isolent les individus dans la grande ville. Au lieu de résoudre le problème du logement, cette politique fait éclater les milieux naturels de vie et de travail. L'homme se trouve livré sans protection ni affection à l'anonymat de la masse.

Un autre trait de ses amis que Jacques découvre, est le besoin de chaleur humaine qui s'exprime si souvent de façon brutale à cause de la fatigue, de l'entassement, du manque de considération, de l'incapacité à dire son affection. Il est urgent de redonner à chacun la tendresse qui le revalorise à ses propres yeux et lui permet un nouveau départ.

De toutes ces causes, tellement liées les unes aux autres, instabilité du travail, souci du logement, insatisfaction du besoin d'être reconnu, découlent la dislocation des familles et la crise dans l'éducation des enfants. Livrés à eux-mêmes, fréquentant irrégulièrement l'école, ils grandissent dans la rue, au hasard des rencontres.

Poursuivant ses investigations, Jacques en vient à s'interroger sur les conditions de travail d'autrefois et se met à étudier de plus près l'ancienne *Association des portefaix* et son évolution ultérieure. Il découvre une société étonnante qui, dès le XIV^e siècle et jusqu'en 1863, réalisait concrètement le bon équilibre de vie des portefaix, véritable élite de la population laborieuse marseillaise. Elle avait fait du port un modèle d'organisation, basée sur la probité et la confiance, et veillait au bien-être et à l'assistance de tous ses membres. Le système de salaire était celui d'un contrat d'association : le prix du déchargement du navire était divisé en un certain nombre de parts ; les avantages et les risques se trouvaient ainsi répartis entre le patron et les ouvriers. En deux ans de temps, l'arrivée de la Compagnie des Docks introduisant les machines, la loi du rendement et la liberté d'embauche avait anéanti cette communauté et fait des dockers une branche du vaste prolétariat industriel.

L'étude historique et juridique concernant les dockers et la vie du port amène à un projet de réforme qui rejoint l'orientation d'« Economie et Humanisme » : recréer la communauté portuaire. Il faut refaire une communauté de destin entre les techniciens et les travailleurs, et restaurer un esprit commun où chacun partage vraiment les risques et les bénéfices du labeur. Pour réaliser cela, il est indispensable de partir d'équipes de base constituées par les dirigeants et les ouvriers et non d'une organisation d'Etat ou d'une administration. Jacques, préconise une organisation où il n'y aura pas de bénéfices de l'entreprise sur le travail humain - augmenter le

rendement, oui, mais au profit de ceux qui le réalisent, grâce à une plus juste répartition. Sa position, aussi sévère pour le capitalisme que pour le marxisme, est qualifiée, d'utopique par beaucoup. Elle est cependant approuvée par Gaston Defferre, maire de Marseille ; elle inspire des techniciens-ingénieurs et des directeurs du port, conscients du problème et à la recherche de solutions. Mais ces études suscitent aussi une opposition de la part d'industriels et d'ecclésiastiques.

Vers 1948, Jacques cesse de travailler pour « Economie et humanisme ». En raison de l'éloignement géographique - le centre d'étude avait été transféré à l'Arbresle, aux environs de Lyon - et à cause de divergences avec certains membres du mouvement, davantage orientés vers des travaux théoriques et inspirés par le marxisme, il met un terme à sa collaboration active tout en gardant des liens d'amitié, avec le Père Leuret notamment. A ce moment, l'évangélisation devient son objectif primordial. S'il continue alors à voir d'aussi près ce que sont les réalités économiques et sociales dans lesquelles vivent les travailleurs, c'est avant tout pour connaître ceux auxquels il veut annoncer le Mystère du Christ.

II. En contact avec le monde ouvrier international.

Dès 1945, la recherche de Jacques est unie à celle d'une équipe de prêtres avec qui il vit et partage la responsabilité pastorale d'une paroisse de la banlieue de Marseille, en plein prolétariat international. D'abord au quartier de Saint-Louis, il poursuit ensuite avec une nouvelle équipe à La Cabucelle.

Après la prise de conscience de la situation des dockers, parmi lesquels il continue à travailler jusqu'en 1954, les prêtres de l'équipe entrent en contact avec l'usine. Ils vivent encore une véritable découverte des injustices, des souffrances du monde ouvrier et s'aperçoivent sans cesse du fossé insoupçonné qui le met à part. Ils sont frappés par le fait que l'entreprise est vraiment le lieu où se façonnent une mentalité et une culture propres aux ouvriers, aussi leur paraît-il indispensable d'être présents dans ces centres vitaux.

Ils en prennent bien conscience : l'évangélisation du milieu ouvrier est l'évangélisation d'une société structurée qui exige une connaissance de son patrimoine propre.

Après quelques années d'insertion dans les milieux ouvriers de Marseille et de Toulouse, cette conviction incite Jacques à projeter également des implantations au-delà des frontières françaises. La nécessité d'élargir le regard aux dimensions du monde lui apparaît urgente pour saisir les problèmes sous leur véritable angle. Impossible de comprendre le monde ouvrier si on ne le saisit pas dans sa réalité internationale :

J'ai bien senti également la nécessité de nous internationaliser le plus rapidement possible. Les problèmes ne peuvent plus se voir à l'échelle d'une petite province ou même d'un pays, mais doivent se voir vraiment à l'échelle mondiale. Je ne pense pas tomber dans la folie des grandeurs, je crois que c'est une nécessité de notre époque, et là aussi, que chacun d'entre nous s'intéresse à tout ce qui peut l'ouvrir aux problèmes plus vastes⁸.

A partir de 1960, différents voyages le conduisent en Pologne, au Sahara, en Allemagne. A travers les réalités diverses de ces peuples, il est frappé par la tendance à l'uniformisation du standard de vie. Un style d'homme de l'ère technique se profile, étonnamment semblable malgré les contextes différents :

⁸ J. Loew, *Les cieux ouverts*, Paris, Cerf, 1971, p. 31.

Je ne puis tirer des conclusions, au moins des impressions. Souvent, en France, on discute pour savoir s'il reste « une classe ouvrière » : il faut certes se garder d'une négation tranchée quant à l'immédiat. Mais une évolution nette tend, de toutes parts, vers une uniformisation des pays hautement industrialisés : j'ai ramené de Nowa-Hutta, en Pologne, des cartes postales en couleur de nouveaux immeubles, or ces photos pourraient être vendues à Port-de-Bouc comme représentant tel groupe de H.L.M. du quartier Tassy. L'auto et la télé, l'instruction obligatoire, le jardin d'enfants et le supermarket, tant d'autres choses créent un même type d'homme de l'âge technique et là, socialisme et capitalisme, malgré leurs rideaux différents de propagande, tendent vers le même but⁹.

Dès lors, les implantations progressivement diversifiées de la Mission Ouvrière Saints-Pierre-et-Paul - la M.O.P. - font découvrir aux équipes les dimensions mondiales de la révolution technique et les lancent, comme autant de radars, dans des cellules différentes du monde industriel.

L'insertion de deux équipiers parmi les travailleurs du pétrole au Sahara, en 1961, est l'occasion de découvrir une des réalisations les plus poussées de la technique. Les bases d'extraction en plein désert émergent comme des îlots d'un confort inouï importé tout droit d'Europe. Dans ces véritables paradis artificiels, les techniciens européens, attirés par des salaires très élevés, vivent dans un luxe sans commune mesure avec leur standing habituel. Outre les merveilles et les servitudes de la technique véritablement concentrées en ces lieux, les équipiers vivent aussi l'extraordinaire brassage de travailleurs migrants qui constitue un fait marquant du monde ouvrier actuel, et provoque des difficultés familiales et des problèmes d'intégration, d'injustice sociale.

En même temps, j'ai mieux découvert un aspect qui risque de marquer notre époque, le « nomadisme » ouvrier. Autrefois les nomades l'étaient parce qu'il fallait pousser les troupeaux là où la pluie étant tombée, l'herbe était verte. Maintenant ce sont les ouvriers qui partent là où il y a du travail. N'est-ce pas troublant de constater que tandis que des milliers de travailleurs musulmans s'expatrient en Europe pour vivre, des travailleurs européens s'expatrient, eux, en Afrique ? Certes les proportions ne sont pas les mêmes et les conditions de salaires opposées, mais il y a dans un sens comme dans l'autre le même nomadisme, l'éloignement des familles et les mêmes problèmes de fond¹⁰.

Afin de partager, lui aussi, le sort des étrangers, un équipier de la M.O.P. travaille six mois en Allemagne, à l'usine Opel : c'est Paul Xardel.

Durant la même année 1962, Jacques entre en contact avec les pays de l'Amérique du Sud, notamment le Brésil. A ce moment-là, il envisage un double projet : s'établir dans le secteur de la Moselle en pleine expansion industrielle et partir pour São Paulo, ville qui connaît aussi un essor extraordinaire. Les circonstances rendent impossible la création de deux nouvelles équipes. Finalement il opte pour le Brésil, dans le souci de rencontrer les plus pauvres du vaste monde ouvrier. Il lui semble nécessaire, et pour les équipiers et pour les ouvriers européens, d'ouvrir les yeux et de partager la souffrance de plus démunis encore. Installés depuis 1964 à Osasco, les équipiers découvrent un peuple tiraillé entre le développement gigantesque introduit en peu de temps par l'industrie et la misère criante qui continue à coexister avec lui¹¹.

⁹ Les cieux ouverts, p. 84.

¹⁰ Les cieux ouverts, p. 68.

¹¹ Cf. Paul Xardel, *La flamme qui dévore le berger*, Ed. du Cerf.

En 1970, quelques équipiers partent pour le Japon pour y réaliser avec le temps une insertion dans un milieu ouvrier hyper-développé, où l'accélération démentielle des rythmes de travail et de loisirs pose aussi de nombreux problèmes humains. D'autres vont à Tremblay, dans la région parisienne, à Montréal, au coeur du monde ouvrier canadien et à Salvador de Bahia, cité industrielle très vivante du Brésil, et tout récemment, à Milan.

Disséminés dans des milieux divers, les équipes répondent à une préoccupation essentielle : rejoindre les bases vivantes du monde industriel moderne dans sa réalité urbaine et technique.

III. Les blessures de l'homme moderne.

Eclairé par ses contacts directs et ces différentes insertions, Jacques vibre passionnément aux souffrances des hommes. A travers ses divers écrits, il présente quelques blessures qui handicapent l'homme aujourd'hui ; elles ne peuvent manquer de toucher profondément le chrétien et le missionnaire qui aime le monde et désire lui apporter la libération du Christ.

Il y a d'abord ce « détraquement » de l'humanité en proie à la violence, aux raffinements de la haine, aux caricatures de l'amour. Ce sont la guerre, le terrorisme, les multiples visages de l'oppression, de l'asservissement de l'anéantissement des uns par les autres ce sont la faim, la maladie, l'analphabétisme, le sous-développement de certains peuples ou de certaines catégories d'hommes qui rencontrent trop souvent l'indifférence des autres.

La brutalité, la torture, le viol sont de tous les temps, mais jamais la torture, par exemple, n'a connu les techniques, les subtilités actuelles - et cela dans tous les pays, par toutes les polices, sous tous les régimes, à de bien rares exceptions près : électricité, action psychologique, lavage de cerveau, brutalités qui ne laissent point de traces apparentes, etc. Et il n'y a pas que la torture, je pense aux deux extrêmes de la dégradation : aux engins nucléaires d'une part, capables d'anéantir un continent ; à ces machines distributives de contraceptifs d'autre part, que l'on trouve dans n'importe quel café de certains pays - comme on achète ailleurs un paquet de cigarettes¹².

La technique et l'automation menacent, elles aussi, de mutiler l'homme. Dans un monde hyper-scientifique comme le nôtre, la relation homme-matière, homme-machine, développe progressivement une mentalité qui vide l'individu de ses aspirations fondamentales et atrophie en lui la faculté de connaître intuitivement les réalités spirituelles, de percevoir les véritables dimensions de la personne humaine et de pressentir le Mystère de Dieu :

Certes, la technique actuelle est quelque chose d'admirable et ce n'est pas nous, ici, qui allons la déprécier, mais il faut bien se rendre compte aussi que lorsque l'on est pris toute la vie par ce qui se voit, ce qui se pèse, ce qui se touche et s'analyse, cela crée en nous une mentalité qui n'est à l'aise que dans ce qui peut se mesurer et cette mentalité technique élimine en nous une autre manière de connaître, qui est l'intuition. Il nous faut réapprendre à l'homme cette manière de connaître qui est l'intuition. Cette intuition qui est une interrogation silencieuse, dans l'amour et le respect, une attitude de contemplation : « je ne te demande ni tes papiers, ni des tests, ni ce que tu fais, ni ce que tu sais, je te demande simplement cette sympathie, ce dialogue, cet échange où le silence a plus de place encore que la parole, comme une mère connaît son -enfant, comme un homme aime une femme ».

¹² J. Loew, *Ce Jésus qu'on appelle Christ*, Paris, Fayard, 1970, pp. 157-158.

Or, beaucoup de ceux que nous atteignons à l'heure actuelle ne savent plus ce mode de connaissance¹³. »

De plus, l'abondance des richesses, le prestige du progrès et de la nouveauté ont tendance à submerger l'homme dans nos sociétés de consommation tandis que, dans les pays pauvres, ils risquent de l'entraîner dans une course encore plus rapide vers des biens matériels, en étouffant les aspirations profondes que chacun porte en lui.

Par ailleurs, l'homme d'aujourd'hui est écartelé entre deux tendances : d'une part, chacun est hanté par le désir d'une vie libre, indépendante, dans la recherche de l'épanouissement maximum ; d'autre part sa personnalité est dissoute dans une collectivité uniformément anonyme. Cette tension entre l'affirmation du « moi » et l'engloutissement dans le « on » est un drame de beaucoup aujourd'hui. On peut parler d'un monde atomisé, où l'isolement insupportable entraîne notamment l'invasion de la drogue. Jacques tente d'exprimer cela à travers une image frappante :

Chaque époque s'exprime en ses monuments. La nôtre n'a pas produit que des taudis. Parmi ses constructions les plus représentatives, certaines prisons cellulaires modernes semblent avoir épuisé le meilleur génie de ses architectes.

Elles sont le symbole d'une civilisation où chacun, isolé, vit pour soi seul. Mais là ne s'achève pas leur signification profonde. Où la ressemblance se fait la plus frappante et la plus douloureuse, c'est dans leur salle de réunion - car ces prisons modèles ont une salle qui sert à volonté de théâtre, de chapelle ou d'auditorium pour des conférences. Tout y est prévu pour que, dans un immense amphithéâtre, les prisonniers puissent - chacun enfermé dans un minuscule box, comme une baignoire de théâtre dont l'ouverture ne serait pas plus grande qu'un visage -, assister au spectacle sans aucune communication possible avec les autres captifs. Dans la salle de spectacle de nos prisons, nous atteignons le coeur de notre civilisation atomisée : des centaines d'hommes et de femmes réunis sans aucun contact¹⁴.

Sans doute ce paroxysme de solitude de l'individu privé souvent de tout cadre naturel ouvre à une soif de communion qui apparaît aujourd'hui de multiples manières ; il est la chance d'une découverte plus profonde de la condition humaine où chacun est unique, profondément relié à tous, appelé à la fraternité et à l'unité.

¹³ Document inédit.

¹⁴ J. Loew, *En mission prolétarienne*, Paris, Seuil (coll. Livre de vie), 1963, pp. 155-156.

CHAPITRE II

Percevoir la situation
de la foi

I. Le sentiment d'un grand vide.

En même temps qu'il approfondit la connaissance des personnes, ainsi que des contextes sociaux et économiques dans lesquels elles vivent et travaillent, Jacques poursuit sans cesse l'analyse de la situation religieuse. Quel est l'univers spirituel des hommes et des femmes qu'il côtoie ?

La première constatation, abrupte, qui s'impose dès le début et se précise de plus en plus, est celle-ci « le prolétariat est un peuple païen à superstition chrétienne ». Plus tard, il parle de l'incroyant baptisé ou du pratiquant athée. Beaucoup gardent une vague religiosité, une nostalgie de Dieu qui occupe apparemment peu de place dans leur vie réelle, mais qui les pousse à accomplir quelques rites traditionnels.

Dans les contacts quotidiens avec les habitants du quartier, les missionnaires perçoivent une ignorance religieuse, une dégradation de la foi plus annihilantes que le refus passionné : « Dieu n'intéresse plus ». Si quelques-uns affirment croire en Dieu, leur credo a tout au plus comme contenu l'affirmation de « quelque chose au-dessus », quand il ne signifie pas simplement « je ne suis pas contre... je suis civilisé... ». L'adhésion à un Etre personnel est très rare, la connaissance de Jésus-Christ plus encore, la foi en l'immortalité de l'âme est pratiquement inexistante.

Ce que nous découvrons dans le contact quotidien avec les habitants du quartier, c'était vraiment un état de mission, une dégradation de la foi, une ignorance de Dieu plus grave que la négation passionnée ce que *La France, pays de mission ?* allait exprimer en 1943 deux ans plus tard¹⁵.

C'est dans ce sens qu'on peut parler de Mission aller vers ceux qui n'ont véritablement plus aucune foi « chrétienne », aucune connaissance du Dieu de Jésus-Christ. Certes, quand on parle de déchristianisation, d'absence de Dieu, de Mission, l'ambiguïté est grande et multiples sont les nuances dont on a pu colorer ces mots. Sans entrer dans ces controverses, il suffit de voir comment Jacques décrit la mentalité religieuse du prolétariat avec lequel il est entré lui-même en contact, dans une réunion industrialisée de France, il y a déjà trente ans. N'est-ce pas pratiquement la situation présente des grands ensembles urbains de bien des pays dits chrétiens ?

Déconcertés précisément par un certain maintien de pratiques sacramentelles malgré l'incroyance générale, les prêtres de la Mission de Marseille ont entrepris une étude approfondie sur la mentalité des masses ouvrières vis-à-vis des sacrements. Ils rédigent, en 1949, un intéressant rapport adressé à leur évêque Mgr Delay.

¹⁵ J. Loew, *Journal d'une mission ouvrière*, Paris, Cerf, 1963, p. 29.

A partir de cas pris sur le vif, ils esquissent une classification des différents types d'attitudes religieuses et demandent que soit menée une enquête scientifique. Voici, à peu de choses près, les catégories proposées, dans les termes mêmes de l'analyse¹⁶ :

1. Militant athée ou antireligieux qui se présente comme tel.
2. Incroyant hostile qui, contraint par la famille, passe par l'Église.
3. Incroyant total et paisible qui s'adresse à l'Église pour éviter des complications familiales, acceptant d'accomplir un acte considéré comme vain et inoffensif.
4. Personne dont toute la vie et toutes les réactions sont basées sur l'incroyance, mais qui veut passer par l'église-bâtiment.
5. Personne dont l'ignorance religieuse est totale, qui n'a aucune instruction, mais dont l'indifférence ne va pas sans une certaine bonne volonté.
6. Croyant chez qui la foi ne fait pas de doute tout en étant plus ou moins forte, plus ou moins éclairée.

Les pourcentages approximatifs proposés, sont les suivants : 10 % à 20 % au très grand maximum pour les catégories 1, 2, 3, 6 prises dans leur ensemble 80 % et 90 % pour les groupes 4 et 5.

Ces chiffres traduisent assez la mentalité « post-chrétienne » des masses.

Un autre indice révélateur de la déchristianisation des masses ouvrières est la forte proportion de travailleurs originaires de régions catholiques qui, transplantés ailleurs, perdent les gestes religieux. Parmi eux, comme dans tout milieu en voie de déchristianisation, le processus est identique : l'abandon se fait progressivement et la pratique de quelques rites sacramentels est la dernière façade qui s'écroule. Les gens perdent d'abord le sens de Dieu puis celui du mystère de l'Église et de la personne du Christ et enfin des actes traditionnels devenus vides de signification.

Pour Jacques, il faut vraiment prendre au sérieux et dans son sens le plus radical - ce phénomène de déchristianisation rapide :

On s'imagine trop quand on parle de la perte de la religion, qu'il s'agit simplement d'une perte de la pratique religieuse, par respect humain, par exemple, ou parce que ce n'est plus de mode, et l'on objecte en faveur de la foi des « réactions chrétiennes » qui existeraient encore.

Si par « réactions chrétiennes », on entend « générosité, solidarité, bon cœur, dévouement », d'accord : mais l'on verra que ces sentiments restent purement naturels.

Si, par « réactions chrétiennes », on entend les notes qui différencient un chrétien, même tiède ou médiocre, d'un païen, disons que ces notes n'existent plus¹⁷.

Malgré le vernis de christianisme, qui relève davantage de l'ordre de la civilisation que d'une démarche religieuse, il estime se trouver en présence d'une majorité d'incroyants.

A la question de savoir s'il existe quelques pierres d'attente pour une découverte de Dieu, Jacques répond négativement : il n'y a rien, seulement le « sentiment d'un grand vide ». Il existe bien sûr une certaine conscience des scandales moraux à combattre, un désir de justice sociale, une recherche de dignité humaine, de solidarité, un sentiment paternel très vivant. Il constate que, dans les faits, ces aspirations, pas plus que l'interrogation posée par la souffrance ou le sens de la vie, ne constituent par elles-mêmes des voies d'accès pour le surnaturel.

¹⁶ *Journal d'une mission ouvrière*, pp. 102-117.

¹⁷ *Journal d'une mission ouvrière*, p. 34.

Cette conclusion peut surprendre ceux qui, dans des milieux culturels riches de tradition religieuse, cherchent précisément les valeurs qui peuvent ouvrir à la révélation chrétienne. Est-elle valable pour l'Orient, si profondément spirituel ? Est-elle applicable à des peuples où vit encore une religiosité souvent exubérante dans ses manifestations ?

Elle semble se justifier cependant dans la plupart des contextes urbains, d'Orient aussi bien que d'Occident, dès qu'ils sont marqués par l'industrie. La ville et la technique ont le plus souvent enseveli toutes les pierres d'attente religieuses, laissant en l'homme un grand vide spirituel.

II. L'Église étrangère et méconnue.

Le missionnaire, inséré parmi les incroyants, regarde inévitablement l'Église à travers les yeux et les réactions de ses compagnons. Il découvre un visage qu'il ne soupçonnait pas et qui est très souvent si défiguré qu'il fait obstacle à la rencontre du Dieu vivant. Lorsqu'il se sent vitalement uni à l'Église qu'il aime, il est soucieux d'écouter profondément les hommes habités par des préjugés qui les poussent jusqu'à opposer une fin de non recevoir à tant d'efforts pastoraux et apostoliques.

A travers tous les contacts que Jacques a lui-même avec les gens, il se rend très vite compte que ses compagnons se sentent totalement étrangers dans l'Église : ils sont irréductiblement convaincus qu'elle est l'affaire de ceux qui détiennent l'argent et le pouvoir :

Il y a tout d'abord cette conviction que l'Église, c'est les riches, les patrons, les puissants, le gouvernement. De même que l'ouvrier ne croira jamais que l'entreprise où il travaille ne réalise pas d'énormes bénéfices, et lui montrer tous les bilans de la terre ne le sortira pas de cette conviction, mais qu'il faut réorganiser les usines de tout autre manière, de même le peuple ne croira pas (et il ne peut pas croire, si un changement n'intervient) que l'Église est la maison des pauvres, celle où le riche entre plus difficilement que le chameau par le trou d'une aiguille, et que la première béatitude est celle des petits et des humbles, s'il ne voit pas cette maison se faire accueillante à l'ouvrier, s'il ne constate pas qu'il y est réchauffé, défendu, protégé, si les hommes de cette Église ne s'occupent pas de la trame de sa vie¹⁸.

Le faste luxueux des cérémonies officielles, diffusées largement par la presse et la télévision, ne manque pas de heurter. De même les « classes » de mariage et d'enterrement, les différences manifestées à l'occasion des célébrations liturgiques, la nécessité de payer les sacrements, provoquent véritablement le scandale.

Un autre obstacle très réel est l'isolement du prêtre qui, même s'il habite les quartiers populaires, ne partage pas la vie des petites gens.

Dès lors le prêtre ne sait plus ce qui se passe autour de lui. Même quand on vit dans la promiscuité la plus totale avec des familles, dans la même cour ou le même îlot de cabanons, tant de choses ne se révèlent que peu à peu..., tel grand fils de 20 ans qui travaille au loin, tel commerce que l'on a eu autrefois, à plus forte raison tel détail insignifiant mais dont on est si fier¹⁹.

Le prêtre, qui pour les non-croyants reste par excellence l'homme de l'Église, apparaît trop souvent comme un individu mystérieux par son genre de vie qui le sépare des préoccupations et

¹⁸ En mission prolétarienne, p. 123, Le Seuil.

¹⁹ J. Loew, « Une expérience d'apostolat missionnaire » dans *Masses ouvrières*, Paris, 1944, p. 74.

des activités habituelles. Outre le secret qui plane sur sa vie, les ouvriers sentent qu'il a partie liée avec la classe bourgeoise

Ainsi, le premier obstacle à vaincre est ce fait que, dans l'Église, séculiers et réguliers, même quand ils sont personnellement pauvres, vivent au rythme des classes bourgeoises : si l'on se demande de quel côté est leur communauté de destin, force est de répondre qu'elle est avec les classes aisées, stables, considérées et non point avec les pauvres, les ouvriers, les prolétaires²⁰.

Avec la majorité des gens de la ville éloignés de l'Église, le curé n'a plus aucun lien d'amitié, seulement des contacts d'ordre « professionnels », souvent faussés par la question d'argent. Il apparaît comme le fonctionnaire d'une paroisse dont l'aspect administratif rebute.

Pour confirmer encore leur impression que l'Église est étrangère au monde prolétarien, les ouvriers se heurtent à un langage souvent incompréhensible et éloigné de leurs préoccupations concrètes. Ceux qui souhaitent préparer et recevoir un sacrement, ceux qui participent à la liturgie à l'occasion d'un mariage ou de funérailles subissent un « patois de Chanaan » mystérieux. Les prêtres ne parlent pas avec leurs mots, dans la langue, simple et familière des gens de la rue. Ils rejoignent si peu leur mentalité et passent à côté de ce qui fait leur existence quotidienne.

Dans le contexte d'indifférence et d'ignorance, les sacrements maintenus sont dépouillés de leur contenu de foi. Baptême, communion, mariage, enterrement sont devenus des « rites de passage » qui relient aux ancêtres et à la tradition plutôt qu'au Christ et -à l'Église ; ils apparaissent comme un folklore auquel il est plaisant de participer de temps en temps ou encore comme ces contes qui illuminent le monde des enfants :

Ce folklore bouche les yeux et les coeurs au vrai christianisme, esprit et vie. Il nous rabaisse au rang des vendeurs d'illusion, cartomanciennes, rebouteux et autres charlatans qu'on subit et même qu'on recherche tout en les haïssant, car on les soupçonne d'exploiter le pauvre monde²¹.

En acceptant de bénir ces gestes vidés de leur engagement de foi et d'offrir sans exigence un « Bon Dieu à bon marché », l'Église empêche de prendre au sérieux l'annonce de l'Évangile. Elle dresse un écran qui masque la réalité de Dieu et éteint dans les coeurs le sens de son mystère. C'est bien là une difficulté missionnaire majeure, embusquée dans les banlieues industrielles et à laquelle il faut être très attentif, sans tomber dans la solution facile de refuser tout simplement de donner les sacrements dans ces conditions.

Le regard des incroyants sur l'Église met en lumière une cassure qui risque de briser l'unité interne de l'Église : aux yeux des ouvriers, les efforts missionnaires apparaissent comme ceux de chrétiens qui se séparent de l'Église de la bureaucratie et des bourgeois et qui, par leur insertion dans le prolétariat et leur souci de vie évangélique, cessent pratiquement d'être liés à elle. Ils ont comme l'impression de deux Églises parallèles : « celle des prolétaires, des petits, celle de l'Évangile et celle des chrétiens installés, des demi-bourgeois, celle de l'administration ».

²⁰ « Une expérience d'apostolat missionnaire », p. 73.

²¹ Journal d'une mission ouvrière, pp. 49-50.

Quand le champ d'action de la M.O.P. s'élargit, les équipiers se rendent compte que bien des constatations gardent leur vérité au-delà du contexte français. Le visage de l'Eglise paraît très souvent mesquin et défiguré : elle donne la plupart du temps - et tous les chrétiens en sont responsables - une image faite de routines sociologiques héritées du passé qui voilent sa vraie réalité. Elle se révèle fort préoccupée d'elle-même avec le danger de se contenter de « révolutions de pratiquants », prisonnière du faste, souvent compromise de bien des façons avec le pouvoir et l'argent, séparée de la vie des hommes.

Très souvent, comme au Brésil, elle est également déchirée : d'une part appuyée sur les classes possédantes et protectrices de l'ordre établi, d'autre part engagée à fond dans la lutte sociale et perdant parfois pied dans son audace révolutionnaire, faute d'appui et de compréhension.

Après avoir énuméré quelques obstacles qui heurtent les incroyants, surtout ceux des cités industrielles, dans leur rencontre avec l'Eglise, force est de reconnaître que ces reproches expriment de diverses manières un grief fondamental qui est en même temps un appel : l'Eglise n'est plus mêlée à la pâte, elle ne vit plus au rythme de la grande majorité des hommes; qu'elle retrouve à travers tous ses membres le contact vivant avec les hommes !

Cette communion à la base semble à ce point indispensable qu'elle seule peut donner vie et audience à toutes les prises de conscience et aux appels que l'Eglise est amenée à exprimer par ses responsables. Sans ce maillon de vies véritablement liées au peuple, les paroles d'ouverture et d'invitation à la justice risquent de bloquer plus que de favoriser le dialogue. C'est ce que Jacques pressent, dès les premières années de son effort missionnaire :

A l'heure actuelle l'Eglise jouit d'une autorité et d'une puissance que n'avaient pas les premières Eglises, elle a donc le devoir d'agir sur le plan général : elle ne peut pas sans trahir « rester comme si elle ne voyait pas et ne comprenait pas » et doit prendre position au plan même des gouvernements et des Etats quand elle constate que la vie chrétienne est pratiquement devenue impossible pour la grande masse, - mais et là est tout le drame - à la différence du Moyen Age, l'Eglise n'a plus l'affection ni l'audience des masses. Celles-ci, au contraire, lui demandent de quel droit elle intervient et prétend diriger de haut la vie spirituelle et morale d'un peuple à qui elle n'est plus mêlée dans le détail journalier de la vie et le gain quotidien du pain familial²².

III. Le monde organisé sans Dieu.

Désireux de devenir « spécialistes de l'homme qui ne connaît plus Dieu » les équipiers de la M.O.P. souhaitent pénétrer plus avant dans des milieux où la densité d'incroyance est grande. De plus en plus ils se trouvent aux prises avec un monde où Dieu est absent, où l'athéisme professé, pratique ou diffus règle la vie des hommes.

Cette absence de Dieu, nous la rencontrons partout dans le train, l'autobus, dans les conversations ou dans un salon de thé, dans l'escalier bruyant de l'usine comme dans l'ambiance feutrée du cadre supérieur ou dans des groupes de jeunes pétaradant sur leurs mobylettes. Mais en certains lieux et devant certains contrastes nous en sommes plus meurtris encore²³.

²² « Une expérience d'apostolat missionnaire », pp. 70-71.

²³ J. Loew, *Comme s'il voyait l'invisible*, Paris, Cerf, 1970, pp. 36-37.

Durant ces années de présence dans le prolétariat international d'Europe, à Port-de-Bouc, à Toulouse, en Allemagne, ainsi que dans les exploitations pétrolières françaises du Sahara, la souffrance continuelle des missionnaires est de percevoir à quel point Dieu est absent.

Au retour d'un séjour au Sahara, Jacques décrit l'activité industrielle fantastique et montre à quel point tout est organisé en dehors de la foi. Dans cet univers technique se côtoient un développement gigantesque et un désert spirituel absolu.

Jamais ne fut aussi actuelle la parole de l'Evangile « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier (de l'or noir) s'il vient à perdre son âme » (Lc. IX, 25), c'est-à-dire à l'oublier ? Richement payés, grassement nourris, habilement distraits, ces ouvriers et ingénieurs qui vivent loin des leurs ne connaissent plus, durant neuf semaines, ni dimanche, ni Noël, ni aucune fête : « Ah ! oui, le dimanche disait un gars, c'est le jour où, à midi, se font les essais des sirènes ! » Tout est pensé, organisé en dehors de Dieu : Dieu y est socialement absent, il n'y a pas même d'anticléricalisme, mais une indifférence polie et froide : « Dieu ? Mais que voulez-vous que ça me fasse ? » Car Dieu est devenu semblable à ces lettres qui nous reviennent avec la mention : « Inconnu, n'habite plus à l'adresse indiquée²⁴.

Son séjour dans les deux Allemagne et à Berlin lui fait percevoir la négation totale de Dieu aussi bien dans le mensonge de l'Est et le confort de l'Ouest que dans le scandale d'un monde déchiré.

Je pensais à travers l'Allemagne à ces terrains géologiques où il faut traverser des centaines de mètres d'alluvions et de sable avant de trouver le rocher. Le rocher de Dieu, sous quelle épaisseur de confort le trouverons-nous ? et quels seront nos explosifs pour le mettre à jour ? Plus grave et tout aussi universelle est, ne disons pas « la coupure », mais partout - en Pologne déjà pressenti, en France et en Allemagne déjà réalisé -, l'éloignement progressif des masses urbaines de ce nouveau genre, d'avec la présence de Dieu²⁵.

A chaque rencontre avec un milieu de vie ou un peuple différent, l'athéisme réapparaît sous de nouveaux visages mais avec des traits communs. Dans les pays de technique et de consommation, l'indifférence la plus froide prend de plus en plus la place de la négation passionnée des Marx, Freud et Nietzsche. La conviction que Dieu doit disparaître pour que grandisse l'homme est réellement diluée dans l'air respiré par tous et sous-jacente chez tant de gens. De plus, le rythme de vie, l'atmosphère créée par la publicité rendent l'homme profondément étranger à Dieu.

Ainsi, l'homme d'aujourd'hui se trouve tellement pris par les sens à travers la publicité et le corporel, et il se trouve aussi tellement pris à fleur de peau dans son travail, par les cadences, les rapidités, les rendements qu'on exige de lui, qu'il ne trouve plus en lui de disponibilité pour la Parole de Dieu. Je voudrais que vous sentiez cela vraiment comme une des choses les plus dangereuses, les plus terribles pour rendre l'homme ouvert à Dieu²⁶.

²⁴ Comme s'il voyait l'invisible, p. 38.

²⁵ Les cieux ouverts, pp. 84-85.

²⁶ Note inédite.

En approfondissant cette situation on est forcé d'admettre qu'il ne s'agit pas simplement d'une attitude de fait, mais que cette indifférence atteint la racine même de l'esprit et s'appuie sur des doctrines et des systèmes de pensée élaborés.

Pour beaucoup de nos contemporains, dont l'intelligence est modelée par les sciences, le problème de Dieu est facilement mis au rang de la poésie ou du sentiment. Il appartient à ce secteur privé de la vie de l'homme, échappant aux critères scientifiques de vérité et donc matière à option. Dans le pluralisme des convictions et le relativisme quant aux certitudes, ce qui compte ce n'est plus tant la recherche de la vérité que l'attitude de sincérité.

Il est indéniable aussi que le marxisme et les sciences humaines, quand elles sont érigées en absolu et rejettent toute reconnaissance du transcendant, présentent des idéologies particulièrement agissantes pour faire pénétrer l'athéisme au coeur même des cultures et des civilisations en influençant, souvent à leur 'insu, l'esprit des chrétiens. Non, la « maladie de la foi » n'est pas de l'ordre du sentiment ou de pratiques abandonnées, elle atteint vraiment l'homme dans la profondeur de son intelligence et altère sa pensée bien plus fort encore que son comportement.

Toutes ces joies ne doivent pas nous faire oublier notre tourment : ce tourment, c'est l'absence de Dieu, non seulement en extension dans des zones géographiques de plus en plus larges de l'humanité, mais plus encore en pénétration, atteignant chez les hommes la racine même de l'esprit. On peut dire que depuis plusieurs centaines d'années, les erreurs intellectuelles ont été dans ce même sens, se relayant l'une l'autre; c'est l'esprit même de l'homme qui est aujourd'hui détérioré : on a faussé l'instrument, celui qui fait l'homme « à la ressemblance et comme à l'image de Dieu ». (Gn. 1, 26) On a appris à douter des vérités les plus évidentes, à ne voir que le mal, le raté ou l'absurde²⁷.

Comme en d'autres domaines, le contact direct avec les gens, révèle l'ampleur de la question posée par l'absence de Dieu dans le monde d'aujourd'hui.

Quand il arrive au Brésil, Jacques est frappé par le mélange entre la foi au Dieu vivant et un ensemble confus de superstitions, d'ignorance, de déviations. L'impression de découvrir un peuple extraordinairement ouvert à la foi et évangélique sans le savoir en même temps que fataliste et perdu dans une multitude de légendes se confirme pour lui lorsque, avec les premiers équipiers arrivés à São Paulo, il vit au milieu de ces populations. Le brusque démarrage de l'industrialisation crée dans ces pays une situation nouvelle : l'entrée rapide dans la société de consommation va-t-elle amener également l'athéisme et l'indifférence religieuse ?

Si le monde est à ce point vide de Dieu n'est-ce pas qu'il fait peu de cas de la présence de Jésus Christ, Dieu venu partager la vie des hommes ? Tout comme on a pu constater l'absence de Dieu dans l'organisation du monde, ne faut-il pas remarquer la place si ténue du Christ dans la construction du monde proposée et vécue par nombre de chrétiens eux-mêmes ?

En Suisse, il y a quelques jours, j'étais à table avec des chrétiens qui discutaient. Vous devinez bien de quoi ils s'entretenaient à l'heure actuelle - *Humanae vitae*, le célibat des prêtres, la collégialité, tout y passait. Mais dans leur discussion toute pleine de psychologie, de sociologie, de physiologie et d'herméneutique à perte de vue, un seul n'était jamais nommé, le seul, l'Unique, Jésus Christ, lui, la clé de tout. Nous sommes là au coeur de tous les soubresauts que nous constatons à l'heure actuelle autour de nous. Nous

²⁷ Les cieux ouverts, p. 34.

constatons des tremblements de terre. Il ne s'agit pas alors de regarder telle maison qui s'écroule ou telle lézarde qui sillonne un édifice qui semblait solide. Il s'agit de chercher où est l'épicentre, le point de départ de tous ces tremblements de terre. Et ici l'épicentre du séisme est dans la réponse que l'on donne à la question : « Et vous qui dites-vous que je suis ? »²⁸

La rencontre de l'ouvrier, puis plus largement celle de l'homme technicisé habitant la ville, a donc amené une série de découvertes concernant les problèmes humains et la pauvreté spirituelle. Dès le début de l'effort missionnaire de Jacques, dans le contexte de la recherche de prêtres-ouvriers en France, ce double appel apparaît présent dans ses options personnelles, à l'intérieur des équipes dont il fait partie depuis 1945 ; il se retrouve dans les tensions de la Mission Ouvrière et plus largement dans la façon de penser l'évangélisation où qu'elle soit implantée.

Ce que Jacques dit de la première équipe vers les années 1947 situe bien le double point d'accrochage de la mission et aussi des divergences qui naissent inmanquablement de la priorité donnée à l'un ou l'autre aspect²⁹.

... ce monde ouvrier avec d'une part son originalité propre dont le mouvement ouvrier est la plus pure expression, mais d'autre part, sa coupure avec la source vive de la foi.

Dès les premiers pas, nous sommes à la charnière de la mission et les deux premiers rapports : l'un sur la mentalité religieuse, l'autre sur la mentalité ouvrière, préfigurent l'avenir de toute mission ouvrière, et expliquent les chemins divers qui seront choisis³⁰.

Jacques a pris conscience des transformations sociales à opérer, mais bien vite c'est le problème de l'évangélisation qui l'a hanté ; il a orienté totalement ses études et ses efforts, après la période de collaboration avec « Economie et humanisme », dans cette perspective.

Nous avons, depuis 20 ans, cherché des explications à la déchristianisation des hommes. Nous avons rencontré d'abord la pauvreté, l'insécurité, la misère, mais maintenant nous ajoutons à ces causes, la richesse, la sécurité, le confort qui nous apparaissent comme plus déchristianisants encore : la Pologne pauvre, le Brésil misérable dans ses masses, connaissent Dieu et vivent en sa présence. Nous avons accusé tour à tour le marxisme, l'injustice dans l'entreprise et son organisation, mais en Allemagne fédérale, le marxisme est inexistant, l'entreprise supérieurement organisée, et l'homme y est tout aussi éloigné de Dieu.

Le conformisme chrétien, les prêtres médiocres ? Mais là où l'Église est parfois la plus « établie » matériellement parlant, c'est là où elle est la moins critiquée et où les vocations sincères sont les plus nombreuses. Il est des pays où Dieu est nié officiellement dans un réseau serré de propagande : il est tout aussi oublié dans ces nations qui se glorifient de leur liberté mais où les sens ont tout envahi.

²⁸ Ce Jésus qu'on appelle, Christ, pp. 63-64, Fayard.

²⁹ On pourrait s'étonner de ce qu'il est généralement fait peu de place aux conflits et aux tensions que J. Loew n'a pas manqué de rencontrer. C'est que, dans ses écrits ainsi que dans ses conversations, il n'en parle qu'avec grande discrétion.

³⁰ Journal d'une mission ouvrière, pp. 30-31.

Enfin, rien ne semble une explication suffisante, pas même les terribles tyrans du capitalisme ou du communisme. L'absence de Dieu, selon les lieux, se donne des visages différents, mais le mal est le même et le remède doit être cherché au-delà des causes immédiates et apparentes. Dieu seul peut toucher un cœur d'homme : ni la science, ni la sagesse humaine, ni l'éloquence, ni l'art, ni aucun prestige ne peuvent ouvrir un incroyant à Dieu. Il y a trop d'échappatoires, de chemins de traverses. Il y a trop de séductions nobles ou basses, trop de pressions sociales, de slogans. Chacun est trop inconscient dans le meilleur comme dans le pire. Ainsi l'environnement où se débat un cœur d'homme est tel que jamais, par lui-même, ce cœur ne trouvera sa stabilité si quelque chose - ou quelqu'un - ne le fixe plus fortement³¹.

³¹ Comme s'il voyait l'invisible, pp. 71-72.

II
Qu'est-ce
qu'évangéliser ?
Comment évangéliser ?

Le désir d'annoncer la Parole jaillit d'une double question qui se répercute jusqu'à l'angoisse dans le coeur de l'apôtre : Pourquoi Dieu n'intéresse-t-il pas ? Pourquoi tant d'hommes écrasés et sans espérance ?

Celui qui a été blessé dans son amour de Dieu, de le voir bafoué, relégué au magasin des accessoires, oublié, celui-là est prêt alors à entendre l'appel du Seigneur ; celui qui pressent, dans son amour de ses frères d'humanité, la détresse sans nom qui jaillira un jour du plus profond de ces hommes et de ces femmes vides de Dieu, celui-là aussi est désormais prêt à entendre l'appel du Seigneur. L'amour que cet homme porte à Dieu qui n'a pas hésité à livrer son propre Fils à cette humanité ingrate, l'amour que cet homme porte à ses frères qu'il voit se mutiler de leur plus belle paix et courir angoissés vers les tranquillisants pharmaceutiques ou les gadgets, ce double amour devant tarit de gâchis, lui fera entendre l'appel du Seigneur³².

Jacques porte cette double blessure ouverte. Durant toute sa vie, il consacre le meilleur de ses forces à chercher un style de présence, une manière d'évangéliser, une spiritualité apostolique capables de faire face aux exigences de la mission aujourd'hui. Quelques intuitions fortes sillonnent son effort apostolique, s'incarnent et évoluent tout au long de son itinéraire. Buriné par les événements et attentif à l'Esprit, il précise peu à peu, avec ses compagnons de la M.O.P., de l'Ecole de la Foi et tant de personnes rencontrées, un projet d'évangélisation et un portrait du missionnaire.

Faire profession de guider les hommes vers l'invisible et de les ouvrir à la richesse de la foi apparaît de plus en plus comme la tâche essentielle et unique de l'apôtre. S'il cherche à vivre concrètement en communion de destin avec les hommes, s'il choisit d'être témoin en équipe, s'il donne résolument la priorité à l'annonce de la Parole, c'est pour que soit « imprimé en caractères d'affiche » le don de Dieu

Face au mystère de l'incroyance du monde actuel, face à la négation massive et pratique de Dieu, la foi, l'« obéissance de la foi » comme dit saint Paul, nous apparaît comme le trésor missionnaire de plus en plus nécessaire et précieux, lumineux et fort ; cette foi, lumière d'étoile qui luit dans les ténèbres, c'est elle qui conduit le monde, lui permettant de passer, dans ses bouleversements, et quand il aura touché le fond de sa nuit, accueillante pour le mener à la joie de la vérité³³.

**

*

³² Comme s'il voyait l'invisible, p. 41.

³³ Les cieux ouverts, p. 72.

CHAPITRE I

Vivre en communauté de destin avec les hommes

I. Docker avec les dockers.

Dès les premiers écrits de Jacques nous pouvons deviner l'une des intuitions qui va décider de ses choix successifs tout au long du chemin qu'il trace dans la Mission Ouvrière.

Ses études de Droit et de Sciences Politiques, la formation théologique reçue dans l'Ordre de saint Dominique ont fait de lui un homme habitué à la rigueur intellectuelle et, dans ce sens, bien préparé à l'analyse des situations et à l'action sur les structures.

Il relate à plusieurs reprises dans ses premières publications, en des récits pleins de saveur et d'humour, comment l'intellectuel qu'il était devient un missionnaire immergé en plein prolétariat. Dès qu'il entre en contact avec ce milieu de souffrances et de misères, l'appel à vivre avec les gens, avec les plus pauvres, s'impose à lui dans la simplicité et la force de l'évidence.

Voici quelques lignes particulièrement expressives :

Juillet-décembre 1941.

« Père Loew, vous allez vous occuper des corps gras. » Cette phrase du Père Lebreton, mon nouveau supérieur, me procure un petit froid dans le dos et dans le coeur. Je sors du couvent du noviciat après sept années d'étude et vraiment je ne m'étais point fait Dominicain pour m'occuper d'arachides et de savon.

Obéissant et soumis, je me dis : « Eh bien étudions les corps gras » ; je vais visiter une usine, je prends un gros traité de fabrication du savon, je vais acheter un petit bouquin de chimie, et, comme il est trop compliqué, je prends celui du certificat d'étude.

Au bout d'une semaine, désespéré et dégoûté de ne rien apprendre, de ne rien comprendre à la fabrication du savon telle que les chimistes la décrivent, je vais me promener dans Marseille : comment arriver à voir cette ville ? Comment découvrir la ville qui permettra de pénétrer dans sa vie ?

Impossible de rien faire de l'extérieur, la misère paraît abrupte, massive, je ne sais comment la cerner et les solutions qu'on propose apparaissent plutôt plaquées sur une réalité ignorée que commandées par elle.

Le nombre même des habitants ? « Un million ou deux », comme dit Marius qui n'en est pas à un million près ! 650, 700, 800 000, disent les statistiques, mais elles n'en sont guère plus sûres que Marius.

Dépouiller des statistiques ? Tant d'autres l'avaient fait ! En vain ! Pour lutter contre la misère, un seul moyen restait qui n'avait pas été tenté : la vivre.

Il ne s'agissait donc pas d'ouvrir des livres, mais d'aller acheter, au marché aux puces, comme tout le monde, un bleu de chauffe, puis d'aller travailler avec ceux qui passent pour être le dessous du panier : les dockers des ports³⁴.

Partager la vie quotidienne des hommes, être lié plus spécialement aux pauvres, à ceux que la vie n'a pas épargnés, dans une authentique communauté de destin, tel est le point de départ de l'effort apostolique né à Marseille. Ce style d'engagement et d'enfouissement est ressenti comme indispensable par tant d'hommes qui contribuent au renouveau de l'Église au milieu du XX^e siècle.

Il faut nous mettre en communauté de destin avec les hommes de notre temps. C'est là le grand mouvement qui a abouti jusqu'à cette idée du peuple de Dieu, au Concile. Il faut que l'Église marche, accompagne les hommes dans leur cheminement, mêlée à eux comme le peuple de l'Exode où tous subissaient le même destin³⁵.

Parmi les précurseurs de ce style nouveau de mission, qu'il suffise d'évoquer Charles de Foucauld parmi les Touaregs, le Père Lebbe à la recherche d'une Église chinoise pour les Chinois, un abbé Monchanin soucieux de trouver une expression véritablement indienne du christianisme.

Dès avant la seconde guerre mondiale, la préoccupation de renouer le contact avec les hommes d'aujourd'hui a hanté des responsables d'Église comme le Cardinal Suhard. Celui-ci est amené à poser en 1947, dans une lettre pastorale particulièrement retentissante, la question : *Essor ou déclin de l'Église ?* C'est le même souci d'ouverture et de dialogue avec tous qui aboutit au Concile à la Constitution *Gaudium et Spes*, sur l'Église et le monde.

Le désir de rejoindre les hommes là où ils vivent, dans une perspective résolue d'évangélisation, s'incarne et se précise de manière originale dans la recherche des missionnaires.

Pour Jacques, dès 1941, la première étape est celle du travail. Profondément ému par la souffrance de celui qui est à la merci des patrons et que « personne n'écoute », marqué par ses heures sur les quais de Marseille, il pressent qu'il y a un pas de plus à franchir dans le partage de vie - il s'installe seul dans le quartier Peyssonel, parmi les dockers, les chiffonniers et les gitans. Il commence l'aventure de vivre avec les gens dans l'amitié, la transparence, l'accueil à l'inattendu.

Quand, lors de l'occupation du port par les Allemands, il cesse de travailler, il continue à habiter dans un quartier populaire. En 1943, l'évacuation de Peyssonel le contraint à chercher un autre logement. Il trouve alors une pièce dans une « cour » où vivent une cinquantaine de personnes dans des cabanons sans fenêtres, serrés autour d'une sorte d'allée de trois mètres de large. Après quelques semaines il est intégré dans le quartier et fait vraiment partie de la famille Antoine, qui occupe la pièce voisine.

Dans le même temps, il travaille à « Economie et Humanisme ». Son expérience trouve ses racines dans la réflexion des collaborateurs de cette équipe sur la communauté de destin et

³⁴ En mission prolétarienne, Le Seuil, pp. 19-20.

³⁵ Note inédite.

vient aussi enrichir la recherche³⁶. C'est en tant que secrétaire de rédaction de la revue qu'il rencontre à plusieurs reprises Simone Weil.

Il est marqué par cette femme qui, en 1934, avait interrompu sa carrière d'enseignement de la philosophie pour se mettre en condition de comprendre la vie des ouvriers et avait travaillé un an comme manoeuvre à l'usine Renault. Pour elle aussi, la nécessité de s'enraciner dans un milieu pour comprendre semble indispensable. Voici ce qu'elle écrit en introduisant l'article publié dans la revue *Economie et Humanisme*, « Expérience de la vie d'usine » : « Comment abolir un mal sans avoir perçu clairement en quoi il consiste ? Les lignes qui suivent peuvent peut-être quelque peu aider à poser au moins le problème, du fait qu'elles sont le fruit d'un contact direct avec la vie d'usine³⁷. »

Durant toute cette période de premiers contacts, Jacques réfléchit sur sa présence en plein courant humain. Il présente très souvent comme une certitude acquise la nécessité pour tous les missionnaires, *prêtres* ou *laïcs*, de partager les difficultés du même travail, de vivre avec les familles dans la spontanéité de la vie quotidienne. Une conviction s'affermir en lui : humainement et spirituellement, l'homme ne peut être libéré que par « le dedans ». Pour trouver la personne tout d'abord et la sauver réellement et efficacement, il faut une insertion vraie dans ses conditions concrètes d'existence. De même pour faire tomber le mur qui sépare de l'Eglise et annoncer l'Evangile de libération, il faut le « vivre à longueur de journée ensemble ».

On ne peut rester indifférent devant les masses populaires, on meurt aussi infailliblement de faim dans certains quartiers des grandes villes qu'en plein Sahara l'on ignore tout de l'Eglise et de son Christ, autant que dans les contrées les plus reculées des pays de mission. Bien plus, un écran empêche la vision de la réalité ; un mur sépare chrétiens et non-chrétiens, prêtres et fidèles, riches et pauvres, intellectuels et manuels, bourgeois et prolétaires.

Il faut donc renouer à la base des contacts humains et naturellement surnaturels ; ce ne sont ni des œuvres administratives ni des bâtiments grandioses qu'il faut mais permettre à la charité du Christ de pénétrer dans les vies plus enténébrées que les taudis où elles se cachent. Pour cela une seule chose à la base, mais primordiale : vivre avec ces populations à la manière du missionnaire, partager leur communauté de destin avec la double caractéristique que cela comporte : similitude de conditions matérielles et interdépendance de situations, être heureux ou malheureux ensemble³⁸.

Cette double condition, indispensable à une vraie communion, Gustave Thibon l'a finement analysée : partager le sort d'un peuple, d'un milieu suppose une ressemblance dans la manière de vivre et surtout une solidarité sans hypocrisie qui lie véritablement le sort de chacun à celui de ses voisins, le soumettant aux mêmes risques et aux mêmes espérances.

II. Le piège de la double fidélité.

Il est certain que cet effort de communauté de destin produit de beaux fruits et qu'il n'est autre chose que le levain qui se mêle à la pâte, le sel mélangé au plat qu'il doit saler : si le sel reste dans la salière, à quoi sert-il ?

³⁶ Voir ce qui est dit d'*Economie et Humanisme*, pp. 25-32.

³⁷ S. Weil, *La condition ouvrière*, Paris, Gallimard (coll. Idées), 1972, p. 328.

³⁸ *En mission prolétarienne*, pp. 134-135.

Mais, c'est là où j'arrive à la double fidélité, il s'est produit un choc. Et si je vous en parle, c'est que j'ai vu se produire ce même choc dans certains pays d'Amérique latine, et je crois qu'il entre pour beaucoup dans le drame de tant de chrétiens et de prêtres à l'heure actuelle. A partager totalement la vie d'un groupe d'hommes on subit un choc, on découvre dans cette communauté de destin, dans ces mêmes risques partagés et cette manière de vivre semblable à la leur, quelque chose que l'on ne soupçonnait pas³⁹.

Pour les missionnaires du prolétariat, les pionniers comme leurs successeurs, l'entrée dans cette proximité est toujours un moment décisif. Ils éprouvent un brusque « changement de pression » qui ébranle leur façon de voir, de vivre, de croire. Percevoir le monde ouvrier de l'intérieur, avec des injustices et des complicités insoupçonnées, regarder l'Église du dehors, à travers les yeux des incroyants: cet angle de vue nouveau ne manque pas d'apporter une brutale révélation. Les lectures, les analyses théoriques, les rapports de militants et même l'expérience des prédécesseurs atténuent très peu la violence de la découverte que chacun fait par le contact vivant. Parmi les prêtres des premières équipes de la Mission de Marseille, certains, totalement pris par la lutte ouvrière, abandonnent le sacerdoce pour l'engagement politique. Ces options amènent des tensions et obligent très vite à approfondir davantage les raisons et les modalités de la communauté de destin.

A partir des années 1949-1950, la question du lien du prêtre avec le monde ouvrier devient un sujet brûlant. Où se situe la solidarité du prêtre ? En quoi doit-il être semblable à ceux qui l'entourent ?

Peut-il être fidèle à la fois à l'Église et au monde ouvrier ? Comment être lié au sort des travailleurs sans participer à leur combat politique et social pour la justice⁴⁰ ? Jacques est obligé alors de préciser ce qu'est le véritable partage de vie, tel qu'il l'envisage pour le témoin de l'Évangile.

Le choix de certains de ses équipiers pour la lutte au sein du parti communiste l'amène à une étude sérieuse du marxisme tout au long de sa recherche apostolique. Quelle doit être l'attitude des chrétiens face au socialisme ? La toile de fond de cette question, présente à travers tout son effort, est bien celle de la double fidélité. Comment être à la fois proche des hommes dans leurs luttes et leurs aspirations et fidèle à l'esprit de l'Évangile ?

Dès le début de son travail à Marseille, il est entré en contact et il a essayé de collaborer avec des marxistes, notamment lors de l'enquête-logement. Il a participé avec eux aux divers mouvements nés après la Libération. Ses nombreux échanges avec Madeleine Delbrêl, insérée depuis 1933 dans le quartier rouge d'Ivry, éclairent sans cesse sa position. Elle-même, très attirée par le marxisme à un moment donné, a analysé très finement et avec autant de sympathie que de lucidité le danger de cette séduction⁴¹.

Sur le plan de la réflexion intellectuelle, il reçoit de son ami le P. Cottier, les éléments d'une élaboration rigoureuse et scientifique concernant ces questions.

Il précise, en 1950, sa position face aux exigences de militants et de membres du Parti qui veulent absorber les chrétiens dans la lutte ouvrière. Il analyse le principe de l'affrontement des classes en vue du triomphe du prolétariat et démasque la dialectique de haine dans laquelle il entraîne. Il attire aussi l'attention sur l'ambiguïté de la « naturalisation » dans la patrie ouvrière tendance, en l'occurrence, à la similitude totale - qui aboutit, selon lui, à une aliénation et à un

³⁹ *Ce Jésus qu'on appelle Christ*, p. 98.

⁴⁰ Cette question est développée dans la présentation concernant le prêtre, pp. 117-122.

⁴¹ M. Delbrêl, *Ville marxiste, terre de mission*, Paris, Cerf (coll. Foi vivante), 1966.

refus de communion avec tous. Le désir d'être en tout semblable à un groupe, quand il s'érige en absolu, risque fort d'opposer à d'autres et d'introduire des conflits.

Au milieu de la tempête suscitée par l'éventualité d'un arrêt de l'apostolat des prêtres-ouvriers, en septembre 1953, il poursuit son analyse, appuyée notamment sur la lecture approfondie de Marx, Staline, Lénine. Il montre comment l'éducation marxiste se fait en entraînant les gens dans des actions dont ils ignorent les implications philosophiques, les engageant dans les organisations para-communistes qui sont, à leur insu, les « courroies de transmission » du Parti.

En 1954, dans une brève esquisse de l'ouvrier de notre temps, il le présente comme l'homme technicisé, prisonnier des nécessités du rendement et de la machine. Le marxisme est pour cet homme une sorte de sursaut désespéré pour tirer le meilleur parti de ce monde de la matière ; les aspirations humaines profondes sont annexées par cette religion de la terre où seules les valeurs matérielles comptent.

La présence de la M.O.P. à Port-de-Bouc, une des villes-pilotes du communisme français, ainsi que la découverte de l'impact de cette idéologie dans les pays du Tiers-monde, lui font approfondir la connaissance du marxisme et prépare la publication d'une étude consacrée à l'athéisme et plus particulièrement au phénomène du communisme ; celle-ci, réalisée en collaboration avec G. Cottier est intitulée *Dynamisme de la foi et incroyance*.

Dans cette synthèse, sont étudiés les chemins par lesquels la doctrine marxiste s'infiltré parmi des croyants. D'une part, les imperfections de la communauté chrétienne et les vices de la société capitaliste et bourgeoise dont elle semble trop facilement s'accommoder portent les chrétiens à la critique de l'Eglise, d'autre part, ils sont dans l'illusion en ce qui concerne la vraie nature du marxisme. Séduits par des valeurs en apparence évangéliques, comme l'accent mis sur la praxis ou la libération des oppressions, les chrétiens croient trouver dans le marxisme l'engagement qui correspond à leur option.

A la suite de divergences, notamment avec la Mission Ouvrière de France, et plus largement devant la politisation de certains membres du clergé, Jacques, Georges Cottier et Michel Cuënot (l'actuel responsable d'ensemble de la M.O.P.), en viennent à expliciter, en 1970, dans un rapport adressé à quelques évêques l'attitude qui leur semble chrétienne face aux problèmes sociaux. Dans un désir de transparence, seule voie possible pour un dialogue respectueux d'autres options, ils expriment leur nette réticence devant la tendance, plus ou moins explicitée, à prendre l'« analyse marxiste » comme point de référence en matière d'action au niveau des structures. Il leur semble que l'humanisme de type marxiste est fondamentalement différent de celui du chrétien et radicalement incompatible avec un regard de foi sur la réalité. De plus, c'est une illusion de considérer cette analyse comme une observation scientifique et descriptive des faits ; elle apparaît, dans une étude plus rigoureuse, comme une interprétation idéologique bâtie à partir du postulat de base de la lutte des classes.

Dans ce même rapport, les auteurs disent déceler également une reprise en milieu chrétien, du messianisme marxiste : ils notent la tendance à identifier les peuples pauvres et opprimés au Peuple choisi de Dieu et à confondre la destinée surnaturelle du Royaume et la nouveauté de l'Evangile avec les objectifs temporels de libération politique ou sociale. Ce penchant, souvent subtil, à infléchir l'espérance chrétienne vers des buts uniquement terrestres, se manifeste en opérant une sorte de discrimination de nature politique dans l'Eglise : ceux qui réellement s'engagent dans la construction du monde et ceux qui fuient dans le spirituel. Elle s'incarne

aussi dans une certaine canonisation de la révolution violente qui devient une valeur en soi et le moyen privilégié d'exercer le rétablissement de la justice et des droits des opprimés.

Il y a également cette option fondamentale du refus de Dieu et de toute transcendance qui ne peut pas être sans influence sur la vision du monde proposée par le communisme, quelles que soient les valeurs que par ailleurs il véhicule. Selon le mot de Mgr. Ancel, « il y a beaucoup de bonnes choses dans le marxisme, mais il y a un mensonge qui gâte tout, l'athéisme ». Certes il faut reconnaître l'importance du réveil de la conscience sociale qu'a suscitée Marx, et apprécier des oeuvres remarquables comme *La situation des classes laborieuses en Angleterre au XIX^e siècle*, de Engels. Si le marxisme apporte des éléments très valables, il n'en est pas moins vrai qu'il a sans nul doute une influence dans l'extension rapide et massive de l'incroyance.

Loin de verser dans un anticommunisme facile ou d'accepter de poser sur ceux qui s'engagent dans la lutte pour la justice l'étiquette, trop vite brandie, de « communistes » - qu'il s'est vu attribuée plus d'une fois - Jacques pense cependant, qu'il faut adopter une attitude ferme devant la diffusion pénétrante du marxisme en milieu chrétien. Il faut changer les structures, oeuvrer pour la justice - et d'une manière combien radicale - non en partant de systèmes tout faits, qu'il s'agisse de l'analyse marxiste ou de toute autre vue d'ordre idéologique, mais en partageant la vie des hommes à la base.

Un autre domaine où se pose avec acuité la question de la double fidélité est celui du conflit apparent entre évangélisation et promotion humaine. Il est bien évident que la promotion humaine est une des choses les plus importantes et que, comme l'a redit le dernier synode, « le combat pour la justice et la participation à la transformation du monde nous apparaissent pleinement comme une dimension constitutive de la prédication de l'Évangile ». Cependant, si l'on essaie de cerner de plus près le rôle du chrétien et du missionnaire soucieux d'annoncer l'Évangile, ne faut-il pas reconnaître le danger de se laisser absorber totalement par la libération humaine à promouvoir ?

Pour le chrétien, laïc ou prêtre, le choc aboutit à une tentation qui n'est pas vulgaire, c'est la tentation noble, celle même que Notre Seigneur Jésus-Christ a éprouvée après le miracle de la multiplication des pains, lorsque les Juifs sont venus le trouver et lui ont dit : « Sois notre roi », (Jn 6, 15). Que signifiait cet appel ? Si les Juifs venaient chercher ce rabbi Jésus pour être leur roi, ce n'était pas pour leur faire de la liturgie, c'était vraiment pour chasser les Romains dehors, pour prendre en main tout le temporel !⁴²

A son retour du Brésil en 1969, venant d'un pays où ces questions se posent de manière brûlante et grave, Jacques exprime son souci de ne pas séparer l'une de l'autre mais d'être lucide sur la priorité que chacun désire donner et aussi sur le rôle original des annonciateurs de l'Évangile dans la promotion humaine :

On a vu souvent faire de la promotion humaine sans aboutir à parler du Christ ; nous n'avons jamais vu, si on partage réellement la vie des hommes, parler du Christ sans qu'il y ait promotion humaine.

Les chrétiens n'ont-ils pas avant tout à présenter Jésus-Christ, vivant aujourd'hui, qui seul peut remettre un homme sur ses pieds ? Quoi qu'ils fassent n'ont-ils pas à être d'abord et sans compromis les témoins de « ce Jésus, porteur de toutes les valeurs humaines de tous les temps »

⁴² *Ce Jésus qu'on appelle Christ*, p. 101.

et par là les agents d'un développement de l'homme ? C'est à partir de ce changement de chacun et avec le peuple ainsi transformé qu'ils peuvent construire les structures d'une vie plus humaine. C'est ce pari sur l'Évangile comme source de libération que Jacques envisage comme l'apport propre des chrétiens dans la construction du monde.

Que ce soit à travers la rencontre du marxisme ou devant la participation à la promotion humaine, le chrétien est acculé à approfondir la manière dont il veut être solidaire des hommes. Est-ce en étant en tout semblable aux autres, aussi bien dans sa façon de considérer l'homme que dans les moyens qu'il emploie pour bâtir la société ? Comment va s'exprimer sa solidarité, le lien réel qui l'unit à tous, sans mettre sous le boisseau ce qu'il peut donner d'original dans la construction de ce corps qu'est l'humanité : la foi en Dieu présent à toute l'histoire des hommes, le salut apporté par le Christ vivant dont le dynamisme pousse à agir pour une vraie libération des autres.

Nous ne mettons plus notre espoir dans une ressemblance que nous poussons jusqu'à l'absolu, même si, encore une fois, il faut une certaine similitude : pour sauver un noyé, il faut que je me jette à l'eau avec lui, ce n'est pas du bord du rivage que je lui dirai : « fais comme ça pour te sauver. » Il faut bien que je me jette à l'eau avec lui, mais il faut quand même que je sache nager mieux que lui, sinon il y aura probablement deux noyés au lieu d'un seul.

Voilà donc ce qui, me semble-t-il, est le piège de la double fidélité, piège parce que chaque fois nous prenons cette double fidélité au plan matériel qui est le plan de la similitude et non pas au plan formel qui est le plan de la solidarité.

Une sécularisation qui ne peut se justifier par une finalité apostolique prochaine, et donc une solidarité profonde, aboutit fatalement à une désintégration.

...

C'est cela la grande solidarité et en même temps la grande dissemblance avec les hommes : Dieu est le seul Bien absolu, mais bien sûr ce Dieu, ce Bien que nous disons absolu « ne présentera une hypothèse de vraisemblance que si nous prenons au sérieux, comme venant de lui les biens réels que désirent les hommes et les maux réels que sont pour les hommes la privation de ces biens⁴³ ».

Ainsi se trouve posé un des problèmes fondamentaux de l'évangélisation. Être présent parmi les hommes et vivre en communauté de destin s'avère indispensable mais cela n'épuise pas toute la profondeur de la mission. Dans le document de 1970, auquel il a déjà été fait mention à propos du marxisme, les exigences propres de l'évangélisation sont clairement définies :

Cette démarche fraternelle nécessaire n'est pas un but en soi, elle comporte plusieurs exigences essentielles pour être qualifiée de « missionnaire ». Partager la vie ouvrière, vibrer aux aspirations les plus légitimes de la classe ouvrière, militer au sein des organisations ouvrières pour la promotion collective de ce peuple en vue d'une humanité plus juste et plus fraternelle : tout cela peut éblouir le missionnaire à la manière du papillon qui fasciné par la lumière d'une lampe vient s'y griller les ailes.

Le missionnaire doit être pénétré de l'Esprit du Christ pour éclairer les richesses qu'il découvre de la lumière évangélique (AG 11). Loin de se laisser fasciner, il doit donc

⁴³ *Ce Jésus qu'on appelle Christ*, pp. 105-106,107. La fin de la phrase est une citation de Madeleine Delbrêl, *Nous autres gens des rues*, p. 168.

rayonner le Christ afin que sa lumière brille aux yeux des hommes et qu'ils rendent gloire à Dieu.

Ceci comporte un certain nombre de conditions nécessaires pour l'Évangélisation elle-même :

1. Une connaturalité vivante avec l'Église qui lui permettra de ne jamais perdre de vue la réalité fondamentale de toute mission : l'Envoi par Jésus Christ dans l'Église ;
2. La certitude que l'Évangile est encore aujourd'hui une force de Dieu capable de renouveler le monde ;
3. Ce qui en découle naturellement, la volonté claire de faire naître l'Église de Jésus Christ et non autre chose⁴⁴.

Toute la recherche vise donc à situer les véritables dimensions de la mission en essayant d'être proche de tous et fidèle au Seigneur qui envoie pour continuer avec lui ce qu'il a commencé.

III. Implanter l'Église en pleine vie.

Avec de plus en plus d'insistance, les missionnaires mettent l'accent sur le sens de la présence d'amitié être, par l'annonce de l'Évangile, des rassembleurs de communauté, des artisans de fraternité entre les hommes, des chrétiens qui cherchent à faire naître l'Église là où ils vivent. Car la communauté de destin n'est pas un but en soi ; elle vise à une évangélisation qui aboutit visiblement et dès que possible à la création de cellules du Corps du Christ.

On parle beaucoup aujourd'hui de mouvements communautaires et de communautés de base. Ce courant est certes très complexe : on y trouve une contestation de l'autorité et de ses tendances centralisatrices, ou une application des techniques psychologiques de groupe, ou une façon de remédier à l'anonymat des vastes ensembles urbains, ou encore un moyen d'entraide ou une volonté de revivre ce que décrivent les *Actes des Apôtres* ; on y trouve bien d'autres aspirations encore.

Quand Jacques parle de communautés de base⁴⁵, il a en vue ces communautés de voisinage réunissant, en un groupe stable, dix à soixante personnes rassemblées au nom du Seigneur Jésus et formant un de ces relais vivants de la communauté ecclésiale.

Dans cette perspective, les évangélistes, très insérés parmi leurs frères, sont des hommes et des femmes véritablement saisis par la réalité profonde de l'Église et brûlant de la mettre à portée de tous. Ils créent ces communautés vivantes, à taille humaine, qui rendent possible la découverte de Jésus Christ et prennent peu à peu conscience de leur lien avec une communauté plus vaste, aux dimensions même du monde.

Pour qu'il y ait cette présence actuelle de Jésus dans le monde, il va falloir des communautés de base. Je ne dis pas du tout que la paroisse doive dépérir, mais je dis qu'elle est davantage pour ceux qui ont l'héritage de la foi et le trésor précieux. Mais pour ceux qui n'ont plus cet héritage, il va falloir qu'ils rencontrent la voix d'un homme, la voix d'une femme, leur parlant là où ils sont, leur parlant à leur travail, dans les rencontres de quartier. C'est comme cela que la voix du Seigneur sera entendue. Mais il

⁴⁴ Note rédigée pour Mgr de Provençères, 5 septembre 1970.

⁴⁵ La réalisation de communautés de base dans cette optique est présentée plus largement pp. 140-145.

ne suffit pas que la voix du Seigneur soit perçue, il faut aussi que le Seigneur soit vécu ensemble par des gens, tout à fait semblables à eux, qui sont en recherche⁴⁶.

La mission véritable et unique de l'Eglise, celle même de Jésus qu'elle continue, est bien de créer la communion entre les hommes. Pour réaliser cela, « elle a un besoin vital de se rassembler en pleine vie », d'être une lumière contagieuse à travers ces petites communautés de foi mais vraiment réunies « à la base » et très imbriquées dans la vie du quartier.

Mais ce rassemblement, cette *ecclesia* ne doivent pas rester une abstraction, une idée, voire une idéologie : comme la foi peut être morte ou vivante, l'Eglise peut être morte ou vivante, selon que son aspect communautaire est réel ou non, qu'elle est faite d'hommes ou de femmes qui peuvent, ou non, mettre une prénom sur chaque visage. Les communautés de base sont justement ces premiers organes d'Eglise, ces cellules du Corps Mystique, ces Eglises en raccourci, mais à la vie intense où l'on se connaît, où l'on vit sa foi ensemble, où l'on s'aime concrètement les uns les autres, où l'on s'écoute vivre⁴⁷.

Pour les missionnaires appelés à faire connaître l'Église, « ce Peuple de Dieu en communautés fraternelles », la vie partagée dans l'humble quotidien, dans les fatigues du même genre de travail et la similitude du logement, est un outil indispensable. Sans cette proximité avec les hommes, portant avec eux le poids du jour, de la fatigue, sans tricherie, n'est-il pas difficile de parler de fraternité ? Sans connaître chacun par son nom, n'est-il pas pratiquement impossible d'arriver un jour à créer une communauté fraternelle qui soit signe pour tous les hommes, et pas seulement pour la poignée de ceux qui en font partie ?

Plus l'Eglise veut être missionnaire et s'adresser non seulement aux croyants mais à tous les hommes, plus il faut que soit visible, éclatante et lisible aux yeux de tous la fraternité chrétienne. Là est la preuve expérimentale que « le Christ est vivant ». Certains pensent que parler de l'Evangile aux hommes de notre temps c'est être « hors de la vie ». Quel slogan ! Pour les convertis, les pauvres, les humbles de coeur, l'Evangile est toujours dans la vie, mais à condition qu'il soit partagé avec des frères, lu, vécu, souffert en fraternité, et chaque fraternité en symbiose avec l'Eglise totale.

Le Christ a renversé le mur de la haine, la séparation d'entre les hommes. Est-il un devoir plus actuel que d'unir les hommes à portée d'homme ? C'est cela que nous voulons⁴⁸.

Comment ne pas sentir une connivence certaine entre cette intuition et ce qu'exprime Marcel Légaut notamment, dans sa réflexion et sa perception du sens de l'histoire chrétienne : « L'avenir du christianisme est lié à la naissance continue, dans le peuple des croyants, de petits groupes de disciples qui se réunissent au nom de Jésus. Eux seuls, parce qu'ils sont nés du terroir, peuvent correspondre aux besoins des temps et des lieux. Eux seuls peuvent le faire sans être gachés et finalement corrompus par la mentalité ambiante sans être infidèles à l'Esprit même de Jésus, car ils sont d'abord et principalement tournés vers la vie spirituelle de leurs membres, comme ils sont issus d'elle. Seuls ces petits groupes peuvent aider les chrétiens à mettre en valeur tout ce qui est en eux, les faire porter leurs fruits et ainsi leur donner un rayonnement qui prolonge et perpétue celui de Jésus⁴⁹. »

⁴⁶ J. Loew, L'équipe, instrument d'apostolat, dans *La vie des communautés religieuses*, Montréal, décembre 1969, p. 274.

⁴⁷ Préface à D. Barbé, *Demain, les communautés de base*, Paris, Cerf, 1970, p. 8.

⁴⁸ *Les cieux ouverts*, op. cit., p. 221.

⁴⁹ M. Legaut, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, Paris, Aubier-Montaigne (coll. Intelligence de la foi), 1970, p. 318.

On retrouve de part et d'autre la même exigence d'être au milieu de ceux que la vie n'a pas ménagés, « des gens simples et drus », pour y vivre, dans des communautés d'Eglise à dimension humaine, l'essentiel du christianisme : ce que Jésus a vécu et ce qu'ils doivent eux-mêmes réaliser pour être ses disciples au milieu des hommes.

CHAPITRE II

On n'évangélise pas seul

I. Un projet d'apostolat missionnaire intégral : La Mission de Marseille.

Jacques commence seul à partager la vie des dockers. E perçoit immédiatement la nécessité de collaborer au sein de groupes de travail et d'action divers pour mener le combat chrétien dans le temporel.

A ce moment, c'est de l'exemple de l'Action catholique qu'il s'inspire. Il pense que les laïcs doivent se sentir, chacun à leur place, responsables et témoins du Christ ensemble. Peu à peu, à travers des essais de groupes de réflexion sur les changements à apporter, des réunions rassemblant des bourgeois et des ouvriers, des équipes de vie s'installant dans le quartier, des rencontres avec d'autres prêtres et religieux préoccupés par la situation du prolétariat, il aboutit progressivement à un projet de mission à trois branches : laïcs engagés dans les réformes de structure, équipes résidant dans le quartier, prêtres missionnaires de la Parole.

Cet essai en vue de rejoindre l'homme dans sa dimension totale, à travers trois modes d'être différents, ne s'est pas réalisé comme tel. Il révèle cependant comment, dès le début, Jacques a considéré l'évangélisation dans toutes ses dimensions et a situé la mission propre des chrétiens et des prêtres dans l'apostolat.

Frappé au premier abord par l'urgence des réformes de structures économique et sociale, il lui semble que changer les rouages de la vie économique, améliorer les lois sociales, lutter en faveur d'un urbanisme plus humain doivent constituer le premier front de combat des chrétiens. Divers groupes se réunissent autour de ces questions et aboutissent notamment au vote d'une loi sur le salaire de garantie des dockers.

Leur présence, leurs conférences, leur action surtout démontreront que l'Eglise ne se désintéresse pas de la terre : que la mission n'est pas rétrograde, que la lutte pour la justice n'est pas un vain mot, d'autant plus que cette lutte pour la justice se concrétisera en des actes locaux très nets et que le bien commun à instaurer s'appellera logement ou hygiène, ou jardin ou salaire, ou stabilité d'emploi⁵⁰.

De plus ces « missionnaires des structures » peuvent compléter merveilleusement l'action forcément limitée de ceux qui vivent sur place en donnant un éclairage plus vaste des problèmes. Il s'avère cependant difficile de concrétiser cet idéal et d'amener ces groupes à une véritable équipe de travail marquée par un engagement chrétien.

Ayant pris une part active et efficace dans la réforme des structures, Jacques se préoccupe en même temps de problèmes sociaux. La situation des familles, plus tragique que jamais en ce temps de guerre, appelle aussi l'organisation d'une action sociale efficace dans une attitude d'esprit renouvelée. Tout au long de 1942, il participe à l'aide bénévole qui s'organise pour le quartier de La Renaude, cité-centre d'hébergement à Marseille. Il aboutit très vite à la conviction qu'une équipe résidant sur place est indispensable pour que l'action puisse se faire par des contacts amicaux et être adaptée aux besoins de chacun. Mais les circonstances rendent impossible la réalisation de ce projet. A la fin de la même année, il rencontre une jeune travailleuse jociste qui vit dans un quartier populaire une présence discrète et efficace. Il entre

⁵⁰ En mission prolétarienne, p. 151.

aussi en contact avec une femme qui, dans une autre ville, est installée au milieu des pauvres, devenue ouvrière à mi-temps et consacrant le reste de sa journée à ses voisins. En automne 1943, il les met en relation ; l'une ou l'autre jeune fille se joignent à elles. Avec son aide elles élaborent un projet de « résidence ». Elles se montrent avant tout désireuses d'une vie partagée avec le quartier à la manière de Charles de Foucauld parmi les Touaregs et souhaitent recréer une véritable communauté de vie chrétienne ; elles acceptent d'organiser avec le temps une maison et des services pour dépanner les gens dans la mesure où cela ne les séparera pas du quartier. C'est sur ce projet que démarre la première équipe.- Progressivement des jeunes filles attirées par cette orientation se rassemblent et le groupe évolue vers la création d'un institut séculier, la M.O.P. féminine, plus ou moins lié à l'actuel groupe de la M.O.P. Vers 1960, elles prennent davantage d'autonomie et finissent par se séparer les unes des autres.

Dans le projet initial de la Mission de Marseille, on prévoit en outre des équipes diverses de résidents, célibataires ou foyers, exerçant les diverses tâches d'éducation et de service qui exigent un contact de personne à personne, et vivant dans le quartier en partageant la perspective de la Mission. Cette forme de présence est aujourd'hui incarnée dans une certaine ligne des expériences communautaires.

Pour lui-même, prêtre, il craint de ne pas tenir s'il reste seul ; il sent aussi que sa présence isolée ne peut suffire pour susciter l'Eglise. Il se réunit régulièrement avec une dizaine de prêtres diocésains et religieux, angoissés par la déchristianisation du prolétariat. En 1943, ils adressent une lettre à Mgr Delay, évêque de Marseille, sollicitant pour certains d'entre eux la possibilité de réaliser un essai de vie communautaire au service d'une paroisse missionnaire. Ils auront à vivre l'Evangile ensemble, proches de la masse, partageant prière, réflexion pastorale, et ministère. Ils seront avant tout les serviteurs de la communauté paroissiale.

En créant des groupes de chrétiens éveillés aux problèmes de structure, en prenant l'initiative d'une « résidence » de laïcs, puis d'une communauté de prêtres, Jacques est guidé par la conviction que la mission doit être en petit une image de l'Eglise. L'Evangile ne prend vie et racine qu'en Eglise, à partir de communautés vivant un christianisme intégral, liées entre elles dans l'action commune au service de l'homme total et unies par la foi en Jésus Christ approfondie et célébrée ensemble. La vie d'équipe, à tous les échelons, est vraiment la base de l'apostolat missionnaire.

Le sommaire d'un apostolat missionnaire intégral, véritable charte de la Mission écrite vers 1946, synthétise les grandes lignes de ce style d'évangélisation et précise les exigences spirituelles et apostoliques acceptées par les laïcs et les prêtres qui s'y engagent : vie de prière sérieuse, vie d'équipe loyale - soit au niveau d'une action concertée, soit dans la vie commune -, contact avec la masse populaire dans une existence vraiment partagée.

Après cet essai, le désir de travailler avec tous et de susciter la formation d'un laïcat adulte engagé dans l'évangélisation ne se dément pas. Les missionnaires se montrent toujours soucieux d'aider à l'insertion des chrétiens dans les réformes économiques, sociales et politiques.

S'ils sont amenés à préciser le rôle privilégié de l'équipe apostolique - dans le sens plus restreint qui va être évoqué -, c'est bien pour offrir un exemple d'une nécessité liée à l'Evangile et qui doit se réaliser à tous les niveaux de l'action apostolique et même de la vie humaine.

Ils sont trop persuadés que c'est tout le Peuple de Dieu, en Eglise, qui doit annoncer l'Evangile pour en faire l'oeuvre exclusive d'équipes spécialisées. Ils insistent sans cesse sur la nécessité de la formation de chrétiens adultes qui, animés par la foi, assument leur responsabilité au plan de l'engagement temporel aussi bien que dans le domaine de l'évangélisation. Ainsi, à peine arrivés au Brésil, les équipiers de la M.O.P. essaient de réaliser une de leur préoccupation de toujours : rendre des chrétiens capables de prendre en charge la promotion humaine et de collaborer étroitement à l'annonce de Dieu.

II. L'équipe, instrument d'apostolat.

La certitude que seul un groupe de vrais chrétiens peut être lumière pour les incroyants et les indifférents s'affermait au cours des années. A travers la recherche et les rencontres multiples avec d'autres apôtres dévorés par la même hantise, celle d'annoncer l'Evangile aux hommes et aux femmes du prolétariat « sans Dieu ni espérance en ce monde », un moyen d'évangélisation s'impose de plus en plus : seules des équipes fraternelles et au service de la communion entre les hommes peuvent laisser transparaître Jésus-Christ et transformer l'Eglise.

Un séjour en Allemagne et en Pologne en 1961, puis un premier voyage en Amérique latine en 1962 renforcent encore cette certitude : l'équipe est « l'instrument d'apostolat » :

Alors, sans que je l'aie cherché, s'est imposé à moi, comme un bruit ou une odeur s'impose aux sens, ceci : seules des équipes vivantes, joyeuses, dynamiques dans leur foi, leur accueil, leur rectitude rigoureuse, mais aussi leur fantaisie et leur allégresse d'enfant de Dieu, peuvent se situer en face du gigantisme d'aujourd'hui comme les témoins de la liberté et de la jeunesse joyeuse de Dieu⁵¹.

Cela se passe au pays des usines Opel en Allemagne. Quelques mois plus tard il écrit :

Réfléchissant, durant la matinée du lundi de la Pentecôte, dans ma chambre du grand séminaire d'Olinda, près de Recife, et au terme de toute la série d'électrochocs reçus pendant onze semaines à travers cette Amérique du Sud si passionnante et si éprouvante, une phrase revenait sans cesse comme un refrain dans mon esprit : l'équipe, instrument d'apostolat... Il est vrai que ces quelques mots, je les avais dits et répétés peut-être quatre-vingts ou cent fois dans les réunions, conférences, causeries, explications de toutes sortes. Mais ce jour-là, ils me revenaient à l'esprit comme de l'extérieur, s'imposant avec une évidence provenant de tout ce que j'avais vu, entendu, constaté durant ce voyage⁵².

La vie des équipiers de la M.O.P. et des disciples de l'Ecole de la Foi, le partage d'expérience avec Madeleine Delbrêl ou Mgr. Baron ont permis à Jacques de préciser ce projet qui est une pierre angulaire de ce qu'on pourrait appeler sa « doctrine » d'action missionnaire. Madeleine Delbrêl vivait en équipe depuis 1933 déjà. La durée du groupe avait acculé à ne pas se contenter des généralités et à creuser plus concrètement la réalité de l'équipe soudée en Jésus-Christ ainsi que son rôle missionnaire⁵³. Mgr. Baron apportait lui aussi le poids d'une expérience : il avait animé le séminaire de vocations tardives à Fongombault, avant de devenir Recteur de Saint-Louis des Français à Rome. Le séminaire était organisé sur la base d'équipes, véritables « laboratoires de l'unité » et de la fraternité.

⁵¹ Comme s'il voyait l'invisible, op. cit., p. 61.

⁵² Comme s'il voyait l'invisible, op. cit., p. 165-166.

⁵³ Voir surtout à ce propos, M. Delbrêl, *Communautés selon l'Evangile*, Seuil, Paris, 1973.

En quoi consiste le projet de l'équipe apostolique ? Pour réaliser sa mission au milieu des hommes, de leurs tâches absorbantes, des multiples courants contraires le missionnaire doit pouvoir s'appuyer sur l'équipe et exercer en elle son rôle souvent difficile. Indispensable pour la formation et le soutien de chacun, elle permet par la confrontation régulière et l'aide mutuelle - dont la révision de vie est le moment fort - de chercher comment devenir signe de Dieu par ses attitudes et ses engagements divers :

En définitive, le missionnaire en milieu étranger au surnaturel ne peut éviter de se naturaliser que de deux manières : ou par le mépris soigneusement entretenu qui le maintient hors de ce milieu, même s'il y vit, et qui se communiquera à ceux qu'il accrochera et rassemblera en un petit ghetto ; ou par la création d'un mode de vie original et se posant comme tel : vibrant à toutes les grandeurs du milieu, l'aidant même à les détecter, mais tout aussi lucide devant ses misères naturelles, et donnant sciemment et visiblement sa vie pour le guérir de cette misère sans nom qu'est l'ignorance de Dieu. Le fait de vivre en équipe doit traduire ce mode de vie⁵⁴.

Pour l'apôtre toujours, elle est une école de charité, un lieu où cherchant à vivre ensemble l'amour du Seigneur, chacun découvre concrètement l'affection gratuite de Dieu pour lui et commence à aimer ses frères avec cette tendresse même. Elle l'ouvre à l'accueil de tous, à l'hospitalité chaleureuse dont chaque équipe doit être le lieu.

C'est là aussi qu'il fait, parfois durement, l'apprentissage de l'obéissance, de l'humilité et de la nécessité de la croix ; il y prend conscience de l'esprit du mal, présent en lui et dans les autres, et de la force aussi que crée toute réconciliation en profondeur.

Jacques aime se rappeler la réflexion de D. Bonhoeffer sur la communauté chrétienne. Comme lui, il est convaincu que la fraternité n'est pas avant tout un idéal à réaliser par ses propres efforts, mais bien plus la communion créée par Dieu en Jésus et à laquelle il est donné de prendre part. C'est bien une réalité d'ordre spirituel et non psychique, qui s'incarne bien sûr dans la chaleur humaine de l'amitié. C'est seulement quand elle, est vécue de cette manière, enracinée et édifiée en Jésus-Christ, que la vie fraternelle devient le point de départ pour la diffusion de l'Evangile, le témoignage qui donne son efficacité à la mission.

Nous partons de deux affirmations qui nous sont données par Jésus et par l'Église : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux ». Et ce que nous dit le Concile avec *Perfectae Caritatis* « L'unité des frères manifeste la venue du Christ et engendre une grande vertu apostolique ». Voilà pourquoi nous pensons que l'équipe apostolique est un des instruments de la vie de l'Église aujourd'hui. L'unité des frères - que ce soit l'unité d'un foyer, que ce soit l'unité de *Perfectae Caritatis* pour la vie religieuse l'unité des frères manifeste la venue du Christ et engendre une grande force apostolique⁵⁵.

La grandeur surnaturelle des équipes est d'être le premier des relais de l'Église, le germe du Corps Mystique enfoui au coeur du monde. A travers toute l'histoire du salut, le plan de Dieu est toujours de libérer toute l'humanité par l'intermédiaire d'un groupe restreint : Dieu choisit le petit reste, les prophètes, les Douze, pour être ses témoins et rassembler son peuple. Aussi, pour les équipiers, bâtir la fraternité entre eux c'est construire déjà la petite communauté d'Église par laquelle Jésus-Christ peut réaliser son action dans le monde et où chacun est appelé à le découvrir en plénitude.

⁵⁴ *Comme s'il voyait l'invisible*, op. cit., p. 106.

⁵⁵ Conférence, 21-22 mai 1973.

L'équipe est comme le début d'une perle. Pour que naisse une perle, une perle fine de collier, il faut une huître, et dans cette huître, il faut qu'un petit grain de sable, une poussière, parfois simplement une ordure quelconque, vienne se glisser. Et autour de ce grain de sable, de cette poussière est sécrétée peu à peu la perle précieuse. Eh bien l'équipe est ce petit grain de sable ou de poussière jeté en plein monde pour qu'autour de lui naisse cette perle précieuse, une communauté chrétienne⁵⁶.

L'équipe n'est donc pas un but en soi, un ghetto où quelques-uns vivent leur foi repliés sur eux-mêmes : elle est un outil vivant en vue de l'annonce de Dieu.

Par leur présence au nom du Seigneur, les équipiers donnent la preuve expérimentale qu'il existe et, par leur vie fraternelle, ils réalisent le signe auquel Jésus a voulu que tous reconnaissent les siens et pressentent le mystère de Dieu, Père, Fils et Esprit et la communion de tous en Lui. Telle est bien la finalité de l'équipe : rendre l'Évangile visible avant de le prêcher en paroles.

On peut évoquer la recherche menée par des pasteurs protestants dans East-Harlem⁵⁷, et la découverte qu'ils ont faite peu à peu à propos de la mission de l'équipe : elle est le lieu où se montre l'unité qui rendra à d'autres la possibilité de reconstruire l'harmonie au fond d'eux-mêmes et entre eux. Pour que l'Église puisse aider tous ceux qui sont brisés et dispersés, elle doit manifester l'unité et la liberté dans sa propre vie, dans chacune de ses plus petites communautés.

L'important, ce n'est pas l'équipe de départ, c'est ce que cette équipe doit faire naître autour d'elle. L'important, c'est la communauté chrétienne de tous les hommes, de toutes les femmes proches de l'équipe. Si on va se mettre en équipe dans un quartier, c'est pour que, autour de cette toute petite équipe, naisse cette perle précieuse d'une communauté chrétienne, d'hommes, de femmes, de jeunes, de gens plus âgés, qui découvriront la véritable unité du Seigneur.

J'ai souvent posé la question : quelle est la Parole de l'Évangile qui nous dit pourquoi Jésus est mort ? (...)

C'est « pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés ». Une équipe c'est cela ; c'est cette continuation du Seigneur pour rassembler dans l'unité les fils de Dieu dispersés⁵⁸.

⁵⁶ L'équipe, instrument d'apostolat, p. 272.

⁵⁷ Voir à ce propos B. Henrick, *La sortie du désert*, Paris, Seuil, 1962.

⁵⁸ « L'équipe, instrument d'apostolat », *op. cit.*, p. 271.

CHAPITRE III

Priorité à l'annonce de la parole de Dieu

I. « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile ».

La rencontre bouleversante de Dieu, au terme d'une longue marche dans la nuit⁵⁹, guidée surtout par la lecture de la Bible, a ouvert Jacques à une découverte vivante de sa Parole. Comme pour Jérémie, elle est devenue en son cœur « comme un feu dévorant, enfermé dans ses os ».

La première préoccupation de l'équipe de prêtres chargée, en 1945, de la paroisse ouvrière de Saint-Louis, est de prendre contact avec les familles, avec les lieux où se rassemblent les gens. Ces visites, vécues dans un grand dynamisme missionnaire, aboutissent à un échec. Tant que la conversation tourne autour de la vie ouvrière, du syndicat, du sport... règne une vraie sympathie. Dès que la question de Dieu est abordée se manifeste un intérêt poli ou un ennui à peine dissimulé. Ces constatations tant de fois renouvelées stimulent leur réflexion. Il est impossible, impensable que Dieu n'intéresse pas ; c'est donc qu'ils s'y prennent mal.

Très vite, ils adoptent des méthodes plus vivantes ; ils exploitent au maximum les montages audio-visuels. A partir des événements vécus dans le quartier, de l'observation de la nature dans de longues randonnées, ils aboutissent à une catéchèse qui passionne les enfants.

En même temps ils mettent au point une catéchèse adaptée aux adultes. L'inspiration est la même : parler de Dieu à partir des faits. Dans des groupes de fiancés ou d'adultes du quartier rassemblés autour d'un microscope ou d'un film, il devient possible de découvrir les traces de Dieu et de retrouver sa Parole vivant--.

De l'étoile - un million de fois plus grosse que le soleil - à la diatomée visible au microscope, on chercherait si Dieu n'avait pas laissé son empreinte dans le monde : et pas seulement une trace d'origine à demi effacée, mais son empreinte actuelle, sa présence.

Cette redécouverte de Dieu nous la vécûmes plusieurs années durant avec le quartier de la Cabucelle : en réunions avec des fiancés ou en équipe de quartier, autour de photos, d'un microscope ou d'un film.

Trois soirs durant, en 1949, dans une église pleine trois ou quatre cents personnes (il y en avait sept à une réunion similaire deux ans avant), on chercha ces traces de Dieu. Le premier album missionnaire de *Fêtes et saisons* sortit de ces réunions.

Nous avons retrouvé avec nos amis le livre de la nature où Dieu se lit, nous pouvions désormais reprendre la Bible⁶⁰.

Devant les réticences dues au caractère contestable de cette démarche au point de vue scientifique. Jacques précise ce qui lui semble un chemin vers Dieu. « Cette finesse de l'oreille du cœur attentive au murmure des choses » ne peut-elle mener à une perception de l'invisible ?

⁵⁹ Selon le titre de l'un des livres de J. Loew, *Dans la nuit j'ai cherché*, Paris, Cerf, 1969.

⁶⁰ Journal d'une mission ouvrière, op. cit., pp. 161-162.

De cette intuition, Jacques garde dans sa manière de parler de Dieu, un langage plein des images et des menus faits de la vie de tous les jours qui deviennent des paraboles expressives et parlent à l'intelligence autant qu'au cœur.

A travers toutes les difficultés de ces années critiques pour la mission ouvrière, il tient à poursuivre sa recherche dans le domaine de l'annonce de la foi. De 1955 à 1963, il publie dix albums de *Fêtes et saisons* qui, tous, sont marqués par le désir de partager avec tant de frères, croyants et incroyants, la présence actuelle de Dieu. Ces revues créées à partir des contacts avec les compagnons de travail et les gens du quartier, ouvrent aussi un dialogue extraordinairement riche avec des lecteurs de tous les horizons.

Ce qui caractérise les premiers albums est le fait qu'ils ont été écrits dans le cadre d'un quartier ouvrier. Le partage fraternel d'une même vie - vie de travail manuel et vie de quartier - en créant des rapports de simplicité et de confiance, a permis, pendant de longues années de très nombreuses conversations familières où se retrouvaient toujours, plus ou moins ouvertement exprimées, les mêmes difficultés par rapport à la foi.

Apprendre à regarder, à réfléchir à partir de ce qui ne dépend pas de l'homme, a été l'effort du premier album,

Dieu existe, effort vécu, véritablement dialogué avant d'avoir été écrit.

Ce sont les lecteurs du premier album qui ont, en quelque sorte, fait jaillir le deuxième, sur *Le mal*. En effet, de nombreuses, très nombreuses lettres arrivèrent aussitôt (et arrivent encore !) croyant apporter une raison absolue, positive cette fois, de la non-existence de Dieu le fait indéniable de l'existence du mal.

La sincérité douloureuse de presque toutes ces lettres était bouleversante, les dialogues étaient vraiment ouverts, il fallait continuer. Ils continuent dans une série dite « missionnaire » de huit autres albums.

Si chacun de ces albums est né de cette correspondance avec des incroyants, plus spécialement encore le dernier album en est le fruit.

En effet, à travers les questions qui semblaient bien éloignées de cela, on sentait qu'au fond le véritable problème était pour beaucoup : « Qu'est-ce que croire ? » La réponse à une pareille question ne peut pas être un cours par correspondance, mais un vrai dialogue, confiant et sincère de part et d'autre⁶¹.

En même temps, dès 1948, les équipiers de La Cabucelle suscitent de petites communautés fraternelles de voisinage, rassemblés autour de la Parole. Plus tard, à Port-de-Bouc, on fait cette même expérience de foi : lorsque quelques-uns sont réunis pour partager la Parole de Dieu agissante au plus intime d'eux-mêmes, la fraternité naît et les vies changent. La communauté de base, restée vivante malgré le départ des équipiers de la M.O.P. en 1969 et toujours en contact avec l'Ecole de la Foi, dit assez la force de la Parole prise au sérieux. Ces réalisations ancrent de plus en plus la conviction que le premier souci du missionnaire doit être d'annoncer cette Parole qui ne cesse d'agir et de transformer aujourd'hui encore.

Grâce au petit livre *Si vous saviez le don de Dieu*, il est possible d'entendre ce que sont les homélies du curé de la paroisse de Port-de-Bouc. Ce recueil d'instructions données à la télévision française pendant le Carême 1958, révèlent, à travers un style étonnamment direct, une connaissance intériorisée de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans la bouche de cet

⁶¹ J. Loew, « Des albums qui s'adressent aux milieux déchristianisés », dans *Le Christ au monde*, pp. 577-578.

homme, l'Écriture tant de fois citée devient Parole vivante, appel de Dieu adressé à des êtres bien concrets, qu'elle atteint dans leur existence quotidienne.

Que de fois, comme un leitmotiv, il répète sa conviction intérieure concernant l'évangélisation aujourd'hui :

Je vous livre ici, je crois, la confiance de mon cœur. Depuis vingt ans nous avons cherché des explications à la déchristianisation des hommes, nous avons accusé tour à tour la pauvreté, la trop grande richesse, le désordre, l'injustice, mais rien, pas même les terribles tyrans du capitalisme et du marxisme ne sont une explication suffisante à l'absence de Dieu. Mais ce qu'il faut que nous donnions aujourd'hui, c'est de redonner sa valeur transcendante à la Parole même de Dieu, redonner le Seigneur Jésus, et le Seigneur Jésus, si j'ose dire, dans sa crudité, dans sa nudité, sa Parole et rien d'autre⁶².

En 1970, à la demande du Pape, il prêche la retraite au Vatican ; indiquant son projet lors de la première conférence, il trahit sa passion de toujours : « Je me fais l'effet d'un homme qui va puiser de l'eau à la rivière et court l'offrir à la source. Un fou ? Non, un pauvre homme qui sait que seule la Parole de Dieu étanche toute soif. Que pourrais-je vous apporter d'autre ? »

Cette certitude transparaît partout en filigrane c'est la Parole même de Dieu qu'il faut rendre à tous et elle sera source d'eau jaillissante encore aujourd'hui, « lumière pour tout homme venant en ce monde ».

Comment être chrétien aujourd'hui ?

De tous côtés jaillit la question. La réponse ne se trouve que dans la rumination incessante de ce qui fait le centre de notre foi : notre Dieu a parlé⁶³.

Dieu a parlé à Israël de tant de manières et ce dialogue nous est livré dans la Bible ; Dieu a parlé par Jésus, la Parole faite chair est devenue Pain de vie ; Dieu a parlé à son Église à travers les âges. Et par les Écritures, par le Christ ressuscité, par son Peuple aujourd'hui, il continue à inviter chacun à le rencontrer. Cette Parole de toujours devient actuelle « quand elle passe par quelqu'un qui en fait un absolu ».

C'est là l'appel qui saisit le véritable apôtre. Au cœur de sa mission, il y a ce dynamisme qui s'empare de tout son être et l'accule à dire l'amour inflétrissable de Dieu, à mettre en lumière la merveille du don fait en Jésus. Il est comme poussé à mettre les hommes en contact avec le Seigneur vivant, à préparer la voie de cette rencontre, à créer un chemin entre la source insoupçonnée et celui qui la cherche à tâtons. Dit et répété de tant de manières, le rôle, du missionnaire est de redonner aux hommes « la certitude, malgré les obscurités terrestres, que Dieu nous aime d'un amour à sa taille même de Dieu », que cette affection a pris visage humain en Jésus et dans la communion de l'Église :

Annoncer aux hommes composant les grandes masses industrielles de notre siècle les inépuisables et intarissables richesses de Dieu que Jésus nous révèle dans son Église, tel est notre but. Être donc pour cela, nous, au plein milieu des hommes, des chercheurs inlassables de Dieu pour être des donneurs de Dieu. Faire part de nos découvertes, rendre aux mots chrétiens leur plénitude de sens et leur plénitude de mystère⁶⁴.

⁶² Document inédit.

⁶³ Document inédit.

⁶⁴ Les Cieux ouverts, op. cit., p. 54.

Oui, il est urgent que surgissent partout dans le monde « des hommes et des femmes qui ne seraient que (!) les transmetteurs vivants de l'Évangile et de la Parole de Dieu prolongée dans la présence du Christ sacramentel ».

S'il fallait donner une priorité à l'un de ces temps pour l'apôtre, et peut-être une priorité dans les années qui viennent pour la chrétienté qui se fonde, il me semble qu'il faudrait situer en premier temps le temps de la Parole. C'est elle qui lue, écoutée, méditée, mâchée à longueur de jour, donnera leur dimension à l'amitié et à la vie sacramentelle.

Et l'auteur poursuit en citant un texte de J. Maritain :

Il me semble que si une nouvelle chrétienté doit venir à l'existence, ce sera un âge où les hommes liront et méditeront l'Évangile plus qu'ils ne l'ont jamais fait⁶⁵.

II. Ecouter Dieu.

Si l'apôtre est l'homme de la Parole, ce n'est pas uniquement parce qu'il a un message à proclamer ; c'est aussi parce que, avant d'être annonciateur, il a misé toute sa vie sur cette Parole et qu'il a lui-même ancré toute son existence sur ce rocher. Il fait confiance à cette Parole pour transformer la vie des hommes.

Le Dieu de notre foi est un Dieu qui parle. L'attitude de celui qui consent s'exprime dans l'attention : ces oreilles de disciple, ce cœur écoutant est le fond de la réponse du croyant. Ecouter, être tendu de tout son être, s'ouvrir à la Parole créatrice, c'est « l'attitude théologique essentielle ».

La foi ne peut naître que d'un contact profond, assidu, amoureux avec la Parole de Dieu et avec toute l'histoire du Corps du Christ vivant dans l'Église, aux prises avec les temps, les civilisations, les barbares qui submergent tout, les lentes remontées, les glissements des clercs, les réveils merveilleux des saints⁶⁶.

La vie du missionnaire doit être tout imprégnée de l'Écriture Sainte ; en elle il cherche le sens des êtres et des choses, et apprend à discerner le mouvement de Dieu dans le monde. Cette méditation constante de la Parole communique peu à peu la mentalité même de Dieu et donne des yeux qui ont la profondeur du regard du Seigneur. Elle fait passer sur le disciple comme un « vent purificateur » qui rectifie son jugement et son action, et « pénètre au plus profond de l'âme obligeant les intentions secrètes de l'homme à se dévoiler pour que la grâce puisse alors passer ».

Il faut se « cramponner » à la méditation des Écritures écoutées dans la prière avec sa résonance dans la vie très quotidienne. C'est là l'unique nécessaire, ce à quoi l'apôtre doit tenir jalousement et qu'il ne peut lâcher sans péril de trahison ou d'inefficacité.

La Parole de Dieu doit être lue dans une lignée se laissant façonner par l'Évangile « imprimé aux presses de l'Église », selon le mot de M. Delbrêl, et être assidu à l'enseignement des successeurs des apôtres, hier et aujourd'hui.

Nul doute que beaucoup ne soient d'accord mais qu'en est-il en réalité ? Jacques est-il pessimiste ou aveugle quand il semble dire que la Parole n'est plus annoncée aujourd'hui ?

⁶⁵ Comme s'il voyait l'invisible, op. cit., pp. 216-217.

⁶⁶ J. Loew, *Si vous saviez le don de Dieu*, Paris, Cerf, 1973, p. 127.

Certes les études bibliques ne manquent pas de notre temps et les exégètes de valeur non plus. Force est cependant de constater que dans bien des cas une exégèse insuffisamment élaborée ou sujette à des préjugés vient jeter le trouble, et que surtout l'immense majorité des catholiques - et même des religieux et des religieuses, voire des prêtres - vit dans une ignorance pratique des Ecritures. Ou bien encore les gens sont écrasés de commentaires et de questions, mais on ne donne pas accès à la source même. Or la Bible est le plus concret des livres et le mode de penser le plus universel. Mais infime est le nombre de ceux qui ont eu l'occasion d'expérimenter la vérité de l'épître aux Hébreux : « Vivante est la parole de Dieu, efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants, elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles, elle peut juger les sentiments et les pensées du cœur » (Hb. 4, 12). Ou encore celle de saint Paul sur la Parole de Dieu qui « reste active en vous les croyants » (I Thes. 2, 13) et, plus encore sur « la foi qui naît de la prédication et, de cette prédication la Parole de Dieu est l'instrument » (Ro. 10, 17)⁶⁷.

Par ailleurs, ne peut-on percevoir une immense attente qui jaillit aujourd'hui ? A tant d'hommes et de femmes « titubant de soif », les missionnaires auront-ils quelque chose à offrir ? Ont-ils foi dans la nouveauté de l'Evangile, dans son dynamisme contagieux ?

Prenez l'Evangile et toute la Bible qui le prépare et le suit, plongez-le - et le chrétien avec - dans le décapant de l'existence quotidienne, dans la dure réalité du travail, des transports, du syndicat, du quartier, de la politique même, mais en vivant tout cela au nom, c'est-à-dire dans la personne « du Seigneur Jésus, rendant par lui grâce au Dieu Père » (Col. 3, 17), alors l'Evangile et le chrétien surgissent tout neufs, comme des ferments de vie ; devenus à leur tour un réactif, ils décaperont eux aussi la vie des hommes, chrétiens ou non, des nouvelles idoles qui se multiplient⁶⁸.

Dieu ne cesse de parler dans l'histoire des hommes et dans la trame de leur vie. L'essentiel du rôle du missionnaire ne serait-il pas dans l'écoute : accueillir Dieu dans sa Parole et partager la vie des hommes pour déchiffrer là aussi toutes les présences de Dieu et faire naître le dialogue du Seigneur avec chacun ?

III. La référence à la Parole.

La référence, à la Parole est véritablement pour le missionnaire la lumière qui dicte les critères de ses choix et lui révèle la véritable profondeur des signes des temps, la clef qui donne la perspective juste de l'histoire. Il fait sienne cette conviction de saint Paul : « Les Saintes Lettres sont à même de te procurer la sagesse qui conduit au salut par la foi dans le Christ Jésus. Toute l'Ecriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, réfuter, redresser, former à la justice ainsi l'homme de Dieu se trouve-t-il accompli, équipé pour toute œuvre bonne » (II Tim. 3, 15-17).

Après la guerre, à la suite notamment de la lecture d'un ouvrage de Suzanne de Diétrich, *Le dessein de Dieu*, Jacques se pose la question de savoir si les chrétiens ont une vision propre du monde et de son histoire, comme les marxistes ont la leur. De plus en plus vitale ment il découvre la Parole de Dieu comme source de la révélation du dessein de Dieu sur le monde et comme lieu d'une saisie historique non seulement de l'enracinement de la foi, mais aussi du

⁶⁷ Note inédite.

⁶⁸ Les cieux ouverts, op. cit., p. 11.

sens le plus fondamental de l'évolution humaine. Il exprime comment il passe alors d'une vision religieuse du monde à une vision historique selon la foi :

Vint Abraham... en fait je l'ai rencontré en cherchant comment était née notre foi, et comment passer des hommes de la préhistoire à nous ; après la découverte du feu, de l'art, des animaux domestiques, je fus saisi en voyant la découverte du vrai Dieu, de ce grand conquistador de la foi.

Mais d'Abraham à Moïse, de Josué aux Juges, de Samuel à Saül, de Babylone à David et de Salomon, Elie, Elisée aux autres prophètes, de la chute de Jérusalem à l'exil, du retour à la communauté juive et au Christ, je découvrais, non pas seulement la formation de notre religion chrétienne et sa préparation, mais une vision historique du monde. L'histoire sainte devenait l'histoire tout court, la révélation du dessein de Dieu dans le monde. Avec S. de Diétrich, et quelques autres, je voyais comment l'histoire numéro un, c'était non pas celle des doctrines économiques ou des techniques, ou l'histoire des esclaves, des serfs et des prolétaires vers l'émancipation, mais l'histoire de la volonté de Dieu pour l'humanité. (...)

Ainsi peu à peu je retrouvais vitalemment l'histoire du plan de Dieu dans le monde, et en même temps se dessinait à mes yeux, une vision infiniment étendue et continuant toute l'histoire humaine dans ses multiples orientations de détail. « Pour celui à qui Dieu ouvre les yeux... la Bible devient les *Gesta Dei per Christum*, en qui toutes les détresses de l'homme et toutes les énigmes de l'histoire trouvent leur réponse. » (...)

Ainsi le Christ est au centre de l'histoire et non pas d'une série particulière d'événements si importants qu'on le suppose, mais dans sa trame même parce que : « là est pour ainsi dire, la substance, la réalité solide de l'histoire ».

On m'objectera : mais tout cela n'est pas nouveau, le Christ centre du monde, vous le saviez déjà, où est la découverte !

La découverte, c'est justement que cela se préparait dans l'histoire. A étudier la Bible, à voir Dieu agissant dans l'histoire du monde pour préparer son Christ, la doctrine du Corps Mystique sort si l'on ose dire, de la mystique pour entrer dans le concret de l'histoire. Et le chrétien trouve, grandiose et vivante, une vision du monde, un sens de l'histoire⁶⁹.

Cette intuition guide le plan des cours de formation qu'il donne dès 1948 à Port-de-Bouc puis au centre de formation missionnaire à Saint-Maximin. L'intitulé du cours sur l'Ancien Testament révèle assez la perspective : *Histoire du salut, ou l'histoire de notre terre et de l'univers*. Car tel est bien l'enjeu : il ne s'agit pas d'une histoire mystique d'un peuple particulier de croyants, il s'agit de l'histoire de toute l'humanité saisie dans sa réalité la plus fondamentale : le plan de salut de Dieu pour les hommes et le monde. C'est sur cette conviction aussi qu'il bâtit le programme des cours à l'Ecole de la Foi⁷⁰.

Face à la remise en question radicale qui ronge bien des principes moraux, des images mentales, des certitudes antérieures, quelle peut être la réaction chrétienne, à la fois ouverte et solide ?

Voici remises en question nos images mentales et personnelles et un vertige saisit le prêtre et le chrétien.

⁶⁹ *Journal d'une mission ouvrière*, op. cit., pp. 198-199.

⁷⁰ Voir ce qui est dit du programme des cours à l'Ecole de la Foi, pp. 168-170.

Alors que faire ? Se cramponner dans un entêtement têtu ou lâcher prise et se jeter dans le vide ? C'est ici que la Parole de Dieu, l'Écriture entière de la Genèse à l'Apocalypse est l'immédiate et urgente issue⁷¹.

La Parole, et la Parole prise dans sa globalité, devient « vie et esprit » pour le croyant. Il n'est pas question d'appliquer certains extraits hors de leur contexte ou de grappiller quelques phrases splendides ; il s'agit de devenir familier avec la langue et la mentalité de Dieu, de se laisser transformer par sa manière d'agir et de juger, de laisser pénétrer en soi les certitudes de fond qui changent l'angle de vue sans donner de solutions toutes faites.

En ce qui concerne ma méthode théologique, liée à la Parole de Dieu, je crois simplement que l'histoire du Peuple de Dieu dans l'Ancien Testament nous apprend la langue de Dieu, et qu'alors seulement nous pouvons éclairer les signes des temps, non pas avec des raisonnements souvent confus de notre esprit, mais à la lumière de ce que le Seigneur nous a appris. Je parlerais volontiers, si je devais expliquer cela plus longuement, de I Cor. 10, 6 et 11⁷².

Sans commune mesure avec une attitude fondamentaliste, cette référence à la Parole est bien plutôt accueil à la vérité qui rend libre et qui n'enlève pas la rigueur scientifique ou la responsabilité entière des choix. Qu'il s'agisse d'un engagement syndical à prendre, d'une action à promouvoir, d'une option personnelle à décider, le croyant, dans l'écoute incessante de la Bible, tente de discerner les signes de Dieu à travers les événements et d'agir avec toute la compétence possible dans sa lumière.

L'enjeu de cette intuition concernant la priorité à donner à la Parole est grand. Dans l'évangélisation, faut-il partir de l'homme, de ses préoccupations, des événements ? Faut-il partir de la Parole même de Dieu ?

Paul Xardel, l'équipier de la M.O.P. mort en 1964, partageait ce même souci de l'évangélisation et cernait ainsi cette question posée de tant de manières dans le conflit entre Parole et vie : « Les gens – nous - nous nous intéressons davantage à l'homme et à ses questions qu'à Dieu et à ses appels. Comment retrouver une passion pour Dieu et son dessein qui englobe la passion de l'homme pour lui-même et ses projets ? Faut-il (prophétiquement) détourner l'homme de l'homme provisoirement pour l'amener à voir la place de Dieu qui tout aussitôt lui donnera le sens des hommes ? Faut-il creuser son sens de l'homme pour lui faire découvrir (si c'est possible) le visage du Christ Fils du Tout Autre⁷³ ? »

La réponse, contestée par certains, se détache avec netteté : axer l'évangélisation sur la priorité - et non l'exclusivité - de l'annonce de Dieu, car le reste, pour indispensable qu'il soit, n'est que voie d'approche, ou conséquence.

⁷¹ J. Loew, « Perplexités et certitude », dans *Résurrection*, n° 40, p. 4.

⁷² Note inédite.

⁷³ P. Xardel, *La flamme qui dévore le berger*, Paris, Cerf, 1969, p. 85.

CHAPITRE IV

Un profil du prêtre dans la mission

I. Un homme de partage.

Pendant les premières années de contact et de travail avec le monde ouvrier, une des préoccupations majeures de Jacques a été de redonner au prêtre un visage humain, amical. Tant de caricatures, que viennent renforcer une mentalité, un style de vie, un habillement qui isolent des masses, creusent un fossé entre le prêtre et le peuple. Pour redevenir l'ami abordable par tous, le moyen est simple : travailler comme eux et vivre très pauvrement parmi les gens, transparent et affectueux, vibrant aux joies et aux peines de chacun.

Bien sûr le prêtre ne peut pas être dans chaque famille à chaque instant. Mais il faut qu'il soit à chaque minute capable de vibrer à l'unisson avec tous les sentiments de l'âme populaire.

Bien sûr encore, le prêtre ne peut vivre dans toutes les cours, dans tous les H.L.M. de sa paroisse, dans chacune des ruelles sordides. Mais qu'il aille se loger dans l'une des plus pauvres, au plus bas niveau de son quartier, un grand mur tombe aussitôt : parce qu'on le connaît avant de le voir agir, bien des préventions disparaissent⁷⁴.

Il souligne souvent la nécessité du travail manuel qui permet aussi de faire tomber le mur de l'argent en donnant gratuitement l'Évangile et les sacrements. A la paroisse de La Cabucelle l'équipe de prêtres supprime les collectes et le paiement des cérémonies religieuses. Chaque mois le budget est affiché, présentant les rentrées de salaire et les dépenses de l'équipe ainsi que les frais de la paroisse ; les chrétiens versent librement leur contribution.

S'il souhaite tellement la disparition de tous les obstacles qui isolent le prêtre, c'est pour qu'il soit davantage témoin de Dieu aux yeux de tous. Pour qu'il soit signe, il faut que chacun puisse lire dans ses gestes l'Évangile vécu à l'état pur, sans compromis, et la tendresse même du Christ qui vivait en plein vent une existence tissée de rencontres.

Vivant inséré dans la proximité la plus totale, dans une cour peuplée d'une douzaine de taudis et d'une cinquantaine de personnes, j'étais vraiment le camarade, le frère, l'ami, le père. (...)

Cette proximité si fraternelle, elle était apte à faire découvrir Dieu ; car partant du copain, franchissant chacun des échelons, découvrant tour à tour le frère, le père, le prêtre, l'on devinait, au-delà du prêtre, Dieu à l'horizon - un Dieu qui n'était plus « une invention des curés » - mais vraiment « l'ami du copain » et donc susceptible de devenir notre ami⁷⁵.

II. En communion avec l'Eglise.

Depuis le début de sa présence missionnaire a grandi chez lui une certitude : c'est en Eglise seulement que l'on peut garder la force de rester fidèle à l'Évangile. Demeurer branché vitalement et visiblement sur le Corps du Christ est indispensable pour que le prêtre puisse

⁷⁴ *En mission prolétarienne*, op. cit., p. 130.

⁷⁵ *Journal d'une mission ouvrière*, op. cit., pp. 13-14,

continuer à remplir sa mission d'homme de Dieu parmi ses frères. Cette conviction le mène à choisir la vie en équipe sacerdotale et à opter pour une équipe missionnaire paroissiale.

Dès 1942 se pose le problème d'une coupure entre deux types de clergé : prêtres en contact avec le prolétariat par le travail ou le style de vie, et prêtres chargés de paroisses, groupant d'anciens chrétiens, avec le poids inévitable de l'administration et de la routine. C'est pourquoi, par « réflexe instinctif » autant que par raisonnement, il est décidé dans la Mission de Marseille d'unir paroisse et mission. L'équipe de plusieurs prêtres permet d'être présent à la fois parmi les travailleurs par l'intermédiaire de l'un ou l'autre d'entre eux, dans le quartier par les contacts amicaux avec tous, et auprès des chrétiens par le ministère paroissial et la tâche d'aumônier d'Action catholique.

En 1951, Jacques fait le point de cette expérience d'équipe missionnaire paroissiale et se rend à Rome. Il reçoit un accueil favorable et repart encouragé à poursuivre dans ce sens.

Désireux de ne pas apparaître comme des francs-tireurs, et conscients que, la paroisse représente l'Église aux yeux de la plupart, les missionnaires s'attachent à faire de la paroisse une communauté accueillante et vivante en même temps qu'à être, proches des incroyants par le moyen du travail. L'arrêt de travail demandé aux prêtres ouvriers en 1954 par l'autorité romaine ne change rien à la fermeté de cette option. Dans cette ligne résolue se situe une différence fondamentale avec l'expérience des prêtres-ouvriers, davantage soucieux de l'action dans les entreprises, sans être très préoccupés par le lien visible avec la communauté ecclésiale.

Pendant une vingtaine d'années, cette formule s'avère excellente grâce aux franchises missionnaires accordées aux équipes qui se voient dégagées de l'administration et sans obligation de verser les contributions diocésaines. Peu à peu cependant de nouvelles servitudes apparaissent ; la pastorale d'ensemble, les divers mouvements rendent la paroisse très lourde pour ceux qui se sentent davantage appelés à une action missionnaire par rapport aux incroyants et aux indifférents. Une note rédigée en 1964 expose clairement le problème :

... On peut se demander si aujourd'hui il est possible de réaliser une vraie vocation missionnaire dans le cadre même de la paroisse. Si par paroisse on considère simplement le quartier et les gens rassemblés dans ce quartier, je dirais qu'il n'y a aucune difficulté - bien au contraire - à ce que la paroisse soit le terrain d'une mission, en donnant au mot mission le sens le plus fort et le plus avancé, mais si par paroisse on prend ce qui existe de plus en plus dans une organisation d'ensemble avec les structures que cela suppose, alors je crois qu'en effet la paroisse rend la mission très difficile.

Faut-il dans ces perspectives faire complètement marche arrière ? Je pense en tout cas qu'il ne faudrait absolument pas abandonner ni les possibilités de catéchèse au tout-venant que donne l'implantation dans un quartier, ni les possibilités de la prière en commun, ni l'existence d'une communauté chrétienne à faire surgir, mais peut-être faut-il en effet, envisager d'abandonner ce que l'on pourrait appeler l'administration, non pas seulement matérielle, mais globale, de la paroisse telle qu'elle est conçue aujourd'hui⁷⁶.

De plus en plus, la perspective nettement missionnaire se précise et le désir d'implanter l'Église, soit en des lieux où elles n'est pas encore, soit en des endroits où elle n'existe plus, oriente vers la création de communautés chrétiennes au milieu des hommes.

⁷⁶ Note inédite.

III. Un missionnaire, témoin de l'Invisible.

Dans les débuts, Jacques a senti l'urgence de participer à l'aide sociale et à la lutte contre l'injustice sur tous les plans. Evangélisation et développement de l'homme total sont à ce moment-là très liés dans la mission du prêtre telle qu'il l'entrevoit. Malgré la part active, et on le devine passionnée, qu'il prend lui-même à cette réforme du temporel, il saisit très vite que c'est là prioritairement la tâche de chrétiens engagés.

Dès lors, dans le combat pour la promotion humaine, quelle est la place du prêtre ? Sa réponse aux alentours de 1946, est celle-ci : donner à tous l'Evangile et les sacrements, seuls capables de libérer l'homme en plénitude, et aider à la réforme des moeurs par l'éducation religieuse ; d'autre part, révéler le véritable sens de toute action sociale ou politique dans le Christ et soutenir réellement les apôtres qui s'engagent dans une forme ou l'autre de mission.

Dans le groupe de prêtres qui constituent la Mission de Marseille, vers les années 1949-1950, deux orientations de plus en plus marquées se dégagent et partagent les équipiers : le désir de lutter contre la misère sociale et le souci d'annoncer Dieu.

Pour le prêtre au travail, saisi par l'injustice capitaliste, comme pour celui qui est découragé par les préjugés, l'indifférence rencontrée, l'ambiguïté de son ministère, la tentation est grande de s'évader vers d'autres domaines que l'éducation de la foi et de se donner à une tâche plus riche en contacts vrais. Par ailleurs, l'influence du marxisme conduit, elle aussi, au désir d'une action plus directement efficace pour la justice.

Plusieurs équipiers sentent de façon brûlante l'urgence de détruire les idées préconçues sur la religion, l'Eglise, le prêtre. Ils désirent un style de vie qui rende plus proche des autres et désolidarise le prêtre des puissances d'argent afin qu'il soit vraiment témoin et révélateur de la foi.

Ainsi de manière de plus en plus nette, nous voyons se dessiner deux lignes d'action: l'une centrée davantage sur le problème humain, l'autre sur la situation religieuse. Où se situe la place du prêtre, homme parmi les hommes et choisi pour les relier à Dieu ? Telle est bien la question fondamentale sur laquelle se joue le drame spirituel de la Mission ouvrière ainsi que l'« affaire des prêtres-ouvriers ».

Au cours de ces années de crise à l'intérieur des équipes, la position de Jacques est de plus en plus ferme. Le prêtre est établi par Dieu témoin du combat du Royaume engagé à l'intérieur même de l'effort de tous pour un monde meilleur. La mission fait de lui le signe le plus visible, dans le mystère de la foi, de la puissance agissante du Christ, vraie lumière du monde.

Dans ce combat difficile et périlleux, le prêtre doit rester à tout prix l'homme de l'unité, refusant de se lier à certains contre d'autres. Pour que la communauté chrétienne puisse être un lieu de réconciliation, au-delà des options politiques diverses, des races ou des milieux différents, il faut que le prêtre reste ouvert à tous.

Je pense toujours que nous devons lutter fortement contre les injustices du capitalisme, comme d'ailleurs contre toute injustice ; nous devons même y jouer un rôle plus important que d'autres puisque nous voyons davantage leur malfaisance.

Il est possible qu'après être passé par une phase où j'ai lutté plus directement contre l'injustice capitaliste, je sois maintenant plus sensible à ce qui me semble moins chrétien dans le comportement des anticapitalistes. Cela n'implique pas trahison, au contraire, mais

attachement : il est normal de souffrir davantage de la paille que l'on a dans son oeil que de la poutre de l'oeil du voisin.

Je ne demande au reste qu'à me rectifier de ce côté, mais deux choses m'ont fortement marqué :

- a) ce que l'on m'a assez dit et redit : que les prêtres ne doivent pas remplacer les laïcs ;
- b) que j'ai mieux conscience que lutter pour la justice et le Royaume de Dieu ne coïncident pas sans être pour autant séparés (ce qui ne facilite guère les choses). D'où mon désir de prêcher davantage les choses du Royaume que de m'engager dans le temporel⁷⁷.

Dans cette même mise au point, et à d'autres reprises, il précise sa position face à la question toujours épineuse de l'engagement du prêtre dans le mouvement ouvrier. Selon lui, le prêtre par sa consécration a délibérément choisi un autre type de présence que, celui-là.

Son voyage à Rome, en avril 1951, lui fait percevoir à quel point les autorités ecclésiastiques par leur « flair surnaturel » veulent empêcher que les prêtres se laissent absorber uniquement par des oeuvres de promotion humaine. Elles désirent que le prêtre -arde une relation vivante au Christ et une participation effective à des tâches proprement pastorales. Elles mettent en garde contre l'ouvriérisme, l'imprégnation marxiste et la confusion entre progrès social et expansion de l'Eglise.

Le projet de Directoire pour les prêtres-ouvriers, établi par l'Assemblée des cardinaux et archevêques de France à cette époque, va dans le même sens mais paraît composé uniquement pour des missionnaires coupés totalement de l'organisation traditionnelle de l'Eglise. Il ne tient pas compte de la recherche dans le sens de l'équipe missionnaire paroissiale. Emettant son opinion à propos de ce document, Jacques souhaite notamment que soit souligné avec plus de force le danger majeur qui, à son avis, menace le prêtre travailleur : l'engagement de militant syndical, même à des fonctions secondaires.

L'affaire des prêtres-ouvriers, en 1953 et 1954, fait éclater au grand jour et à une échelle beaucoup plus vaste la tension très vivante à l'intérieur de la Mission ouvrière. Dans le feu de cette crise, il écrit aux équipiers de la Mission pour attirer l'attention sur l'enjeu de la présence parmi les ouvriers. Le terme de « incarnation » a pris la place, de l'expression « communauté de destin », mais la réalité reste la même. Il souligne un péril qui vient souvent de l'accent mis sur la similitude au détriment de la solidarité organique. L'objectif devient d'être parfaitement comme les autres, de coller à la masse coûte que coûte en oubliant parfois que des liens différents les unissent à elle. C'est à un niveau plus profond que se crée pour le prêtre une communion qui n'abandonne rien de l'Évangile à annoncer. Durant cette période très confuse s'affermir la résolution suivante : nous ne voulons pas « savoir autre chose que Jésus et son mystère ».

On pourrait, à juste titre, poser la question des raisons qui poussent Jacques à refuser - ou du moins à situer à l'arrière-plan - l'action temporelle pour la personne consacrée à Dieu et chargée d'annoncer le message évangélique. Il y voit deux types de raisons : les unes concernent le missionnaire et l'appel qui est le sien, les autres concernent ceux auxquels il est envoyé.

⁷⁷ *Journal d'une mission ouvrière*, op. cit., p. 195.

Parlant des motifs qui amènent à renoncer à la gestion des affaires humaines, il souligne les exigences propres de la vie spirituelle « pour celui qui en fait profession, et pour lui et pour y entraîner les autres ». Tel est le choix initial que l'évangéliste est amené à faire pour lui-même parmi la multiplicité des engagements chrétiens.

D'autre part, au risque de susciter le mépris, l'ironie et l'opposition, n'y a-t-il pas un certain exclusivisme exigé par l'annonce même de l'Évangile ?

Pour que les esprits distraits des hommes, happés par le sensible se tournent vers Jésus-Christ, il faut adopter les mœurs mêmes de la publicité moderne, celles dont parle saint Paul aux Galates (3, 1) : « A vos yeux ont été affichés les traits de Jésus Christ en croix. »

Si nous présentons le Christ au milieu de tout un assortiment d'articles, du social, du politique, de l'art, de la littérature, du cinéma, comme c'est le cas des magazines illustrés, cette présentation même le détrône de son rang d'Unique Seigneur et contredit tout ce que nous pourrions affirmer de lui, à savoir « qu'il n'y a pas d'autre Nom que le sien sur terre et dans le Ciel »⁷⁸.

IV. Rassembleur de la communauté eucharistique.

L'arrêt de travail imposé aux prêtres-ouvriers accule à chercher de nouvelles manières d'être présent dans le monde ouvrier. A ce moment de jeunes candidats non-prêtres s'intègrent dans la M.O.P. et ne sont pas ordonnés. C'est l'aube de la redécouverte d'un type d'évangélistes semblables aux premiers apôtres, pour lesquels la première exigence n'est pas d'être prêtres, mais missionnaires, envoyés comme saint Paul non pour baptiser mais pour évangéliser.

En 1964, à la lumière de l'expérience de certains équipiers, missionnaires au travail, s'esquisse la place de ceux-ci dans l'apostolat.

... Il semble se préparer dans l'Église de nouveaux types d'homme consacrés à l'apostolat.
(...)

Il est trop tôt pour préciser ce qu'ils seront mais peut-être, et simplement comme hypothèse de recherche peut-on dire quelle serait leur place dans la construction du Royaume.

Ni militants d'Action catholique, même s'ils travaillent en grande proximité avec les mouvements spécialisés, ni prêtres, même s'ils font partie intégralement d'une équipe sacerdotale. (...)

Pouvant solliciter le sacerdoce, suivant les besoins de l'Église, car ayant fait les mêmes études philosophiques et théologiques que les prêtres, mais pouvant aussi demeurer hommes de la Parole parmi les hommes⁷⁹.

⁷⁸ Comme s'il voyait l'invisible, pp. 66-67.

⁷⁹ Comme s'il voyait l'invisible, op. cit., pp. 162-163.

Par ailleurs, les remises en question concernant l'identité du prêtre, le pluralisme des ministères, les forcent à préciser davantage le rôle propre du prêtre par rapport à d'autres formes d'engagement au service du Royaume et par rapport à la communauté chrétienne.

Dans la complémentarité des charismes missionnaires, il précise comment il envisage le service sacerdotal. Il distingue trois appels : celui du baptême, celui des conseils évangéliques et l'appel au sacerdoce.

Le baptême demande au chrétien d'être annonciateur du Christ à travers toute sa vie et d'être activement présent à l'organisation du monde à l'intérieur de laquelle se construit la Cité de Dieu. Il souhaite un laïc de plus en plus conscient de ces responsabilités et impliqué dans la gestion des affaires humaines.

Au cœur de cet appel fondamental, le Seigneur invite certains à une recherche plus constante de certains moyens pour vivre radicalement les exigences des Béatitudes, pour être avant tout témoins de l'invisible, et, renonçant sans mépris à certaines tâches humaines, pour être libérés en vue de l'annonce de l'Évangile.

Par rapport à ces options de vie chrétienne qui déterminent le style d'existence, le sacerdoce est une fonction ; celle-ci n'est pas de soi liée à l'appel des conseils évangéliques, malgré l'acceptation du célibat qui fait actuellement partie de cet engagement dans l'Église latine :

Le célibat crée un certain « état de vie » qui rapproche sur ce point le sacerdoce de la vie selon les conseils évangéliques, mais ces deux appels du Seigneur n'en restent pas moins distincts⁸⁰.

Une note, jetée sans souci de rédaction, illustre ce qu'il faut penser de la fonction sacerdotale, et la différence entre celle-ci et l'évangélisation :

Ne pas oublier que le sacerdoce est une fonction consacrer l'Eucharistie et pour cela préparer le Corps mystique des fidèles à y participer. Cette tâche propre du prêtre n'est pas directement missionnaire. Bien entendu le prêtre peut et, dans certains cas, doit être missionnaire, si telle est sa vocation. Mais sa fonction propre de prêtre n'est pas tout à fait la même.

Attention au danger inconscient de considérer le sacerdoce comme un couronnement. Il est un service de la communauté. Mais comme il existe encore fort peu de missionnaires laïcs consacrés, on a tendance à ne voir le service de la communauté que sous le mode du sacerdoce, de même que le service de Dieu.

Les prêtres M.O.P. pourront avoir un champ plus vaste allant du travail en usine jusqu'à être curé de paroisse : souvent le ministère des sacrements les prendra assez et la direction spirituelle de la communauté au détriment de l'insertion dans le milieu encore incroyant⁸¹.

Le prêtre célèbre l'Eucharistie, fondement et cœur d'une communauté vivante. L'appel à la prêtrise, selon les nécessités d'une communauté chrétienne qui se constitue, est destiné à

⁸⁰ *Comme s'il voyait l'invisible*, op. cit., pp. 159-160.

⁸¹ Note inédite.

réaliser la communion en plénitude par les sacrements. Le sacerdoce se définit par rapport à la communauté chrétienne faite ou à faire.

Dans le groupe de la M.O.P., le missionnaire n'est pas ordonné prêtre avant d'être enraciné dans un milieu, après six ou huit ans de vie ouvrière et dans la mesure des nécessités.

Si dans cette perspective le sacerdoce est conféré à des hommes qui ont choisi par ailleurs d'être consacrés totalement à Dieu, il est clair cependant que la prêtrise est un ministère qui pourrait être confié également à des chrétiens mariés. Le travail d'évangélisation effectué dans les communautés de base devrait conduire à la prise en charge de ces groupes par des chrétiens véritablement issus du milieu de leurs frères et reconnus aptes par l'Église à être responsables de la communauté et à présider l'Eucharistie, qui est véritablement le lieu de la communion chrétienne.



Quel est le fil d'Ariane qui parcourt toute cette recherche apostolique et unifie les différentes options prises au fur et à mesure de la réflexion ?

Sans doute Jacques a-t-il lui-même livré le secret de son projet en exprimant, quelques mois après la mort de M. Delbrêl en 1965, ce que fut le message de son existence :

Ainsi, Madeleine, par l'exemple vécu de l'absolu de sa foi, joint à l'absolu de sa proximité aux êtres, nous aide et aidera l'Église de l'après-Concile à vivre une présence au monde qui ne sera pas une identification à lui mais un don⁸².

La marque originale de l'effort missionnaire commencé à Marseille en 1941 est gravée de plus en plus nettement au cours des années. Le double enracinement de la vie apostolique s'affirme de plus en plus : rendre plus intense la présence à Dieu et, dans une même attitude, la qualité humaine de l'accueil de tous ; vivre en communion avec les hommes et vivre « en société » avec Jésus-Christ pour que le don de Dieu puisse être offert à chacun aujourd'hui encore.

⁸² Lettre reproduite dans *Sillage dominicain*, 1965, p. 26.

III
Au service
de l'évangélisation
aujourd'hui

En ce temps où se prépare un « printemps de l'Eglise », Jacques apporte sa pierre dans la recherche d'une démarche apostolique, en consonance avec les aspirations et les contestations rencontrées aujourd'hui.

Après les premiers essais empiriques réalisés au prix de bien des tâtonnements, difficultés et abandons, il a perçu que la tâche missionnaire exige des apôtres spécialement formés et constamment soutenus tant du point de vue humain et intellectuel que du point de vue spirituel.

A diverses reprises des autorités ecclésiastiques lui ont demandé de poursuivre la recherche d'une méthode apostolique adaptée à l'évangélisation du monde ouvrier. En 1955, elles appuient la constitution d'un groupe missionnaire, qui puisse mettre au point une sorte de prototype pour l'action apostolique dans le monde industriel contemporain. Ainsi naît la M.O.P. en 1956 ; elle est reconnue officiellement par Rome le 29 juin 1965.

Le souci de former les équipiers de la M.O.P. et, plus largement, la hantise de préparer des annonciateurs de la Parole mènent à entamer, en 1969, l'aventure de l'Ecole de la Foi.

Avec la M.O.P. et l'Ecole de la Foi, nous sommes au coeur du renouveau de l'annonce de la Parole, de la vie religieuse, de l'action missionnaire de l'Église.

CHAPITRE I

Une communauté nouvelle: La Mission Ouvrière Saints-Pierre-et-Paul

I. La forme de vie choisie : la vie apostolique.

Durant ces années, Jacques Loew a côtoyé tant d'hommes qu'il sent comme imperméables à l'existence de Dieu ! Comment leur redonner le goût de Dieu ? Comment les éveiller à la reconnaissance du Dieu vivant et tellement proche ? La réponse qui se dessine est claire et exigeante : vivre de Dieu d'une manière si radicale qu'elle communique le désir de le découvrir.

Par ailleurs, l'expérience a montré qu'un engagement apostolique durable doit s'enraciner dans la prière et la vie fraternelle organisées selon une structure adaptée au milieu.

Ainsi le contact avec la réalité du monde à évangéliser et ses difficultés pour les missionnaires provoquent une redécouverte par la M.O.P. de ce qu'on appelait traditionnellement la « vie apostolique », ainsi que l'idéal de vie missionnaire proposé par saint Paul et présenté dans les *Actes des Apôtres*.

Je pense que l'apôtre doit retrouver le plus profondément possible, dans ce monde et sous un mode moderne, ce que les théologiens du Moyen Age et saint Thomas d'Aquin appelaient la vie apostolique.

Dans un monde qui a perdu le goût de Dieu, pour qui Dieu ne représente rien, qui n'en éprouve pas le besoin ; qui pense technique et considère que l'univers s'explique par lui-même et qu'on n'a pas besoin d'ajouter un Dieu : alors, pour redonner le sens, le désir et le goût de Dieu à nos frères, il faut des hommes qui - à la fois vivent complètement insérés parmi leurs frères et soient en même temps presque visiblement amoureux de Dieu, hantés de Dieu.

C'est cela qu'il faut retrouver. Bien sûr, tous les prêtres désirent cela, qui n'a rien de nouveau. Mais, pour ne pas se laisser envahir par les gloires, même les plus belles, du monde et ses grandeurs, il faut perpétuellement se ressourcer dans une vie contemplative sans barrières, et qui - en même temps - aboutit à ce que disait saint Paul : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile⁸³ ! »

Au XIII^e siècle, l'expression « vie apostolique » désigne une forme de vie bien précise : celle-ci s'incarne notamment dans l'Ordre des Dominicains et Thomas d'Aquin en donne une description éclairante. Il s'agit d'un style d'existence où le principe d'organisation est mixte, c'est-à-dire que l'action et la contemplation s'y conjuguent: la mission à accomplir découle directement de la vie contemplative. La visée propre de la vie apostolique est celle-ci : donner le désir de connaître Dieu, éveiller le sens de sa présence et de son mystère. Cela ne peut se faire que si l'action missionnaire jaillit d'un amour toujours neuf. L'apôtre est appelé à la perfection de la charité : aimer Dieu et approcher chaque personne avec la tendresse même de Dieu. Cette unique et double exigence appelle la prière et le service de ses frères.

⁸³ *La Croix*, 21 mai 1964, p. 5.

Jacques complète la définition de la vie apostolique par le témoignage de saint Paul : en lui, il trouve un modèle inépuisable de recherche de Dieu, de vie laborieuse et proche de tous, d'annonce incessante de l'Evangile. Dans les épîtres pauliniennes, il recherche les qualités et les traits de l'apôtre. Chaque équipier réalise, avant son engagement définitif dans la M.O.P., une sorte de règle de vie personnelle à la lumière de l'expérience de Paul.

Dans ce mot de vie apostolique, il ajoute aussi toute la vitalité de l'expérience des premières communautés chrétiennes à laquelle il se réfère constamment :

« Ils se montraient assidus à l'enseignement des Apôtres fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain, à la prière » (Ac. 2, 42). Tout est contenu dans ces quelques lignes :

- « Assidus à l'enseignement des Apôtres », c'est une vie tout imprégnée de l'Écriture sainte, cherchant en elle le sens des êtres et des choses, y trouvant la grande vision du plan de Dieu sur le monde.

- « Fidèles à la communion fraternelle », c'est l'accord des esprits entre frères croyants, mais c'est aussi le partage de la vie, de la peine, des efforts, avec nos frères les plus pauvres en ressources matérielles et pauvres de Dieu.

- « A la fraction du pain », c'est-à-dire cette liturgie, cette adoration silencieuse de la personne du Christ se livrant pour nous dans l'Eucharistie, nous unifiant en lui, « nous métamorphosant en son image de plus en plus resplendissante » (2 Co. 3, 18).

- « A la prière », ce culte intérieur, spirituel, cette mise à la disposition de Dieu pour qu'il agisse⁸⁴.

C'est à cette vie apostolique, éclairée par la richesse de la Tradition et de la Parole de Dieu, que les équipiers de la M.O.P. s'engagent par les vœux de célibat, de pauvreté et d'obéissance.

Mais pourquoi créer un nouveau groupe religieux ?

... Non point par démangeaison d'ajouter un gadget de plus à la panoplie missionnaire, mais pour tenter de vivre en plein air, au milieu des travailleurs, sans clôture sociologique ni barrières, la vie imitée des douze apôtres, laquelle tient en deux mots : partager et relier. Partager la vie de Dieu et partager la vie des hommes, et l'une et l'autre aussi totalement que possible. Relier les hommes entre eux et les relier à Dieu par Jésus Christ, lui que nous savons être Dieu avec nous, venu et mort expressément « pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés ». (Jn 11, 52)⁸⁵.

Les équipiers ressentent vivement l'écartèlement de tout apôtre qui vit pleinement avec les hommes et désire partager avec eux la présence de Dieu. Cette tension, chacun l'accepte et la vit lucidement, sans chercher à la réduire, comme la condition de fécondité d'une action qui ne peut être que celle du Seigneur.

Vivre le mystère en pleine vie, faire germer l'Evangile dans l'existence quotidienne, être signe de la tendre sollicitude du Christ venu vivre en frère parmi les hommes, resituer

⁸⁴ *Les cioux ouverts*, pp. 143-144.

⁸⁵ *Les cioux ouverte*, pp. 7-8.

inlassablement dans la lumière de Dieu les personnes rencontrées et les événements, est le difficile équilibre de « la lutte et de la contemplation » que les missionnaires placent au cœur de leur démarche et cherchent à réaliser chaque jour.

Chaque groupe a sa grâce : la nôtre est cet attachement au « Mystère » joint à une vie en plein vent.

(...)

Une M.O.P. que je voudrais tellement branchée sur les vraies profondeurs... Sans ces profondeurs, nous n'avons aucune raison d'être, surtout aujourd'hui où le superficiel et ce qui était original dans notre action (style de vie, habit, langage simple, accueil direct et fraternel) est imité par tout le monde⁸⁶.

Le 18 août 1964, Paul Xardel l'un des premiers équipiers, meurt accidentellement à l'âge de 34 ans. Mieux que des paroles, sa vie incarne la vocation propre de la M.O.P. et exprime l'idéal poursuivi par chacun : le désir de communier profondément à la vie de tous les hommes, plus spécialement à celle des pauvres, et chercher passionnément ce Seigneur dont il veut partager la présence avec ses compagnons de travail :

Paul a été frappé exactement entre l'usine qu'il venait de quitter une demi-heure avant et la chapelle où il allait célébrer la messe une demi-heure après. Travail en usine comme tourneur, où Paul était devenu très bon spécialiste, heures où il essayait de comprendre en profondeur la vie, la mentalité, les obstacles et les pierres d'attente de la foi de ses compagnons de travail. Messe qui serait suivie d'une adoration prolongée du Seigneur, dans le sacrement de l'Eucharistie et dans la Parole de l'Evangile⁸⁷.

Une vie contemplative au milieu des hommes en vue de leur dévoiler l'Evangile, tel est le charisme propre de la M.O.P.

Lors de l'assemblée générale d'août 1973, Jacques ayant atteint la limite d'âge préconisée pour le responsable d'ensemble, a donné sa démission. Il est remplacé par Michel Cuënot. L'heure est venue pour les équipiers de continuer à creuser le sillon entamé par lui et de chercher à répondre aujourd'hui et demain aux exigences d'une vie pleinement apostolique, en milieu industriel.

II. L'objectif missionnaire.

Partageant le destin des masses industrielles, les membres de la M.O.P. s'orientent résolument vers deux activités solidaires : l'annonce de la Parole et la création de communautés d'Eglise.

« L'Evangile tout cru ».

Cette expression vigoureuse de Paul Xardel dit bien ce qu'est le charisme de la M.O.P. : l'absolu de, l'Evangile envahit la vie de chacun et dicte le message qu'il a à transmettre. C'est la règle fondamentale d'apostolat. Avant d'agir ou de réaliser quelque chose, les équipiers cherchent à être pénétrés de l'Evangile, à se laisser transformer par la Parole :

⁸⁶ Les cieux ouverts, p. 148.

⁸⁷ Les cieux ouverts, p. 129.

Que la mort ait surpris Paul après avoir écrit ces paroles sur le prêtre au travail dont « l'héroïsme » n'est pas à l'usine, « mais après l'usine dans la fidélité à restituer dans le mystère de Dieu notre vie et celle de nos copains », oui, ces paroles viennent d'au-delà de Paul : elles sont, venant du Seigneur, la Parole de Dieu nous disant notre vocation... Notre présence à l'usine n'a de sens que si elle aboutit à cet « après l'usine... » (...)

Or pour réaliser cela, ou plutôt laisser la grâce le réaliser en nous, il nous faut nous cramponner à la méditation des Ecritures, lues et mûries dans la prière : « Heureux l'homme qui prend son plaisir dans la loi de Yahvé et médite sa Parole jour et nuit », ce premier verset de tout le Psautier est notre première règle de vie⁸⁸.

Sur le chemin difficile qui doit conduire l'homme contemporain de l'ignorance quasi totale de Dieu jusqu'à la participation aux sacrements, les équipiers de la M.O.P. doivent être attentifs à ce que Jacques appelle les trois temps de la mission.

Le missionnaire ne doit pas négliger le premier temps de l'enfouissement silencieux, dans l'amitié et le travail. Ce moment de simple présence, plus ou moins long suivant les contextes de vie, peut seul lui donner la communion indispensable à sa tâche.

L'équipier de la M.O.P. est cependant appelé plus particulièrement à la vie publique du Christ - ce deuxième temps de la mission -, pressé d'annoncer en priorité la présence de Dieu parmi les hommes. « Le fond de notre vie est l'annonce de l'Evangile. » Il prépare aussi la troisième étape, celle du sacrement : la vie du Seigneur communiquée en plénitude.

Rassembler des communautés.

Avec ceux que la Parole a rejoints naissent des communautés de base, aussi diverses que les milieux différents dans lesquels vivent les équipiers. Actuellement, l'effort réalisé dans ce sens à Osasco est particulièrement connu grâce à l'ouvrage de Dominique Barbé, *Demain les communautés de base*.

Ces petites communautés de voisinage, groupant de 10 à 12 personnes, veulent être ouvertes au tout venant et accueillir chacun dans un ensemble à taille humaine, réellement relié à la masse du peuple. Ces églises en petit sont des lieux de vie intense où l'on se connaît, où l'on vit sa foi ensemble, dans une amitié très simple et vibrante, dans le respect et l'entraide mutuels. Véritablement insérées dans la réalité de tous les jours, ces cellules d'Eglise sont des endroits où les gens découvrent la présence de Jésus-Christ et prennent conscience de leur dignité et de leur mission envers les autres.

A cause de l'Evangile, ces hommes et ces femmes apprennent à lire, à vivre ensemble, à prendre en charge les problèmes des uns et des autres, à s'engager dans des responsabilités à l'intérieur de la communauté ou vis-à-vis des voisins. Rencontrant peut-être pour la première fois l'écoute et la bienveillance, chacun découvre en lui des possibilités et une vitalité qu'il ne soupçonnait pas.

Les communautés de base axées résolument sur la découverte de la Parole de Dieu et la force de libération de l'Evangile montrent qu'il n'est pas vain de partir de, l'évangélisation pour préparer une véritable promotion humaine. L'intuition partagée par les équipiers de la M.O.P. est que l'Evangile éveille à la connaissance et à la responsabilité, éduque à une action lucide et purifiée des ambitions humaines, prépare des militants courageux et audacieux pour les

⁸⁸ Les lieux ouverts, p. 201.

changements à opérer. Nous avons peine à imaginer ce dynamisme de l'Évangile et la façon dont les petits y pénètrent de plain-pied, dans un va-et-vient incessant de leur vie au texte. C'est sur cette conviction que se fonde la réalisation des communautés de base, objectif de la M.O.P.

Pour les humbles de cœur, l'Évangile est toujours dans la vie. Le Christ est dans la vie. C'est une maladie de vieille chrétienté de croire que l'Évangile n'est pas dans la vie, qu'il faut trouver des méthodes pour y fourrer à toute force des faits de vie. Le pauvre, - le vrai sait ce que signifie : « Seigneur, mon enfant est malade... Seigneur, je crois, viens au secours de mon peu de foi... Seigneur, aie pitié de moi pécheur... » A propos de tous les textes d'Évangile se vit une méditation collective où chacun exprime, selon son cœur, la grâce reçue. On voit alors tout ce qui peut sortir de ces hommes qui souvent sont des « Églises du silence », sans avoir eu la possibilité de dire leur vie intérieure de fils de Dieu⁸⁹.

Ces communautés de foi, aujourd'hui pleines de vitalité, sont le fruit d'un effort attentif et persévérant. Les premières tentatives, entreprises peu après l'arrivée des équipiers dans la banlieue de São Paulo avaient abouti à un échec ; ils ont donc été acculés à repenser leur intuition. Poursuivant leur effort, ils ont davantage insisté sur la découverte par chacun de sa responsabilité missionnaire vis-à-vis du quartier. La fraternité se noue dans l'écoute de la Parole de Dieu qui transforme la vie mais aussi dans le partage de la foi avec les amis et les voisins.

Ainsi dans ces petites communautés en pleine masse, a pu jaillir la véritable communion chrétienne : le dynamisme contagieux de ceux qui croient en Jésus Christ et s'engagent à transmettre autour d'eux l'espérance qui renouvelle leur existence. C'est à partir du moment où ces hommes et ces femmes ont accepté de se préparer consciemment à être les missionnaires de leurs frères que la communauté a pris racine et est devenue si vivante.

Progressivement, ces communautés ont cherché un rythme et un style de vie propres. Les réunions, chaque semaine ou tous les quinze jours, comportent un partage des événements marquants - joies et peines de famille ou de quartier, discernement à propos de la mission apostolique de chacun -, une méditation communautaire de l'Évangile, une prière finale qui achemine vers la célébration liturgique et eucharistique.

Un « noyau » se constitue, groupant des représentants particulièrement actifs : président, vice-président, trésorier, secrétaires. Dans un apprentissage lent de l'organisation et de la vie d'équipe, des hommes et des femmes se préparent ainsi à prendre en charge l'animation de communautés.

Des assemblées générales et des journées de communauté en dehors du cadre quotidien permettent de se retrouver dans l'amitié et de souder des liens plus profonds.

L'existence d'un petit journal montre la vitalité et les initiatives qui partent de la base. Les catéchèses audio-visuelles sont très vite prises en charge par un membre de la communauté.

La liturgie de la communauté cherche à être véritablement missionnaire, proche des gens de façon à pouvoir être significative même pour les incroyants. Le souci constant des prêtres

⁸⁹ J. Loew, « *Les petites communautés dans la vie de l'Église* », dans *Vie chrétienne*, juillet-septembre 1970, n° 129, p. 9.

est que les communautés de base puissent un jour vivre sans eux, même dans le domaine de la prière.

Au milieu de ces communautés dont ils partagent la vie et le travail, les équipiers de la M.O.P. ont cherché à être les porte-parole de l'Évangile afin de révéler aux hommes ce que ceux-ci vivent déjà sans le savoir. Puisant audace et lumière dans l'adoration et la contemplation, ils peuvent devenir des prophètes, des voyants de l'action de l'Esprit dans le monde, les collaborateurs conscients de l'œuvre de Dieu. Ils aident chacun à épanouir les aspirations humaines et spirituelles qu'il porte en soi et forment ainsi un laïc adulte capable d'œuvrer pour la promotion humaine et de prendre des responsabilités d'animation spirituelle pouvant aller jusqu'à la prise en charge de communautés par le service diaconal ou même sacerdotal, le jour où le sacerdoce pourrait être confié à des chrétiens mariés.

A partir de cette élaboration d'une méthode apostolique dans les tâtonnements et les engagements concrets, D. Barbé présente un projet de théologie de la communauté de base, y exposant les certitudes fondamentales et le type d'action missionnaire vécus par la Mission Pierre-et-Paul.

Par l'amitié pour tous et la prédilection donnée aux « laissés pour compte », les équipiers veulent avant tout conduire les autres vers la rencontre de Jésus Christ. Ainsi leur mission est orientée vers une « pédagogie de la reconnaissance du Christ ressuscité », ce Seigneur vivant aujourd'hui et présent au fond de chaque homme.

La conviction fondamentale guidant l'évangéliste est que Dieu agit dans le monde et que Jésus Christ seul peut mettre les hommes debout. Pour ceux qui s'engagent dans ce sens, cette foi devient une certitude expérimentale. L'Esprit-Saint est à l'œuvre dans le cœur des hommes et dans les événements de l'histoire : il suffit de prendre, conscience de cette formidable réserve d'énergie par un regard contemplatif sur la vie, sans cesse éclairé par la Parole de Dieu et la confrontation fraternelle, et dégager en chacun la puissance de créativité du Christ ressuscité.

Cette mission se vit dans une petite communauté qui est vraiment issue d'un quartier et qui avance comme elle peut vers la constitution d'une fraternité chrétienne. L'effort des équipiers consiste à susciter ces petits groupes, à réunir des hommes et des femmes, liés déjà par une affinité spirituelle et à les accompagner humblement et lucidement sur le chemin vers une véritable communauté d'Église.

III. L'équipe apostolique.

Partout où ils sont implantés, les équipiers vivent en petits groupes de trois ou quatre⁹⁰. Le choix de la vie d'équipe n'est pas tant inspiré du principe de la communauté religieuse que de la logique évangélique de l'annonce de la Parole : la fraternité est toujours le signe de la présence du Seigneur Jésus et de l'envoi en mission par lui, ainsi que l'instrument pour susciter la communion.

Jacques aime distinguer ce qu'il appelle « l'être » de l'équipe et son ministère, soulignant à quel point il faut tendre à garder un équilibre entre ces deux réalités. Il faut savoir, au milieu d'une foule d'activités, investir du temps dans la recherche d'une vie fraternelle véritable,

⁹⁰ Voir ce qui concerne l'équipe, instrument d'apostolat, pp, 90-96.

acceptant de donner gratuitement de longs moments à la prière personnelle et commune, à la révision de vie, à la réconciliation entre soi.

Ces priorités, dans le concret, vont demander du temps et des efforts, vont capter de l'énergie, mais en contrepartie ces priorités donnent vie et cohérence au ministère de l'équipe.

Autrement dit ce n'est pas Pierre, Paul, Jacques et Jean, chacun dévoué, chacun plein de qualités merveilleuses (tant mieux s'ils les ont) qui sont signe de la présence de Dieu, c'est Pierre, Jacques et Jean réunis dans une équipe. C'est à cela que nous donnons la priorité⁹¹.

De plus en plus aussi, les équipes cherchent à être un foyer de vie chaleureux et accueillant, un espace d'amitié et de prière où les visiteurs se sentent reconnus et où ils peuvent pressentir la présence de celui qui les rassemble.

IV. Les attitudes fondamentales de l'équipier.

Amitié et sens de la personne.

Avec une insistance frappante, on revient sur le regard de foi à porter sur chacun : considérer tout être comme unique, aimé par Dieu d'une affection chaque fois personnelle. Les gestes et les paroles doivent traduire une admiration qui rejoint chacun au cœur de ce qu'il est aux yeux de Dieu. Par l'engagement au célibat, les équipiers veulent être les porteurs d'un amour simple et fort pour chacun. En donnant une place importante à l'accueil dans les équipes, ils révèlent le souci d'entrer en contact simple avec tous.

Tandis que l'anonymat guette les individus, la Mission Pierre-et-Paul se donne comme premier témoignage de traduire dans les faits ce qu'est l'homme dans la pensée de Dieu : une personne digne de respect, un fils aimé du Père. Par leur confiance dans les possibilités de tout être, leur souci de rencontrer et d'aimer chacun au-delà des catégories qui l'emprisonnent, leur désir d'oeuvrer pour la création de communautés humaines, les équipiers veulent affirmer la dignité de la personne.

Pour le croyant comme pour l'incroyant, l'amitié est le premier sacrement, le signe que Dieu existe et qu'il est tendresse. Sans cette attitude fondamentale du missionnaire, vide est l'annonce de l'Évangile. Par cet accueil bienveillant, la prédication sur le mystère de Dieu peut rejoindre l'homme concret et éveiller en lui une adhésion de foi.

Particulièrement vive doit être chez le missionnaire l'estime des petits et des pauvres. Il faut savoir se mettre à l'école des humbles qui, dans leur simplicité, sont de plain-pied avec l'Évangile, souvent sans le savoir, et accueillir toutes les richesses présentes dans ceux qui vivent sans théories préconçues, dans la souffrance et les difficultés. Écouter le pauvre et recevoir de ses mains l'Évangile : ce ne sont pas des mots, mais une attitude profonde qui inspire l'effort missionnaire.

Loin de limiter leur horizon apostolique, cette préoccupation fondamentale peut ouvrir les équipiers à une juste perception des problèmes économiques et sociaux. Loin de détourner leur attention des dimensions politiques de la vie, elle donne à leur action une envergure, une

⁹¹ Conférence, 21-22 mai 1973.

profondeur humaine, une efficacité qui proviennent de la manière dont elles atteignent la liberté et le coeur de l'homme concret.

Pauvreté et travail manuel.

La pauvreté de fait et la petitesse intérieure sont la conséquence visible de la foi ; elles caractérisent l'apôtre qui attend tout de Dieu et veut témoigner de lui parmi ses frères.

Le missionnaire s'engage à la pauvreté volontaire parce qu'il désire s'appuyer sur la Parole et l'action de Dieu ; il choisit de travailler de ses mains pour faire sienne la condition des nombreux travailleurs, pour leur annoncer l'Évangile d'une façon désintéressée, pour redonner à ce labeur toute sa valeur.

Jusqu'à présent, la place du travail manuel dans l'effort apostolique de la M.O.P. n'a été évoquée que de façon indirecte. Quelles sont les raisons d'être de ce choix ?

Le travail manuel est avant tout le moyen d'un contact privilégié avec les plus pauvres. Signe d'une présence au monde et d'une pauvreté réelle, il montre clairement que le missionnaire est animé par le souci d'une véritable communauté de destin dans le partage de ce qui est le lot quotidien de la majorité des gens. Les événements ont montré que seul le travail manuel peut renouer un lien vital avec les hommes et les femmes du prolétariat totalement éloignés de l'Église, parce qu'il permet de porter ensemble le poids du labeur et de retrouver là une relation fraternelle, semblable à celle que Jésus a voulu faire naître en s'incarnant parmi les humbles. Ainsi, dans une confiance retrouvée, le missionnaire peut redevenir témoin de Dieu.

L'équipe vit uniquement du salaire de certains de ses membres, et consacre toutes les autres ressources à la diffusion de la foi (par exemple des instruments de catéchèse pour la communauté) ; cela permet de présenter gratuitement l'Évangile et les sacrements et d'authentifier le désintéressement total des apôtres dans leur mission.

Un dernier motif justifie cette option : au milieu des hommes, elle réhabilite le travail que le Christ lui-même a choisi de pratiquer durant une grande partie de sa vie.

Si le travail manuel est la condition normale de vie pour les équipiers, il n'est pas un absolu ; c'est surtout un instrument au service de l'évangélisation. Le missionnaire au travail désire être un « permanent de la Parole » dans son milieu de travail et il choisit ses divers engagements à la lumière de cette priorité nettement soulignée. Il garde souvent l'une ou l'autre activité apostolique. Par ailleurs, si l'animation de la communauté de quartier ou l'accueil dans l'équipe demande, après un temps d'insertion, qu'un équipier soit davantage disponible, l'un ou l'autre se libère totalement ou partiellement dans ce but.

La révision de vie.

Le désir de rendre toute l'existence et l'action véritablement évangéliques par leur confrontation avec la Parole de Dieu et grâce à la fraternité vécue au sein des équipes de la M.O.P., donne une importance particulière à la révision de vie.

Elle est considérée comme le moment primordial et indispensable où l'équipe se réunit au nom du Seigneur et à l'écoute de son appel.

Chacun essaye d'y être vrai avec lui-même, sans masque devant ses frères, transparent devant Dieu. Dans l'honnêteté du partage, il rend compte à l'équipe de ce qu'il vit, acceptant d'élucider en toute loyauté ses attitudes et ses engagements. Cet aspect de vérification et de

perfectionnement personnels n'est pas l'unique objectif de la révision de vie. Ce moment de discernement communautaire dans la prière et l'humilité est un temps fort où l'équipe construit l'unité de l'Eglise en s'exerçant à une charité toujours en éveil. Cette réunion régulière est en quelque sorte le baromètre qui indique la vitalité intérieure d'une équipe et la vérité de son engagement missionnaire.

Dans un climat de liberté, de patience et d'accueil bienveillant, il s'agit pour les équipiers de devenir attentifs en profondeur aux événements et aux personnes qui forment la trame de chaque journée. Resituer joies et difficultés de la mission dans le plan de Dieu, apprendre à tout regarder à la lumière de l'Évangile et avec les yeux mêmes de Jésus, tels sont les objectifs d'une véritable révision de vie.

Cette exigence de lucidité et de pureté qui demande dépouillement et simplicité libère intérieurement pour l'action, ouvre sans cesse à une communion plus réelle entre les équipiers et avec tous les hommes.

Chaque jour, un bref regard sur ce qui a été vécu et chaque semaine une révision de vie préparée avec soin sont des éléments essentiels dans le rythme d'existence de la M.O.P.

La foi en l'Eglise.

Jacques a pu dire que la M.O.P. est fondée sur « un réflexe d'obéissance à l'Eglise ».

Son histoire personnelle et la fondation de la Mission Pierre-et-Paul en disent long sur ce désir d'aimer profondément l'Eglise, y reconnaissant le Corps du Christ au-delà des faiblesses et des incompréhensions qu'on y rencontre.

Durant de longues années, il a vécu la difficulté de contact avec les autorités ecclésiastiques ; il a souffert des lourdeurs d'un gouvernement peu ouvert aux problèmes concrets posés par la vie et la rencontre des hommes. Dans un effort inlassable et toujours bienveillant il a tenu cependant à rester en relation confiante avec les instances romaines et à leur apporter informations et suggestions.

Au moment de l'interdiction du travail des prêtres, il a voulu accepter pleinement cette décision, y reconnaissant la possibilité d'une purification de l'action missionnaire entreprise.

Dans la foi réaliste et l'humour qui le caractérisent, il a pénétré de plus en plus le mystère surnaturel de l'Église, de cette communauté d'hommes et de femmes fragiles et limités à qui Jésus Christ confia la responsabilité d'annoncer son Évangile à toutes les nations. Il a voulu partager sans tricherie la recherche tâtonnante de l'Église, acceptant concrètement que son effort d'évangélisation soit mené dans une unité sans équivoque avec la hiérarchie et tout le peuple de Dieu.

Parmi les textes qui expriment la raison profonde de cet attachement à l'Église, en voici un qui paraît significatif :

L'évangélisation vient de Dieu, c'est la démonstration première et fondamentale de notre foi que d'agir dans l'unité et la communion avec l'Église. Oublier ou mépriser cette vérité quelles que soient les circonstances ou les excuses dont nous pourrions nous parer, c'est à

l'instant même, fabriquer de la fausse monnaie et émettre une évangélisation semblable à un chèque sans provision⁹².

L'attachement forgé à travers beaucoup de souffrances demeure une des attitudes fondamentales de la M.O.P. Les équipiers choisissent délibérément une adhésion lucide et responsable à l'égard de l'autorité ecclésiastique dont ils reçoivent leur mandat ; ils veulent collaborer avec l'évêque dans la confiance et la communion. Le choix de saint Pierre comme patron exprime ce désir :

La Mission est placée sous le patronage des saints apôtres Pierre et Paul et sous la protection de Notre-Dame des petits et des pauvres.

A saint Pierre, les membres de la Mission demandent de leur donner l'intelligence du mystère de l'Église et de les garder dans l'attachement à la hiérarchie et au siège de Rome de qui ils tiennent leur être missionnaire. Ils se rattachent également à saint Paul dont la vie, les sentiments apostoliques, la pensée-force, la doctrine doivent être aussi proches d'eux que s'il vivait de nos jours⁹³ !

Prière et étude.

Après tout ce qui a été dit du projet de vie apostolique de la Mission Pierre-et-Paul, il n'est pas étonnant qu'on insiste sur une prière et une étude sérieuses. Inséparables l'une de l'autre, celles-ci sont la source immédiate de la rencontre personnelle avec Dieu ainsi que de l'activité missionnaire :

Un amour vrai de Dieu rencontré comme personne et le tout de notre vie. Cela a l'air évident, mais il se trouve qu'un nombre important d'hommes considèrent Dieu plutôt comme quelqu'un à servir que comme un être à aimer. Cela se traduira ensuite en actes dans la prière et l'étude⁹⁴.

La place assignée à un rythme de prière journalier, hebdomadaire et mensuel dans la structure interne de la Mission ainsi que la décision de passer fréquemment le mois d'août à la Trappe de Cîteaux est révélatrice du désir d'enraciner la vie des équipiers dans la contemplation par la relation vivante au Seigneur, par un contact approfondi avec la Parole de Dieu, par l'Eucharistie et le regard de foi sur les personnes et les événements.

Nous ne passerons jamais trop de temps à nous mettre en face du trop grand amour de Dieu et de son Christ, en face du mystère « caché durant les siècles » et caché encore à tant d'hommes aujourd'hui mais à nous révélé, de cet amour se concrétisant dans le don de la Bible, Parole de Dieu, de l'Eucharistie, présence continuée du Christ, de la Mère de Jésus comme notre « supplément universel », de l'Église comme réalité qui nous englobe, nous transforme en Peuple de Dieu et nous guide.

Ce qui est le plus nécessaire pour affronter, non en paroles, mais en actes, les problèmes illimités et démesurés d'aujourd'hui, ce sont les convictions, l'intensité de certitude de ces

⁹² *Comme s'il voyait l'invisible*, p. 164.

⁹³ Statuts de la Mission Ouvrière Saints-Pierre-et-Paul, P. 8.

⁹⁴ Note inédite.

mystères, et ces convictions et cette intensité ne peuvent naître qu'en s'approchant en silence du feu brûlant et jamais consumé du buisson ardent⁹⁵.

Non seulement les exigences d'une vie spirituelle, mais celles de l'annonce de la Parole appellent de sérieuses études théologiques et scripturaires. Fort est l'accent mis sur la nécessité pour chacun de continuer à mener un travail intellectuel, malgré la fatigue du labeur et l'abondance des tâches d'évangélisation. C'est même surtout la perpétuelle nouveauté des situations rencontrées par cette vie en pleine pâte qui exige une réflexion constante ressourcée dans l'Écriture, la théologie, la pensée de l'Église.

Les missionnaires veulent être des hommes de certitude, d'autant plus audacieux et ouverts qu'ils sont ancrés à l'essentiel de la doctrine chrétienne :

Nous avons une belle vocation à remplir : être des gens de certitude, des gens de la maison aux mille fenêtres qui laissent entrer toutes les lumières, ne craignant ni les vents, ni les pluies, parce que les piliers sont de béton et d'acier⁹⁶.

Solidaires et non similaires.

Missionnaires immergés au milieu des hommes dans une communauté de destin réelle, les équipiers de la M.O.P. doivent assurer constamment un difficile équilibre entre le partage de vie avec le milieu déchristianisé et les distances à prendre vis-à-vis de lui au nom de la foi⁹⁷.

Souvent, par son éducation antérieure, sa nationalité et surtout par sa foi et sa consécration à Dieu, l'apôtre est grandement différent de ceux avec qui il travaille. La tentation si forte de vouloir être comme les autres dans la peur de se couper d'eux, peut conduire à fausser le sens de sa présence et à vicier ses choix. Car il faut beaucoup de loyauté et d'humilité pour s'assumer au départ et pour accepter d'être fondamentalement étranger ; il faut aussi beaucoup de courage et d'imagination pour poser des actes qui, sans compromission, signifient authentiquement l'absolu de Dieu.

L'action missionnaire a ses lois propres, tellement contraires à l'esprit du monde. La solitude et la faiblesse sont, depuis le choix d'Israël par Yahvé, la condition normale des témoins transparents à une action de libération qui les dépasse. Depuis le Christ, la croix, l'épreuve et la souffrance, restent les moyens par lesquels les disciples sont victorieux du mal et ouvrent les hommes à la présence de Jésus Christ, le Sauveur.

C'est dans l'attitude même du Seigneur, qui a voulu vivre dans le monde sans être du monde, que le missionnaire cherche les critères de sa manière d'agir. Aussi, une fois de plus, à cause du niveau de profondeur de leur mission, c'est dans la contemplation et le discernement fraternel de la volonté divine, grâce à un échange et non dans quelques règles extérieures ou héritées du passé que les équipiers de la M.O.P. puisent la liberté, l'audace, la joie de vivre l'Évangile.

⁹⁵ Les cieux ouverts, p. 175.

⁹⁶ *Les cieux ouverts*, pp. 194-195.

⁹⁷ Voir ce qui a été dit de la *communauté de destin* et plus spécialement ce qui concerne le piège de la double fidélité, pp. 70-80.

CHAPITRE II

Une formation renouvelée du croyant : l'Ecole de la Foi

I. Pourquoi créer une école nouvelle ?

Le choc qui a poussé Jacques à concrétiser les lignes d'un nouveau style de formation s'est produit au Brésil.

De 1965 à 1968, il vit la plus grande partie du temps à Osasco. Là, il découvre un peuple extraordinairement prêt à accueillir la Parole et passionné par l'Evangile. Les gens se regroupent dans des sectes vivantes animées par des pasteurs protestants très humbles, issus du milieu d'eux. En contraste, il perçoit la stérilité de maints efforts missionnaires des prêtres catholiques, ainsi que le véritable raz de marée qui les entraîne vers des engagements politiques et sociaux. Lors d'une rencontre de prêtres, il est frappé par l'intervention de l'un d'eux, réalisant qu'il avait choisi le sacerdoce comme un métier et non comme un partage de vie avec Jésus Christ.

De plus en plus persuadé qu'il n'y a jamais eu de véritable annonce de la Parole au Brésil, il est confirmé dans cette impression lorsqu'il se rend au Canada :

Mon voyage et des conversations diverses m'inclinent à penser - mais peut-être suis-je sévère -, que la Parole de Dieu n'est pas écoutée ni entendue, mais noyée dans l'inflation de nos propres discours, plans d'après-Concile, politiques de tous bords. Ce n'est pas étonnant, on passe d'une religion sociologique et ritualiste à une autre religion non moins sociologique mais aux rites sécularisés. Mais le mystère du Seigneur Jésus, n'est ni reconnu ni pénétrant les coeurs⁹⁸.

La Pentecôte 1968 reste un événement historique et spirituel marquant pour la naissance de l'Ecole de la Foi. A cette date, alors que s'exprime notamment en France et un peu partout la soif de jeunes écoeürés par la société dans laquelle ils vivent, se tient une sorte de première session de l'Ecole de la Foi. Avec Anne Roy, vivant elle-même dans une favella de Rio et confidente des ébauches de projet concernant l'Ecole, il réunit une douzaine de missionnaires insérés dans le peuple. Dans l'échange de leurs expériences et dans la prière, germe et grandit une certitude : il faut faire renaître une race d'évangélistes à l'image de saint Paul, tout à tous pour être annonciateurs de la Parole. Il faut des hommes et des femmes prêts à miser totalement sur l'Evangile et, en une sorte de pari, à croire que vivre de Jésus Christ et comme Lui, est la véritable source de libération humaine. Plusieurs des participants à cette véritable « réunion de Pentecôte » avaient réalisé des catéchèses à domicile, expérimentant la force de la Parole lue ensemble et vécue dans les événements du quartier, qui eux aussi devenaient appels de Dieu.

Une lettre personnelle du Père Voillaume, parlant de la crise de l'Église et de la déficience dans la formation des prêtres, lance à Jacques un appel direct : il faut une révision profonde de la formation missionnaire, « c'est à toi de faire cela ».

⁹⁸ Lettre personnelle.

Lors d'un voyage à Rome, il en parle à son ami, Mgr. Baron, et il s'entend répondre : « Mais il y a trente ans que vous pensez à cette Ecole... » Depuis sa conversion en effet, il ne cesse de penser à une nouvelle formation de serviteurs de l'Evangile : dès 1951, il a réalisé un centre religieux à Saint-Maximin. De plus en plus la formation des équipiers de la M.O.P. l'a obligé à préciser les grandes lignes d'une spiritualité apostolique.

Toutes ces circonstances l'amènent à prendre une décision : en juillet 1968, il quitte le Brésil et se consacre à la fondation de l'Ecole. Quelques temps après, en octobre, il écrit :

Et aussi que les hommes et les femmes sont dans une attente profonde de la foi comme aussi de sa compagne inséparable « la tendresse de Dieu se répandant en nos cœurs » et s'incarnant en une tendresse fraternelle⁹⁹.

Pendant six mois de contacts, de réflexions, de prière, Jacques prépare des projets quant au style de vie, aux grandes orientations de l'Ecole. E rencontre le Père Voillaume, les Petits Frères de l'Evangile, divers professeurs de Fribourg, des personnalités romaines, quelques exégètes et théologiens. Dans la patience et l' « obéissance de la foi » se dessine peu à peu le visage de l'Ecole.

A Pâques 1969, Anne Roy, le Père Jean Kaelin et Jacques Loew se retrouvent à Rome pour élaborer le programme des cours. En octobre, l'Ecole de la Foi s'ouvre à Fribourg. Quelques équipiers de la M.O.P., des Petits Frères de l'Evangile, quelques religieuses de différentes congrégations sont réunis ; dans des locaux rudimentaires et avec des moyens de fortune, débute la première année de formation.

Le 10 mars 1972, Jacques rencontre Paul VI à propos de cette réalisation. Le Pape se montre très préoccupé de l'évangélisation, surtout celle des pauvres, et il encourage nettement la recherche de son interlocuteur, exprimant son désir de voir l'Ecole se stabiliser et définir plus clairement son but. « La méthode est bonne. Il faut continuer et affermir. » Il souhaite qu'une certaine « institution » puisse en assurer la continuité.

II. Les intuitions fondamentales.

Alors que Jacques vient de quitter le Brésil, il écrit ces quelques lignes, où, dans une vue intuitive, il livre en vrac ce que seront les principaux axes de l'Ecole :

Notre conversation, comme vous le verrez, est partie de la définition de l'Ecole de la Foi que Mgr Baron m'a demandée à brûle-pourpoint. Et alors je lui ai dit

« qu'il s'agissait pour nous de faire des hommes et des femmes heureux d'annoncer Jésus Christ ». Il est bien certain aussi que cette Ecole de la Foi doit être l'Ecole de la contemplation car la contemplation est justement ce regard de foi qui se prolonge et qui illumine tout les êtres. Il faut aussi que cette Ecole de la Foi soit l'école de la communauté car nous voyons - et c'est un des grands thèmes de la Bible - que le plan de Dieu se réalise toujours dans l'humanité au profit de l'immense foule des hommes mais à travers un groupe restreint, quand ce n'est pas un seul homme ou une seule femme, comme la Vierge Marie.

Il est donc, je crois, très important que les élèves de l'Ecole se rendent compte que, même si tout semble s'écrouler autour d'eux, tout dépend de leur fidélité. Le cardinal Journet que je voyais ces jours-ci, en arrive vraiment à cette vision de l'Église, qui est à la fois le « petit

⁹⁹ Lettre personnelle.

reste » fidèle et l'immense « peuple de Dieu », non pas infidèle - même s'il l'est parfois - mais très ignorant et qui est au fond conduit, ou plus exactement illuminé à travers le petit reste fidèle¹⁰⁰.

Quand il s'agit de présenter le projet de l'Ecole lors de sa fondation un an plus tard, l'objectif est ainsi formulé : « Faire des hommes et des femmes heureux, aujourd'hui, de vivre et d'annoncer le mystère de Jésus Christ. »

Le but premier n'est donc pas de former des enseignants, des dogmaticiens, des exégètes, ou même des catéchètes, mais bien des évangélisateurs qui, imprégnés du dynamisme apostolique des disciples proches de Jésus, veulent transmettre cette Joyeuse Nouvelle. Il s'agit de préparer des « annonceurs » de l'Évangile qui auront à le vivre dans les milieux où ils seront insérés. Nous retrouvons le double objectif missionnaire qui a inspiré la réalisation de la M.O.P. : proclamer la Parole et être animateur de communautés à taille humaine :

Dans un contexte tout différent mais dans la même fidélité à l'Évangile et l'attention à chaque personne, des communautés sont nées également à Port-de-Bou-. Et c'est dans le même esprit, en union avec les Frères de l'Évangile et une douzaine d'autres groupes missionnaires, que l'Ecole de la Foi a été fondée à Fribourg pour aider ceux qui, laïcs ou religieux, sont appelés à susciter de telles communautés partout dans le monde¹⁰¹.

A côté d'instituts ou de facultés universitaires plus nettement orientés vers un enseignement scientifique et pastoral, l'Ecole prend une « optique contemplative et évangélique ». Jacques Loew et ses collaborateurs veulent assurer une formation doctrinale sérieuse ainsi qu'une étude des questions permanentes ou modernes posées à la foi, mais désirent que cette part d'information ne soit pas séparée d'un engagement dans une vie de prière, un don de soi à la suite de Jésus et un amour concret des autres.

L'évangélisateur apprend, dans un constant souci de soumission à l'Esprit, à la fois la connaissance personnelle et vivante du Seigneur Jésus et le regard de foi qui pénètre le sens profond du monde et de l'existence humaine. Pendant deux ans, chacun refait comme dans la primitive Ecole de la Foi, le groupe des disciples de Jésus, le chemin de la conversion à la folie des Béatitudes et se laisse simplement saisir par le don de Dieu qu'il se prépare à proposer en partage.

Ce temps de désert fait de lui un « contemplateur », un récepteur des promesses de Dieu avant d'être à son tour envoyé ; il ancre en lui les certitudes qui lui donnent solidité et liberté :

L'Ecole de la Foi est ainsi une école des racines, c'est une école de l'enracinement. Après, on pourra transplanter l'arbre, ce sera peut-être un baobab en Afrique, un érable au Canada bien sûr, autre chose ailleurs, mais si l'arbre est bien enraciné, il vaincra les tempêtes et ne s'en portera que mieux.

Si Jacques Loew souhaite prendre des distances à l'égard d'un style universitaire, c'est qu'il a le souci de sortir de l'abstrait et de l'intellectualisme qui guettent la théologie. Il désire faire entrer l'évangélisateur dans la lignée des croyants qui gardent ardente et contagieuse la recherche de Dieu.

¹⁰⁰ Lettre personnelle du 20 novembre 1968.

¹⁰¹ Les cieux ouverts, p. 219.

Pour nous délivrer des systèmes, des abstractions, des idéologies, des mythes, il nous faut revenir à des personnes. Alors nous sommes en plein coeur de la rénovation de la vie religieuse d'aujourd'hui, en plein coeur de la catéchèse d'aujourd'hui, et en plein coeur du projet de l'Ecole de la Foi.

Pour sortir des abstractions, nous avons la Parole de Dieu, et nous avons l'Église. C'est cette expérience de la Parole de Dieu que nous avons à faire, non pas seulement pendant les deux ans de Fribourg, mais tout au long de notre vie. Quelque chose qui pénètre au fond de notre coeur comme un bistouri à deux tranchants, ça ce n'est pas de l'idéologie, ça fait parfois mal...

Et cette Parole de Dieu nous est donnée non pas dans un livre, mais à travers des hommes, des événements, une histoire. Elle est vivante, elle nous est venue à travers la vie, les déménagements, les larmes, les rires, à travers l'adultère, à travers tout ce que nous pouvons nous aussi commettre. Et cette Parole de Dieu aboutit au Verbe qui est chair, à une Personne, à Jésus.

Pour sortir des abstractions et des idéologies, nous avons aussi l'Eglise. L'Eglise n'est pas une abstraction ; elle est composée d'hommes, de personnes, de Paul VI, du chrétien qui est avec nous, à l'église, à côté de nous. Mais pour que cette Eglise soit visible et accessible, LI faut qu'elle soit découverte à travers une communion fraternelle d'hommes : que cette communion fraternelle soit la communion du foyer, l'époux, l'épouse, les enfants, première cellule de l'Eglise visible et accessible d'un foyer chrétien ; que ce soit l'équipe de vie apostolique. Gardons présentes ces deux vérités que je vous propose : Parole de Dieu, Eglise, elles sont à la fois les plus simples et les plus radicales du mystère chrétien, mais ces vérités ne toucheront nos contemporains que si elles sont portées à l'incandescence¹⁰².

III. Le style de vie de l'Ecole.

Pour expérimenter cette « connaissance savoureuse et authentique de Dieu en Jésus Christ », qui est la raison d'exister de l'Ecole, Jacques et ses collaborateurs ont pris délibérément trois options qui modèlent le style de vie de ce centre de formation : l'écoute de la Parole, la célébration liturgique de la foi, la vie fraternelle. Ces choix, clairement définis, sont présentés aux futurs candidats et doivent être lucidement acceptés au départ. La participation ne se limitant pas à suivre des cours, il est exigé que chacun se libère de toute activité pendant les deux années que comporte le cycle de formation. Toutefois il est conseillé aux participants de consacrer quelques heures par semaine à un travail ou à un service régulier.

L'écoute de la Parole.

En tout cas, il me semble que nous pourrions donner un bonheur immense à ceux qui viendront à l'Ecole si nous savons les faire entrer dans la Bible. Alors, ils seront vraiment les hommes de la Parole et ceux qui transmettront le Mystère à d'autres, dans la joie¹⁰³.

L'étude de la Bible se fait bien sûr à travers les cours qui occupent une place importante. Cependant, une connaissance plus vitale demande l'assimilation personnelle de ces matières dans la contemplation silencieuse et le partage communautaire.

¹⁰² Conférence, 21-22 mai 1973.

¹⁰³ Lettre personnelle du 20 décembre 1968.

C'est pourquoi la prière contemplative est première et informe le reste. Savourer l'Écriture dans une humble écoute demeure le seul moyen d'entrer dans le Mystère de Dieu.

Nous sentons à quel point il y a là une approche toute nouvelle de l'être tout entier qui entre dans la connaissance par une attitude « en creux » bien plus que par une attitude « en prise » sur une matière d'étude.

Cette attitude « en creux » du croyant de la Bible se traduit par l'appel impatient mais serein qu'il lance à son Dieu dont il attend la réponse « comme le veilleur attend l'aurore ». Notre vie de foi est moins une recherche qu'un accueil de Dieu qui nous parle, et une école de la foi est d'abord une école de l'écoute de cette Parole : on cherche moins à dominer un sujet qu'à se laisser surtout dominer par le sujet qui nous parle, Celui qui est Vérité et Vie¹⁰⁴.

Les candidats savent à l'avance qu'ils s'engagent à poursuivre un effort d'approfondissement dans un certain climat de silence et selon un rythme de vie qui laisse des moments à la prière quotidienne et à des temps de désert. Ils acceptent de se rencontrer régulièrement, par petits groupes prolongeant les cours et dans leur équipe de vie, à ce niveau très personnel où l'Évangile les atteint et transforme leur vie.

La célébration liturgique de la foi.

Dans une communauté rassemblée pour la recherche du Seigneur, il est normal que la célébration liturgique soit un temps fort. Actualisation de l'événement pascal et de l'attente de Jésus-Christ, elle demande à être vécue ensemble.

Les disciples de l'École s'attachent à chercher, soit en équipe restreinte, soit en groupe plus nombreux, une liturgie qui soit un signe vraiment expressif du mystère de Dieu et réellement proche de la vie. Les futurs animateurs de communauté de base sont ainsi préparés à leur mission de créer là où ils vivent une liturgie qui célèbre la communion fraternelle très simple et quotidienne et le Seigneur qui la noue en profondeur.

La vie fraternelle.

La visée de l'École laisse deviner que la vie d'équipe y prend une grande place¹⁰⁵.

Travail intellectuel, écoute de la Parole, célébration liturgique appellent une vie très communautaire qui se réalise en groupes restreints.

Cependant, ce qui constitue l'originalité de l'École, c'est la répartition des disciples en petites équipes de vie, de trois à six membres, logées un peu partout dans les vieux quartiers et les H.L.M. de Fribourg. Ces petites cellules sont des lieux où chacun apprend combien est riche et exigeante une existence partagée quotidiennement, lorsqu'on accepte d'être sans fard devant les autres, profondément vrai surtout dans l'échange de foi et la révision de vie.

Les évangélistes se préparent de cette façon à être des noyaux de petites équipes qui animeront des communautés de base.

¹⁰⁴ A. Roy, *École de la Foi*, fascicule de présentation.

¹⁰⁵ Voir à ce propos ce qui est dit de *L'équipe, instrument d'apostolat*, pp. 90-96.

Une ancienne ' ayant participé aux deux premières années de formation de l'Ecole, exprime la recherche qu'elle y a entamée et l'effort apostolique qu'elle poursuit actuellement au Brésil dans ce sens : « J'ai eu la chance de rencontrer ici une équipe de la M.O.P. qui aide à vivre l'idéal reçu à Fribourg, en cheminant dans la même ligne d'évangélisation, c'est-à-dire dans une vie simple d'amitié, afin de pouvoir annoncer à des amis l'Ami. Notre communauté est en train de se souder autour de la Parole de Dieu ; cela va lentement mais solidement. Il n'y a pas d'autre manière pour fonder les piliers d'une communauté de base, sinon avec l'Evangile que chacun va enraciner dans sa propre vie. (...) L'approfondissement de la Parole de Dieu et la vie d'oraison est une des préoccupations de notre équipe. C'est évident qu'une vie ainsi engagée oblige à de vrais efforts et ce n'est pas facile, mais nous sommes convaincus que c'est seulement ainsi que nous pourrons cheminer avec le peuple pour aboutir à une vie plus près du Christ. »

IV. Le programme de l'enseignement.

Le choix du programme des matières est guidé par le désir de faire voir l'évolution du mystère du salut, unifié en la personne de Jésus-Christ, de le comprendre en profondeur et d'en confronter l'interprétation avec des connaissances philosophiques sérieuses.

L'histoire du salut depuis Abraham jusqu'à Paul VI constitue l'ossature des cours¹⁰⁶. Le déroulement des interventions de Dieu et des réponses de foi et d'infidélité qui ont jalonné la route du Peuple de Dieu depuis la naissance d'Israël jusqu'à la venue du Christ déterminent la structure de la première année. L'histoire de l'Eglise est le canevas de la seconde année. Sur cette étude se greffent les questions de théologie, les problèmes philosophiques, la réflexion missionnaire et la formation liturgique poursuivies. Des sessions courtes abordent des sujets divers, comme par exemple les problèmes du développement, la prostitution, la littérature, la prière... Ces compléments apportés par des personnes compétentes dans des domaines très divers étoffent le programme de base.

Au cours de cinq ans d'expérimentation cette méthode historique centrée sur la découverte de Jésus Christ a montré qu'elle pouvait former les disciples à une pensée rigoureuse et cohérente, attentive à une perception dynamique du dessein de Dieu dans le monde. Elle donne, semble-t-il, de saisir vitalemment ce qu'est la Tradition et d'acquérir cette sorte d'instinct qui, comme l'aiguille de la boussole, oriente le chrétien parmi tous les vents de doctrine.

Pour ce qui est de la technique de travail, l'Ecole recourt à de l'enseignement magistral, du travail de groupe, des études personnelles. Pour encadrer les étudiants au cours de leur cheminement, elle dispose de professeurs mais aussi d'accompagnateurs et d'accompagnatrices qui participent à la réflexion des groupes et à celle des personnes, évaluant régulièrement l'effort poursuivi.

V. Des perspectives d'avenir.

Dès le début Jacques a voulu l'Ecole ouverte à tous - chrétiens, prêtres, religieux qui acceptent ces options fondamentales. Cette orientation de départ explique la divergence qui naît dès les premiers mois avec les Petits frères de l'Evangile et le Père Voillaume. Celui-ci avait pensé l'Ecole davantage comme un séminaire rénové et capable d'offrir une formation plus adaptée et plus poussée à des religieux. Jacques souhaite davantage atteindre des évangélistes, hommes et femmes, célibataires et foyers, désirant se former à un apostolat de

¹⁰⁶ Voir ce qui est dit de *La référence à la Parole*, pp. 107-112.

plein vent. Il espère cependant offrir un premier cycle pour des candidats au sacerdoce qui peuvent trouver là une formation spirituelle et une éducation à la foi favorables pour entamer des études théologiques.

Au départ aussi, il désire créer en Suisse un centre qui serve de prototype à d'autres réalisations, surtout dans des régions du Tiers-monde, par exemple en Inde ou en Amérique latine. Fribourg est une étape vers d'autres foyers de formation, modifiés selon les circonstances locales. Les disciples, venus des cinq continents et certains avec cet objectif précis, augurent certainement de la fondation de nouveaux centres où serait offert cet approfondissement.

Sans doute une formation qui exige deux années de retrait par rapport à toute autre activité sera-t-elle davantage réservée à des religieux ayant consacré leur vie à l'évangélisation ou à des chrétiens qui choisissent très nettement cette orientation. N'évolue-t-on pas également vers d'autres formules ?

Déjà se réalise au Brésil une « petite Ecole de la Foi », selon l'expression portugaise « Escolinha da Fé ». Une ancienne disciple travaillant avec une équipe de la M.O.P. à Salvador de Bahia, met sur pied une formation adaptée aux gens du quartier. Une petite cinquantaine d'hommes et de femmes à peine alphabétisés se réunissent, sept dimanches consécutifs chaque fois, pour plusieurs cycles d'introduction à l'histoire du Peuple de Dieu à travers la Bible et l'histoire de l'Église. « Nous sentons que le peuple a besoin de connaître l'histoire du salut pour mieux assimiler le message de l'Évangile. »

De multiples réalisations de ce genre pourront jaillir dans des milieux de vie divers.

De plus en plus aussi, des groupes de chrétiens s'adressent à l'Ecole pour demander comment lire et comprendre la Bible et comment réaliser une communauté de base autour de la Parole. On espère constituer un matériel de fiches qui pourra servir à guider des équipes déjà rassemblées et à la recherche d'une vraie communauté de foi.

Des accompagnateurs ou d'anciens disciples animent aussi des sessions pour des groupes ou des communautés religieuses qui désirent entrer dans cette démarche apostolique. A travers des rencontres, des publications, se répandent les intuitions mises en acte dans l'Ecole.

Il est impossible de cerner ce que sera le visage de l'Ecole de la Foi d'ici quelques années, comment elle pourra approfondir la recherche avec les anciens, la manière dont elle s'étendra à d'autres, mais on peut deviner que contribuera de multiples manières à façonner des hommes et des femmes qui ancreront toute leur vie à la Parole même de Dieu, apportant au milieu de leurs frères la perle précieuse de la foi.



Qu'il s'agisse de la M.O.P. ou de l'Ecole de la Foi, il semble que l'enjeu et le fruit de ces réalisations qui prennent le départ est bien un certain style d'annonce de l'Évangile, une manière de propager la « rumeur de la Bonne Nouvelle » aujourd'hui, parmi des hommes qui sont à la fois très loin de Dieu et peut-être particulièrement proches d'une découverte expérimentale du Christ sauveur :

Ce qui manque à l'apôtre d'aujourd'hui pour accomplir sa mission, ce n'est pas tant le contact, nous l'avons souvent au-delà de ce que nous pouvons assumer, mais c'est l'enthousiasme de la certitude, c'est la persuasion que Dieu peut tout et qu'il n'attend de nous qu'un peu de foi, gros comme un grain de sénevé, pour couvrir le monde de sa présence.

Il est vrai que cette foi ne jaillit pas d'un coup. Je suis persuadé que le saint de demain - celui que nous préparons aujourd'hui dans une longue et nécessaire gestation - sera cet homme de l'absolu de Dieu, pour qui le « salut par le Christ » ne sera pas une formule de manuel, mais le cri même de l'homme qui, dans une catastrophe, hurle vers la seule issue possible dont il espère vraiment la vie¹⁰⁷.

Devant l'absence de Dieu, l'évangéliste n'a sans doute plus qu'une arme, aussi disproportionnée que le caillou que David lançait contre Goliath : celle de la découverte vitale, existentielle de la réalité de Dieu au cœur de sa vie. Libéré et transfiguré par cette certitude, l'apôtre devient un instrument, pauvre et faible, « sans prestige ni éclat », mais un instrument par lequel Dieu agit lui-même par une « démonstration d'Esprit et de puissance » qui seule peut éveiller la foi.

¹⁰⁷ Les cieux ouverts, pp. 85-86.

Tableau chronologique

1908

31 août, naissance de Jacques Loew à Clermont-Ferrand. Son père, docteur en médecine, et sa mère sont incroyants. Baptisé dans l'Eglise catholique et envoyé à l'école protestante du dimanche, J. Loew perd très jeune la foi. Il est élève au lycée de Nice, puis étudiant à la Faculté de Droit et à l'Ecole des Sciences politiques de Paris.

1929

Il professe comme avocat au barreau de Nice jusqu'à son entrée chez les Dominicains.

1932

Au cours d'un séjour en sanatorium en Suisse, il retrouve l'Evangile.

Pâques : lors d'un séjour chez les Chartreux à la Valsainte, il découvre l'Eucharistie.

Octobre : abjuration et entrée dans l'Eglise catholique.

1934

Entrée au noviciat des Dominicains à Saint-Maximin, dans le Var.

1936

21 septembre : premiers vœux.

1939

Profession solennelle.

29 octobre : ordination sacerdotale.

I. Les premiers contacts en solitaire.

1941

Juillet : à Marseille, J. Loew collabore avec le Père Leuret et René Moreux à la fondation du mouvement « Economie et humanisme ». E est secrétaire de rédaction de la revue. Il rencontre Simone Weil. Décembre : il reçoit le feu-vert de l'Ordre pour travailler sur les quais.

1942

1er janvier : J. Loew touche sa première paye de docker. Il participe à l'action sociale bénévole à La Renaude, cité-centre d'hébergement à Marseille.

1943

J. Loew va vivre seul dans le quartier Peyssonnel.

Participant à la recherche en vue de réformes au niveau des structures du port, il poursuit l'étude sur la situation socio-économique des dockers et continue à collaborer à « Economie et Humanisme ».

Il entre en relation avec Madeleine Delbrêl.

Pentecôte : discours de Pie XII aux travailleurs l'Eglise se préoccupe des conditions sociales peu favorables à un développement humain et chrétien. J. Loew pourra dire que l'effort de Marseille est né à la lecture de ce message.

Août : évacuation du quartier Peyssonnel sur ordre des Allemands. Il va vivre dans une « cour » située boulevard Lafuente.

Septembre : il est à l'origine de la rencontre de trois jeunes femmes. Elles organisent la première équipe résidant dans un quartier à Marseille.

Octobre : quelques prêtres et religieux, qui se réunissaient régulièrement depuis 1941, sollicitent de

Mgr Delay la possibilité, pour certains d'entre eux, d'un essai de vie communautaire évangélique et missionnaire dans le cadre d'une paroisse ouvrière. Il dirige une *Enquête-logement de la ville de Marseille*, menée par une trentaine de jeunes chercheurs, dans le cadre des études d'*Economie et humanisme*. Première édition de *Les dockers de Marseille - Analyse type d'un complexe*.

1944

Premières améliorations de la situation professionnelle des dockers : assurance d'un salaire minimum fixe.

II Tâtonnements et crise : la Mission de Marseille.

1945

1^{er} novembre Mgr Delay confie à J. Loew et quelques prêtres la paroisse Saint-Louis dans la banlieue nord de Marseille. C'est le début de ce qui est appelé la Mission de Marseille : son originalité est l'union entre paroisse et mission.

1946

Mars : J. Loew est chargé de Saint-Trophime à La Cabucelle avec deux autres prêtres. Il continue le travail de docker.

Publication de *En mission prolétarienne*.

1947

A ce moment, sans s'être concertés, une cinquantaine de prêtres sont au travail en France.

3-5 février : journées missionnaires de la Tourette. A l'initiative de J. Loew et de « Economie et humanisme », ces journées rassemblent une cinquantaine de participants engagés, d'une manière ou de l'autre, dans la Mission ouvrière. Ces contacts révèlent déjà des divergences fondamentales.

Lettre pastorale de Carême du Cardinal Suhard, *Essor ou déclin de l'Église ?*; elle apparaîtra comme une préfiguration des vues de la constitution conciliaire sur l'Église dans le monde de ce temps. Loi votée par le Parlement sur le salaire de garantie des dockers. Offre à J. Loew d'aller à Moscou en délégation syndicale. Il refuse au nom de son option pour l'Évangile.

1948

Existence à La Cabucelle de petites communautés de voisinage autour de la Parole. La divergence de J. Loew par rapport à certains membres de « Economie et humanisme » s'approfondit. Il donne de plus en plus la priorité à l'évangélisation.

Février : Lettre pastorale du Cardinal Suhard, *Le sens de Dieu*.

1950

Crise à l'intérieur de l'équipe : perception différente du rôle du prêtre missionnaire. La Mission de Marseille est marquée dès son origine par le double drame du monde ouvrier : situation humaine tragique et éloignement de la foi. Les divergences quant à l'engagement apostolique préparent la dispersion des équipiers.

Trois tendances se manifestent :

1. Accent mis sur la vie de la communauté chrétienne en tant que telle, adaptée au mode de vie ouvrier. Dans cette ligne se situe J. Loew.
2. Engagement dans le monde ouvrier et les organisations du quartier.

3. Vie centrée sur l'usine avec participation active à la lutte syndicale.

1951

Certains prêtres de l'équipe reprennent leur autonomie.

Avril : Premier voyage de J. Loew à Rome, qui le confirme dans son option concernant le rôle du prêtre et de l'équipe paroissiale. Il y rencontre notamment Mgr Montini, alors chargé du dossier des prêtres-ouvriers. C'est le début d'une amitié.

Septembre. J. Loew, ainsi que la majorité des anciens équipiers, demande de reprendre sa liberté par rapport à la Mission de Marseille et continue son activité à La Cabucelle.

Quelques jeunes gens s'intéressent à sa recherche. Il crée à Saint-Maximin, avec les Petits Frères de Jésus et les Dominicains, un Centre religieux missionnaire où il donne notamment le cours de pastorale.

1952

Novembre : Parution du premier album Fêtes et saisons que J. Loew réalise, *Dieu existe*.

1953

Janvier : J. Loew adresse à Mgr Lelay un rapport sur ses onze années d'activité apostolique. C'est un document particulièrement révélateur des grands axes de la Mission ouvrière selon lui.

Septembre : l'affaire des prêtres-ouvriers éclate au grand jour avec les décisions de Rome de transformer les conditions d'existence des prêtres en monde du travail.

Juin : Parution de l'album *Le mal*, dans la collection Fêtes et saisons.

1954

19 janvier : injonction à tous les prêtres-ouvriers de cesser le travail avant le 1^{er} mars.

2 février : J. Loew arrête son travail de docker après avoir expliqué le sens de son geste à ses compagnons de quais. Il aboutit à ce moment, après des années d'essais empiriques à la certitude que l'évangélisation des masses déchristianisées et sous l'influence du marxisme, n'est possible qu'à travers des groupes spécialisés dont les membres sont formés et soutenus dans ce but. Il reçoit l'appui de l'Église, dans la personne d'évêques, de supérieurs, d'instances romaines.

Février : projet en vue d'une équipe paroissiale missionnaire dans un ensemble diocésain en liaison avec l'Action catholique ouvrière.

Avril : projet en vue de la fondation d'un institut séculier missionnaire.

Parution de *Quel est cet homme Jésus-Christ ?*, album Fêtes et saisons.

Juillet : Mgr Delay, sollicité par les chrétiens du quartier, autorise l'équipe à entreprendre à temps limité, un travail à domicile qui lui permette de vivre de son salaire.

III. Les relations : la Mission Ouvrière Saint-Pierre-et-Paul et L'École de la Foi.

1955

Mars : parution de l'album *Jésus Christ te parle*, dans la collection Fêtes et saisons.

Juin : deuxième voyage à Rome qui confirme J. Loew dans la nécessité d'organiser un groupe missionnaire.

Août : retraite-session rassemblant quelques prêtres et des jeunes gens. C'est le point de départ réel de la Mission Ouvrière Saints-Pierre-et-Paul fondée pour l'évangélisation du milieu ouvrier et l'aide à la formation de prêtres issus de ce milieu.

Septembre : Mgr Charles de Provençères, archevêque d'Aix, approuve l'initiative du groupe et accepte d'en être le répondant devant l'Église. Il confie à J. Loew et à une équipe de la M.O.P. la paroisse de Port-de-Bouc, petite ville ouvrière avec chantiers navals et usines chimiques située dans la grande banlieue de Marseille.

La paroisse de La Cabucelle continue à être animée par la M.O.P.

Novembre : parution de *Homme qui es-tu ?*, album de Fêtes et saisons.

1956

Août : pour la première fois, tous les équipiers passent un mois de retraite formation chez les Trappistes de Cîteaux.

15 septembre : Mgr de Provençères reconnaît officiellement le groupe de la Mission Pierre-et-Paul comme *Pia Unio*.

1957

Mars : création, par l'assemblée des Cardinaux et Archevêques du Secrétariat national de la Mission ouvrière.

Le chanoine Bonnet, aumônier national de l'A.C.O., reçoit la charge de coordonner au plan français les différents essais de mission en monde ouvrier. La M.O.P. en fait partie. Les étudiants de la M.O.P., ainsi que les Petits Frères de Jésus quittent Saint-Maximin, qui cesse d'être maison de formation des Dominicains, et s'installent à Toulouse. Les équipiers de la M.O.P. habitent le quartier populaire de Bourassol.

J. Loew partage alors son temps entre Port-de-Bouc et Toulouse. De plus en plus il est appelé à voyager pour des retraites, des conférences, des prises de contacts...

Publication de l'album *L'Église familière et mystérieuse*, collection Fêtes et saisons.

1958

Janvier : Parution de *Le miracle, signe de Dieu*, collection Fêtes et saisons.

L'équipe de Port-de-Bouc comprend un missionnaire laïc engagé dans l'institut. Désormais les équipes comprennent des prêtres et des missionnaires ayant reçu une formation théologique semblable.

Publication de *Si vous saviez le don de Dieu*.

1959

Mars publication de *Mais enfin, mon Dieu qui êtes-vous* album de Fêtes et saisons.

29 juin : Jean XXIII annonce le Concile Vatican II. *15 septembre* : nouvelle interdiction formelle de tout travail en usine, sur chantier ou à bord de navires, pour les prêtres français.

Novembre : publication de l'album *Je suis Dieu vivant*, dans la collection Fêtes et saisons.

Décembre : l'Église invite expressément la M.O.P. à continuer sa recherche et marque sa préférence pour ce genre de vie dans l'apostolat en milieu ouvrier. Publication de *Journal d'une mission ouvrière*.

1960

Mai : premier voyage en Pologne.

Septembre : une nouvelle équipe de ministère démarre à Toulouse avec deux prêtres et deux missionnaires au travail.

Noël premier voyage au Sahara.

1961

Avril second voyage au Sahara.

Mai : tournée de conférences en Allemagne.

Septembre : séjour au Sahara.

Octobre : voyage en Pologne et à Berlin-Est et Ouest. Une équipe commence au Sahara, partageant la vie des techniciens du pétrole dans le désert, à Hassi.-Messaoud.

1962

Janvier-août : Paul Xardel travaille à l'usine Opel en Allemagne avec la perspective d'une éventuelle implantation.

Avril : J. Loew prend contact avec l'Amérique du Sud : Brésil, Uruguay, Chili, Argentine.

11 octobre : ouverture du Concile.

Les équipiers hésitent entre une insertion missionnaire en Moselle ou au Brésil. Le projet d'une double implantation ne peut se réaliser et ils se rangent à l'avis de Mgr Veillot « A l'heure du Concile, partez pour le Brésil »,

1963

Départ de deux équipiers pour le Brésil ; ils commencent par suivre quelques mois de formation et d'initiation à la langue.

Mai : voyage de J. Loew en Espagne.

Publication de l'album *Croire n'est pas ce que vous croyez*, collection Fêtes et saisons.

Parution de *Dynamisme de la foi et incroyance*, écrit en collaboration avec M. Cottier.

1964

Edition de *Comme s'il voyait l'invisible*. Il donne la synthèse de l'orientation apostolique et spirituelle de la M.O.P. et esquisse un portrait du missionnaire aujourd'hui.

Juin-novembre : J. Loew rejoint Paul Xardel et Pierre Wauthier au Brésil pour chercher un lieu d'insertion.

Ils choisissent le quartier d'Osasco, dans la banlieue de São Paulo. Jusqu'en 1969, il réside là environ 9 mois par an.

Il continue à prêcher des retraites.

18 août : mort accidentelle de Paul Xardel.

13 octobre : mort de Madeleine Delbrêl.

1965

Avril : approbation par Rome des- statuts de la M.O.P.

29 juin : la M.O.P. est reconnue officiellement par l'Église comme « institut apostolique de droit diocésain ».

30-31 août : première assemblée générale de la M.O.P. au cours de laquelle J. Loew et les équipiers font profession dans la M.O.P.

24 septembre : un acte de la Congrégation générale des religieux transfère J. Loew de façon totale et définitive à la M.O.P. Il quitte l'Ordre dominicain pour se consacrer à ce groupe naissant.

1966

Avril : J. Loew est nommé par Paul VI consultant au Secrétariat des non-croyants. Il prépare la publication de notes et conférences de Madeleine Delbrêl sous le titre *Nous autre gens des rues*.

1967

Septembre : la M.O.P. devenant de plus en plus internationale, installe son centre de formation à Fribourg, en Suisse.

1968

A Vila Yolanda, au Brésil, naissent les premières équipes missionnaires de base. Pierre Wauthier, arrêté au cours de grèves à Osasco, est emprisonné et ensuite expulsé parce qu'il est prêtre.

L'équipe de Toulouse quitte la paroisse pour s'insérer comme équipe au travail dans un secteur missionnaire.

1969

La M.O.P. quitte Port-de-Bouc après quatorze ans d'activité à la suite de divergences avec la Mission ouvrière qui oeuvrait sur le même territoire. La communauté de base reste vivante aujourd'hui encore. J. Loew revient en Europe et prépare la création de l'Ecole de la Foi.

Octobre : début de la première année de formation de l'Ecole de la Foi à Fribourg.

Dès lors J. Loew partage son temps entre la M.O.P., dont il est responsable d'ensemble et l'Ecole de la Foi dont il inspire et dirige la réalisation.

Publication de *A temps et à contre-temps*, en collaboration avec le Père Voillaume et le Père Congar.

Présentation et édition, par J. Loew, des écrits de P. Xardel, *La flamme qui dévore le berger*.
Edition de *Dans la nuit j'ai cherché*.

1970

28 février-5 mars : J. Loew prêche la retraite au Vatican.

Mai : journées internationales sur la mission.

Juillet : voyage au Canada. Fondation de 4 équipes de la M.O.P. à Montréal (Canada), Tokyo (Japon), Tremblay (région parisienne), Salvador de Bahia (Brésil). Publication de *Ce Jésus qu'on appelle Christ*.

J. Loew préface le livre de D. Barbe, *Demain les communautés de base*.

J. Loew reçoit le Grand Prix catholique de littérature.

1971

Mars : édition de *Les cieux ouverts*. Edition de *l'Histoire de Michèle*, dont J. Loew écrit la postface.

1972

L'Ecole de la Foi compte 1 13 disciples.

10 mars : entrevue avec Paul VI à propos de l'Ecole.

1973

La M.O.P. compte 30 membres.

Août : lors de l'assemblée générale de tous les équipiers, J. Loew donne sa démission comme responsable d'ensemble de la M.O.P. Il est remplacé par Michel Cuënot. Il se consacre à l'extension de l'Ecole de la Foi.

Octobre : cinquième rentrée à l'Ecole : 93 disciples en première année et 71 en seconde, venus des cinq continents.

Bibliographie

I. ŒUVRES DE JACQUES LOEW

1) Ouvrages publiés

Les dockers de Marseille - Analyse type d'un complexe, Paris, Economie et humanisme, 2^e édition revue et augmentée, 1946 (1^{er} édition en 1944).

En mission prolétarienne, Paris, (Coll. *Livre de vie*), 1963, (1^{re} édition, Economie et humanisme, 1946).

Si vous saviez le don de Dieu, Paris, Cerf, 1964 (1^{er} édition en 1958). Nouvelle édition augmentée, 1973.

Journal d'une mission ouvrière, Paris (Coll. *Livre de vie*), 1963 (1^{re} édition, Cerf, 1959).

Dynamisme de la foi et incroyance, Paris, Cerf, 1963. En collaboration avec M. Cottier.

Comme s'il voyait l'invisible - Un portrait de l'apôtre aujourd'hui, Paris, Cerf, 1970 (1^{re} édition en 1964).

Dans la nuit j'ai cherché, Paris, Cerf, 1969.

A temps et à contretemps, Paris, Cerf, 1970. En collaboration avec Y. Congar et R. Voillaume.

Ce Jésus qu'on appelle Christ - Retraite au Vatican 1970, Paris, Fayard, 1970.

Les Cieux ouverts - Chronique de la Mission Ouvrière Saints-Pierre-et-Paul, Paris, Cerf, 1971.

2) Albums catéchétiques

Dieu existe, (Fêtes et saisons), novembre 1952. *Le mal, (Fêtes et saisons)*, juin 1953.

Quel est cet homme, Jésus-Christ ? (Fêtes et saisons), avril 1954.

Jésus-Christ te parle, (Fêtes et saisons), mars 1955. *Homme, qui es-tu ? (Fêtes et saisons)*, novembre 1955.

L'Eglise familière et mystérieuse, (Fêtes et saisons), mars 1957.

Le miracle, signe de Dieu, (Fêtes et saisons), janvier 1958.

Mais enfin, mon Dieu, qui êtes-vous ? (Fêtes et saisons), mars 1959.

Je suis Dieu vivant, (Fêtes et saisons), novembre 1959.

Chrétien à quatre roues, (Coll. Images de la vie chrétienne), Paris, Cerf, 1962.

Croire n'est pas ce que vous croyez, (Fêtes et saisons), 1963. Des montages audio-visuels ont été réalisés d'après certains de ces albums, aux Editions du Berger

Dieu existe
Homme qui es-tu ?
Le mal et l'espérance

3) Articles divers

Dans *La vie spirituelle*,
« Un projet d'apostolat missionnaire », janvier 1944.
« Les résidences familiales », mai 1945.

Dans *Masses ouvrières*,
« Une expérience d'apostolat missionnaire dans la masse prolétarienne », Paris, 1944, pp. 65-77.

Dans *Témoignage chrétien*,
« Pour connaître les dockers, j'ai revêtu un bleu de chauffe », 1^{er} mars 1946.
« Le docker, esclave des temps modernes », 8 mars 1946. « Les portefaix de Marseille étaient jadis des hommes libres », 15 mars 1946.
« Il faut recréer la communauté portuaire », 22 mars 1946. « Pourquoi nous combattons », 15 et 29 novembre 1946. dans *Economie et humanisme*,

« Communautés missionnaires d'un monde nouveau », décembre 1946, pp. 564-570.

Dans le *Cahier Vérité et Vie*, « Aspects et conditions d'une catéchèse des adultes - Expériences pastorales », Strasbourg, n° 399, 1960.

Dans *Nova et vetera*,
« Marxisme et problèmes de pastorale », Genève. (En collaboration avec M. Cottier.)

Dans *Concilium*,
« Le contact pastoral avec l'incroyant », 1967, n° 23.

Dans *La vie des communautés religieuses*, « L'équipe, instrument d'apostolat », Montréal, décembre 1969, pp. 268-279.

Dans *Vie chrétienne*,
« Les petites communautés dans la vie de l'Église », juillet-septembre 1970, n° 129, pp. 5-12.

Dans *Mission d'enseigner*,
« L'École de la Foi », mars-avril 1970.
« Comment être chrétien aujourd'hui ? », mars-avril 1972, pp. 13-16.

Dans *Résurrection*,
« Perplexité et certitude », n° 40.

Dans *Lettre de Ligugé*,
°Séparation du monde et ouverture au monde°, 1971, n° 148, pp. 11-24.

Dans Message aux veuves,
« L'espérance ne déçoit point », juillet-août 1972, pp. 7-23.
« Les plus démunis », mai-juin 1973, pp. 21-24.

Dans La France catholique,
« Je choisis tout », 11 août 1972.

4) Collaboration à des ouvrages collectifs

Dans Problèmes de l'Église en marche - T. 1,
« Session de Charleroi », 1947, « La christianisation du prolétariat », Charleroi, Edition de Clarté ouvrière, 1948.
« Un prêtre parmi les prolétaires », *ibid.*, pp. 135-158.
« Christianisation et réformes de structures », *ibid.*, pp.185-190.
« Paroisse, mission et Action catholique », *ibid.*, pp. 191-204.

dans *Pensée scientifique et foi chrétienne, collectif*, « Recherches et débats du centre catholique des intellectuels français », Fayard, Paris, 1953.
« Dieu existe » - « La science et l'affirmation de l'existence de Dieu », débat du 3 février 1953, pp. 229-246.

dans *Monde moderne et sens de Dieu,*
« Semaine des intellectuels catholiques », 8-14 novembre 1953, Paris, Ed. de Flore, 1954.
« Les masses ouvrières ont-elles perdu le sens de Dieu ? » *ibid.*, pp. 198-211.

dans *Dieu aujourd'hui,*

« Semaine des Intellectuels catholiques », 1965, (coll. *Recherches et débats*), Paris, Desclée de Brouwer, 1965.
« Annoncer Dieu », pp. 233-247.

dans *Eglise et pauvreté*, Paris, Cerf, 1965.
« Enquête sur la pauvreté dans l'Eglise », pp. 268-381. Collaboration avec A. M. Henry et R. Voillaume.

5) Principaux documents inédits consultés

Statuts de la Mission Ouvrière Saints-Pierre-et-Paul.

Lettre bleue, lettre annuelle aux amis de la Mission, Noël 1971, 1972, 1973.

Réflexions missionnaires, syllabus du cours donné à l'Ecole de la Foi en 1972-1973.

Bilan 1969-1972 de l'Ecole de la Foi.
Compte-rendu de la rencontre avec Paul VI, 10 mars 1972.

II. OUVRAGES PRÉSENTÉS OU PRÉFACÉS PAR J. LOEW

M. Delbrêl, *Nous autres, gens des rues*, Paris, Seuil, 1966.
P. Xardel, *La flamme qui dévore le berger - Cahiers d'un prêtre en mission ouvrière*, Paris, Cerf, 1969.

D. Barbé, *Demain, les communautés de base*, Paris, Cerf, 1970.

Histoire de Michèle, Paris, Fayard, 1971.

III. RÉCITS OU TÉMOIGNAGES APPARENTÉS

A. Ancel, *Cinq ans avec les ouvriers - Témoignages et réflexions*, Paris, Centurion, 1963.

D. Bonhoeffer, *De la vie communautaire (coll. Foi vivante)*, Paris, Cerf, 1968.

J. Bouchaud, *Les pauvres m'ont évangélisé*, Paris, les éditions ouvrières, 1968.

P. Christian, *Les pauvres à la porte*, Paris, Cerf, 1971.

M. Delbrêl, *Ville marxiste, terre de mission (coll. Foi vivante)*, seconde édition augmentée, Paris, Cerf, 1966. *La joie de croire*, Paris, Seuil, 1968.

Communautés selon l'évangile, Paris, Seuil, 1973.

P. Gauthier, *Les pauvres, Jésus et l'Église*, Ed. Universitaires, Abbeville, 1963.

Les mains que voici, Ed. Universitaires, Clamecy, 1964.

H. Godin et Y. Daniel, *La France, pays de mission ?* Paris, Ed. de l'abeille, 1943.

B. Kenrick, *La sortie du désert*, Paris, Seuil, 1962.

G. Michonneau et H. L. Chery, *Paroisse, communauté missionnaire - Conclusion de cinq ans d'expérience en milieu populaire*, Paris, Cerf, 1945.

E. Van Broeckhoven, *Journal de l'amitié*, traduit du néerlandais, Bruxelles, Lumen vitae, 1972.

R. Voillaume, *Au coeur des masses*, Paris, Cerf, 4^e édition remaniée, 1953.

Lettres aux fraternités, t. 1, Paris, Cerf, 1960 ; t. 2, Paris, Cerf, 1969 ; t. 3 Paris, Cerf, 1966.

S. Weil, *La condition ouvrière*, Paris, Gallimard, 1951. « Une expérience de la vie d'usine », revue *Economie et humanisme*, 1942.

PRÉFACE du cardinal Roy

UN TÉMOIGNAGE de Georges Hourdin

I. LA RENCONTRE DE L'HOMME TECHNIQUE

I. Prendre au sérieux les structures socio-économiques

- I. La naissance d' « Economie et Humanisme »
- II. En contact avec le monde ouvrier international
- III. Les blessures de l'homme moderne

II. Percevoir la situation de la foi

- I. Le sentiment d'un grand vide
- II. L'Eglise étrangère et méconnue
- III. Le monde organisé sans Dieu

II. OU'EST-CE QU'ÉVANGÉLISER ? COMMENT ÉVANGÉLISER ?

I. Vivre en communauté de destin avec les hommes

- I. Docker avec les dockers
- II. Le piège de la double fidélité
- III. Implanter l'Eglise en pleine vie

II. On n'évangélise pas seul

- I. Un projet d'apostolat missionnaire intégral la Mission de Marseille
- II. L'équipe, instrument d'apostolat

III. Priorité à l'annonce de la parole de Dieu

- I. « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile ! »
- II. Ecouter Dieu
- III. La référence à la Parole

IV. Un profil du prêtre dans la mission

- I. Homme de partage
- II. En communion avec l'Eglise
- III. Un missionnaire, témoin de l'Invisible
- IV. Rassembleur de la communauté eucharistique

III. AU SERVICE DE L'ÉVANGÉLISATION AUJOURD'HUI

I. Une communauté nouvelle: la Mission Ouvrière Saints-Pierre-et-Paul

- I. La forme de vie choisie la vie apostolique
- II. L'objectif missionnaire
 - 1) L' « Evangile tout cru »
 - 2) Les communautés de base
- III. L'équipe apostolique
- IV. Les attitudes fondamentales de l'équipier
 - 1) Amitié et sens de la personne
 - 2) Pauvreté et travail manuel
 - 3) La révision de vie
 - 4) Foi dans l'Eglise
 - 5) Prière et étude
 - 6) Solidaire et non similaire

II. Une formation rénovée du croyant : L'Ecole de la Foi

- I. Pourquoi créer une Ecole nouvelle ?
- II. Les intuitions fondamentales
- III. Le style de vie de l'Ecole
 - 1) L'écoute de la Parole
 - 2) Célébration liturgique de la foi
 - 3) La vie fraternelle
- IV. Le programme de l'enseignement
- V. Des perspectives d'avenir

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

BIBLIOGRAPHIE

TABLE DES MATIÈRES

Digitalisé le 17-07-2010
Par les frères de la [MOPP](#) au Brésil
ad privatum usum

